

LISTE DES DERNIERS VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"



une fenêtre, par Marie Thiéry.

sacrifiée, par H.-A. Dourliac.

ange voisin, par José Myre.

cousine, par Jean Jégo.

sept sommeils, par Alice Marin.

..., par Marie de Wailly.

et le porc-épic, par Léon Lambry.

amours, par M. de Crisenoy.

soleil, par Pierre Claude.

ardue, par Guy de Novel.

René Daumière.

Chenavéry.

fantôme, par Isabelle

E.-N. Williamson (trad.

Georges Beaume.

Jean de Lapeyrière.

Guy Dreyer.

Saint-Céré.

Servières.

M.-R.

aine

★ Collection **2^e** Stella ★

...it bien.
...ous offre :

...rées et vivantes
...e couverture en
...relles.

...bonnes et simples
...e santé et de beauté.

...ouveautés de la mode,
...roman, des variétés, des
...ouvelles, etc...

...ans chaque numéro, le mo-
...inédit d'un patron gra-
...uit à **votre taille** (un timbre
...pour frais d'envoi).

Aimez la Jeunesse de

Nouveauté

Tous les jeudis

LISTE DES DERNIERS VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"



384. **D'une fenêtre**, par Marie Thiéry.
385. **La sacrifiée**, par H.-A. Dourliac.
386. **Un étrange voisin**, par José Myre.
387. **Isa, ma cousine**, par Jean Jégo.
388. **L'île des sept sommeils**, par Alice Marin.
389. **Aime-moi...**, par Marie de Wailly.
390. **Gladys... et le porc-épic**, par Léon Lambry.
391. **J'ai deux amours**, par M. de Crisenoy.
392. **Au pays du soleil**, par Pierre Claude.
393. **La fiancée perdue**, par Guy de Novel.
394. **La chance**, par René Daumière.
395. **Vaincre!** par J.-G. Chenavéry.
396. **La petite fille au fantôme**, par Isabelle Sandy.
397. **Mission secrète**, par C.-N. Williams (trad. E.-P. Margueritte).
398. **Le bien-marié**, par Georges Beaume.
399. **Droit son chemin**, par Jean de Lapeyrière.
400. **Noémi bon-cœur**, par Antony Dreyer.
401. **Au gré du destin**, par Y. de Saint-Céré.
402. **La femme au miroir**, par Paul Cervières.
403. **En face de la vie**, par Marthe Fiel.
404. **L'homme est le maître**, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
405. **Le voyageur inattendu**, par Germaine Verdat.
406. **Un mari par surcroît**, par J. Dorlhis.
407. **Deux fiancées**, par Ch. Garvice (trad. O'Nèvés).
408. **Le mobile secret**, par H. Lauvernière.
409. **Davis**, par Jean Rosmer.
410. **Un cœur renaît**, par Marie de Wailly.
411. **Quand il revint...**, par H. de Marcillet.
412. **Moute et les deux cousins**, par Guy de Téra mond.
413. **En plein mystère**, par Eymery Stuart.
414. **Anne-Marie**, par Jean Marclay.

(Suite au verso.)

Derniers volumes parus dans la Collection (suite).

- 415. **Prise au piège**, par Brada.
- 416. **Deux visages, un amour**, par Paul Bergh.
- 417. **Fleurs exotiques**, par L. de Maureilhac.
- 418. **La 35-45 R.J.**, par M.-A.-E. Séouzia.
- 419. **Le mal que fit une femme**, par L. Gestelys.
- 420. **Quand l'amour parle**, par M. de Crisenoy.
- 421. **Gilbert et l'ombre**, par Lita Guérin.
- 422. **Cœur fermé**, par M.-A. Dourliac.
- 423. **Dramatique amour**, par Louis Candray.
- 424. **Dolly Dollar**, par M.-M. d'Armagnac.
- 425. **Le manoir menacé**, par Jean de Lapeyrière.
- 426. **La revanche du passé**, par A. de Beaufranchet.
- 427. **L'Eternelle Chanson**, par Claude Chauvière.
- 428. **Le Roman de Jo**, par Lise de Cère.
- 429. **L'Etrangère**, par Claude Renaudy.
- 430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-Affre.
- 431. **Beautés Rivales**, par Louis d'Arvers.
- 432. **L'Aventure de M. Mellac**, par Dominique.
- 433. **Gisèle Reporter**, par Edouard de Keyser.
- 434. **Les deux Mariages**, par A. Cantegrive.
- 435. **Immortelle Jeunesse**, par Marie de Wailly.
- 436. **Vers l'Oasis**, par Lucienne Chantal.
- 437. **Sa Fiancée**, par H.-A. Dourliac.
- 438. **La Maison du mensonge**, par R. Dombre et C. Péronnet.
- 439. **Ame de femme**, par Victor Féli.
- 440. **Le Témoignage imprévu**, par Jean Jégo.
- 441. **Au Petit Paris**, par Georges Baume.
- 442. **Pour ne pas mourir**, par R. M. Pierazzi.
- 443. **Marquise de Maulgrand**, par M. Maryan.
- 444. **Masque et Visage**, par M. de Crisenoy.
- 445. **A-t-elle du Cœur?** par Esme Stuart.

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : **2 francs**; franco : **2 fr. 25.**

Cinq volumes au choix, franco : **10 francs.**

24. 7. 1929
C92829
ANDRÉE VERTIOL

MESSAGÈRE de BONHEUR

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

ADDENDUM

MESSAGE

BONHEUR

CHRONIQUE

Messagère de Bonheur

I

— Alors, ma tante, vous me dites qu'on licencie l'établissement où se trouve Françoise?... Epidémie de rougeole?... La chose la plus banale du monde! De ce fait, elle va nous arriver ici sans tarder. Le voilà bien, le désastre!

Le visage amène de M^{me} de Lhoriac exprima la consternation.

— Mais enfin, Bernard, objecta-t-elle, cela me paraît tout naturel. N'est-elle pas la fille de mon beau-frère, et par surcroît ta pupille?

— Oui! Un beau coup que j'ai fait là, en cédant à vos instances. Voilà notre retraite troublée, notre existence bouleversée; à défaut du bonheur, on aimerait tout au moins avoir la paix.

— Mais c'est un incident, voyons! L'épidémie passée, l'enfant reviendra à son couvent.

— Hum! je ne crois pas, moi; et vous non plus! C'est d'ailleurs ce qui vous donne cet air radieux, tante Bérangère. Vous avez déjà envisagé devant moi qu'on était à la fin de mai et que, les vacances étant toutes proches, il n'y aurait pas de rentrée avant octobre. Voilà donc quatre mois gâchés! Admettre sous notre toit cette fillette gâtée à outrance, à tendances modernes mal élevée, disons le mot,

c'est la fin de ce bien que je défends avec énergie : la tranquillité de notre vieux Najac. Grâce à vous, à votre sage administration, au dévouement d'un personnel bien dressé, tout marchait sans le moindre heurt ; maintenant...

Une expression d'intime contrariété assombrissait le visage brun, nettement buriné, de Bernard Horrel ; ses lèvres un peu épaisses se contractaient sur des dents saines et blanches ; sous les cheveux drus, un pli barrait le front bas, peu découvert.

Devant ces signes avant-coureurs d'une de ces colères froides dont son neveu était parfois saisi, M^{me} de Lhoriac, née Horrel, prit un journal et laissa le jeune banquier fumer en silence. Et lui, tout en cherchant à maîtriser les marques extérieures de son mécontentement, ressassait tout bas les raisons qu'il avait d'être furieux.

Se proclamant célibataire endurci, le jeune homme avait accepté avec joie l'offre de la sœur cadette de son père, lorsque, devenue précocement veuve, elle lui demanda de venir à Najac, où elle était née.

La présence de cette femme d'humeur égale, douce, de grand sens pratique ; maîtresse de maison accomplie et pas du tout mondaine, délivrait Bernard des soucis de la vie quotidienne.

Mais il avait compté sans les débordements d'un cœur maternel assoiffé de tendresse et de dévouement. M^{me} de Lhoriac n'avait pas eu d'enfants, et la petite Marie-Françoise, fille d'un jeune beau-frère tué au Maroc et d'une délicieuse maman enlevée par une crise de paludisme, était devenue l'objet des sollicitudes de sa marraine.

Il y avait bien une aïeule maternelle résidant à Bordeaux et qui se chargeait de la mignonne, mais, à la demande de M^{me} Bérengère, Bernard Horrel, son neveu, rompu aux affaires en sa qualité de banquier et de grand terrien, accepta d'être le subrogé-tuteur de la fillette et le conseiller de sa

grand'mère, tâche facile, soudainement compliquée par la mort inattendue de la vieille dame.

Depuis lors, la jeune Françoise était pensionnaire, travaillant bien, mais se montrant assez fantasque et donnant quelques soucis à ses éducatrices; elle rachetait d'ailleurs ses défauts par une âme un peu exaltée, mais pétrie de tendresse.

Son couvent licencié, tout naturellement elle devait venir à Najac, assurait M^{me} Bérengère, pas fâchée, songeait son neveu, d'avoir une enfant à chérir, compagne d'autant plus précieuse que la misanthropie de Bernard avait fait le vide autour de la plus hospitalière des demeures périgourdines.

Cependant le silence obstiné du banquier inquiétait la bonne dame. Elle reprit, insidieuse :

— Il faudra répondre sans délai à la Supérieure de Nazareth, la politesse l'exige; et puis la petite doit s'inquiéter sûrement : sa lettre de ce matin le prouve et me brise le cœur. Pauvre chérie! Sa situation est si triste!

Mais Bernard répondit, presque violent :

— D'autres sont plus à plaindre que votre nièce, ma tante. La voilà à peu près instruite, bien portante, suffisamment fortunée... Beaucoup ne possèdent pas de semblables avantages.

— Sans doute; mais songe, mon enfant, qu'elle n'a plus ni père ni mère, que son aïeule la choyait tendrement et qu'elle est sans foyer où se sentir désirée.

— A coup sûr elle ne l'est point par moi! Par vous, c'est autre chose.

La pauvre femme osa un sourire :

— Tu ne voudrais pas que je te dise le contraire, ou même que je m'en excuse, mon petit. Je ne me suis jamais consolée de n'avoir point d'enfant; cette pauvrette est ma filleule, la seule nièce de mon cher mari, avec cela fille d'une Horrel...

— Mariée par vos soins à Alain de Lhoriac... Ah! je sais tout cela, allez! et aussi combien votre pro-

tégée a été gâtée à l'excès, ce qui ne saurait manquer de la rendre capricieuse et même plus insupportable que la moyenne de ses contemporaines, ce qui n'est pas peu dire.

— Tu exagères ! Françoise est gaie, aimable et fort travailleuse.

— Trop.

— Comment, trop ?

— Elle n'avait pas besoin d'obtenir son deuxième bachot avant dix-sept ans et demeurer encore au couvent seulement pour se perfectionner dans les arts d'agrément et l'anglais... Mais, j'y songe : on pourrait l'envoyer passer quelques mois en Angleterre, rien ne forme la jeunesse comme un séjour à l'étranger,... et puis on la marierait jeune.

Bérangère ne put retenir sa réprobation :

— Comme tu parles de cela avec désinvolture, mon enfant ! Ne te fais donc pas plus méchant que tu n'es. Ce serait un crime de marier cette enfant pour s'en débarrasser ; ce serait même un procédé tout à fait indigne de toi. Un mariage est une chose grave.

— J'en suis très convaincu, ma tante, répondit le jeune homme, le ton amer.

— Et tu ne parles pas sérieusement lorsque, établissant un programme pour l'avenir de ta pupille, tu as l'air de vouloir hâter la solution par le pis aller que serait un mariage quelconque.

— Je vous laisserai donc le soin de traiter cette question, chère tante, et, par avance, m'en lave les mains ! Mais ne me défendez pas de souhaiter que le dénouement ne tarde pas trop.

Cette fois M^{me} de Lhoriac ne contredit pas le châtelain courroucé ; son bonheur intime perdu, la pauvre femme s'appliquait à ouater leur vie de repos et de confort ; elle préférait la conciliation aux heurts.

Simplement elle répliqua, le ton décidé, comme pour se donner du courage :

— Je vais téléphoner à la Supérieure et lui annoncer que je serai à Bordeaux demain pour prendre Françoise.

Le jeune homme sursauta :

— Vous partez, vous, l'ennemie des voyages?

— Il le faut bien; puis Bordeaux n'est pas très loin. Cette petite aura certainement quelques achats à faire, des toilettes d'été à choisir, et tu ne voudrais point t'occuper de ces détails.

— Ça non, ma tante : incompétence complète et horreur de tenir le rôle de gouvernante!

Puis, avec un sourire railleur, pas éloigné de jeter malicieusement le trouble dans l'âme de sa parente :

— En parlant de gouvernante, vous êtes-vous demandé comment votre cordon bleu de première qualité, mais de caractère difficile, comment la paisible Julia, ennemie du moindre effort supplémentaire, vont accepter cette nouvelle arrivante? Je ne parle pas de Julien; ce modèle des valets de chambre, sans prétendre se mêler de la question, ne sera peut-être point de très bonne humeur si on le dérange de son trantran habituel.

Bernard avait touché juste. Le front de M^{me} Bérengère se couvrit de nuages; satisfaite d'être parfaitement servie et de fort bien manger — elle était assez gourmande, — par amour de la tranquillité elle ménageait son trio de serviteurs fidèles et dévoués, mais non dépourvus de défauts.

Cette flèche du Parthe envoyée, satisfait du trouble constaté, le banquier se leva.

Il traversa la vaste pièce voûtée, moitié hall et moitié salon, qui occupait le centre de la vieille demeure et gagna le perron; là, il s'arrêta un instant.

Devant lui, après une large esplanade sablée, un bassin ovale, fleuri de nélumbos et ceinturé de géraniums roses, une pelouse s'étendait jusqu'à la route, que deux avenues reliaient au château; l'une était

bordée de charmes touffus; l'autre, orgueil et joie de M^{me} Bérengère, formait un berceau tout recouvert de roses grimpantes. A droite s'étendaient les admirables frondaisons d'un parc bordé par une rivière; à gauche, des acacias, des marronniers, des sapinettes cachaient les communs; un peu en recul, l'église montrait son clocher rustique.

Le paysage, en cette fertile plaine de l'Isle, était frais et reposant, par cette belle journée de juin 1930.

Un instant, Bernard Horrel parut retrouver le calme dans la contemplation de ces terres fertiles dont, en dépit de la crise commençante, on tirait encore de bons rendements.

Mais il ne s'attarda pas longtemps.

De son allure décidée de sportif, qui maintenait sa haute taille robuste et souple, il conservait l'air très jeune en dépit de ses trente-sept ans.

Il descendit les larges marches de pierre grise, ouvrit la portière d'une auto qui l'attendait et, rapidement, mit le moteur en marche.

La voiture eut bientôt atteint la route nationale. Sans s'arrêter à contempler un village tout en longueur, pas plus que le romantique moulin caché dans les arbres, il traversa le bourg de Coulaure, joli avec son vieux château et son église au clocher carré; tout cela, il le connaissait dans ses moindres détails, et il avait hâte de gagner Ladeuil, petite ville sise sur les bords de la Loue et que dominaient les ruines imposantes d'un château des Talleyrand.

Vers le milieu de la grand'rue se dressait une maison grise, au toit à la Mansard, sur la porte de laquelle, depuis le Premier Empire, on pouvait lire cette inscription : *Banque Horrel et Fils*.

Source de la fortune familiale, d'abord très prospère, cette entreprise, devant la concurrence des grandes banques, avait vu peu à peu diminuer son importance.

Six ans plus tôt, à la mort de son père, le banquier actuel avait songé plusieurs fois à la fermer; mais cet homme, en apparence ennemi de toute sensiblerie, répugnait à renvoyer les vieux employés dont la vie s'était écoulée dans cette salle poussiéreuse et terne, penchés derrière les guichets grillagés qui précédaient le cabinet du directeur. Outre le garçon de bureau, un simple d'esprit, ils étaient trois : M. Amable Janery, petit homme jovial et rondelet; sa fille Louise, excellente dactylo, atteinte d'une légère boiterie; enfin le caissier-comptable, M. Sévère Boisseac, dont le crâne chauve, le teint bilieux, ne comportaient pas d'âge; on ne lui connaissait pas de famille, il parlait peu, et lorsqu'il se départait de son mutisme, c'était pour se montrer aussi pessimiste que M. Amable était joyeux.

Et pour avoir toujours connu ces honorables collaborateurs, Bernard se refusait à les laisser brusquement sans emploi, se doutant bien qu'ils se trouveraient dans l'impossibilité de se refaire une vie.

À ceux qui, le sachant très riche par ailleurs, lui demandaient pourquoi il continuait à maintenir sa banque, le jeune homme répondait qu'il redoutait l'inaction.

L'entreprise, jadis si florissante, marchait donc maintenant au ralenti...

II

Telle une avalanche, Françoise de Lhoriac arriva en courant et se laissa tomber dans les bras de sa marraine, M^{me} Bérengère.

— Ma tante chérie, disait-elle, dans un émoi qui tenait du rire et des larmes, que vous êtes bonne de venir vous-même me chercher ! Quelle joie de vous voir, de ne plus me sentir solitaire ! Ce pauvre couvent dépeuplé est devenu mortellement triste ! J'y suis seule avec deux Américaines !

La bonne dame, amie de la jeunesse, se laissait embrasser, cajolait elle-même, puis, s'éloignant de quelques pas, considérait avec un évident plaisir la charmante enfant qui se dressait devant elle.

Plutôt grande, mince sans excès, simple, élégante, même dans sa tenue de pensionnaire, avec ses cheveux frisés, d'un blond un peu roux, ses yeux couleur de saphir, son teint éclatant, son nez mutin, sa bouche rieuse, la jeune fille promettait d'être une de ces femmes qui plaisent plus par leurs charmes que par une beauté sculpturale.

Assises maintenant dans le grand parloir bien ciré, la tante et la nièce, seules, très près l'une de l'autre, continuaient à causer.

La petite, la tête appuyée sur l'épaule de la bonne dame, la voix câline, demanda :

— Vous m'emmenez pour tout à fait, n'est-ce pas ? Car ce n'est qu'une anticipation de cinq ou six semaines sur ces ultimes vacances. J'aurai dix-huit ans en août ; c'est, certes, l'âge de ne plus faire une couventine. J'accepterais de devenir une étudiante et de préparer ma licence de lettres, mais il faudrait que grand'mère soit là. Et encore, elle ne m'aurait pas poussée dans cette voie, désirant surtout me marier jeune ; elle souhaitait me voir heureuse épouse et tendre maman ; elle commençait déjà à me préparer à ce rôle ; vous la remplacerez ! Najac est réputé pour sa bonne cuisine : vous me permettrez d'apprendre à la faire et me donnerez les conseils nécessaires pour bien conduire un ménage.

M^{me} de Lhoriac, tout en acquiesçant par de petits « oui » timides, frémissait d'un tel programme. Les

incursions dans le domaine de Delphine ne seraient pas sans danger pour la paix domestique, et le moindre bouleversement dans ses habitudes rendait la femme de chambre malade, du moins le prétendait-elle.

Et Françoise, dans une pleine quiétude, continuait :

— Cela ne me fera négliger ni mes pinceaux, ni mon chant, ni même mes livres d'anglais; je suis très active par nature.

Ah! oui, elle l'était! songeait la pauvre tante. Cette enfant avait du vif-argent dans les veines. En leur demeure solennelle, un peu endormie, elle allait faire l'effet d'un explosif.

Mais ladite enfant reprenait, la voix tremblante, des larmes perlant à ses longs cils dorés :

— Surtout, surtout, je serai si heureuse de retrouver chez vous comme un chaud reflet de la tendresse attentive et patiente de grand'mère! J'éprouverai donc encore la douceur de connaître un foyer!

Ce désir touchant, exprimé d'une façon si simple, acheva de bouleverser M^{me} de Lhoriac; elle ne supportait pas de voir la jeunesse éplorée. Elle entourait Françoise de ses bras si naturellement maternels et, oubliant les cerbères de Najac, son amour de la tranquillité et même son impérieux et sauvage neveu, elle assura à l'orpheline qui se donnait à elle qu'elle ferait l'impossible pour remolacer ceux qu'elle avait perdus.

Cependant, cédant à un mouvement de prudence, elle hasarda qu'un séjour en Angleterre ne serait pas inutile à la jeune fille, rien ne permettant mieux de se perfectionner dans la langue du pays.

Grande faiseuse de projets, Françoise sauta sur cette idée et en tira conclusions à sa guise :

— C'est cela, tantine! Vous m'accompagnerez! Quel plaisir de visiter en votre compagnie les lacs écossais, les *bens* couvertes de bruyères roses, les

rochers qui hérissent la côte où se brisent les flots tumultueux, et tous ces vieux manoirs où continuent à errer les ombres charmantes de Marie de Guise, de Madeleine de France et de la pauvre Marie Stuart. Je ne parle pas de toutes les héroïnes de Walter Scott, si chères à ma pauvre grand'mère, un tantinet romanesque... Savez-vous que vous me la rappelez... Oh! en plus jeune, bien entendu, car vous êtes jeune, tante Bérangère. Quelle délicieuse compagne de voyage vous allez faire!

— Tu crois? murmura M^{me} de Lhoriac, légèrement abasourdie par ce programme. Je crois que tu t'exagères mes capacités, ma chère petite; pour commencer, j'ai l'horreur des déplacements; j'aime mieux voir les paysages romantiques par les yeux de mes conteurs préférés, c'est plus reposant.

— Mais tellement moins précis! On ne connaît bien que par soi-même. Oh! je saurai vous convaincre, allez, et vous entraîner, chère marraine pas encore assez initiée aux jolies aventures et aux voyages pleins d'imprévu!

— Mais, voyons, chérie, j'ai passé l'âge des folies!...

— Allons donc! Quand je serai comme vous, à peine une dame mûre, je compte bien faire encore non seulement du footing, mais aussi un peu de tennis; je ne parle pas du croquet, trop désuet, mais du ski, par exemple, et de tous les sports d'hiver, comme la luge, où l'on n'a qu'à se laisser glisser.

— Tais-toi, tais-toi! Tu me fais frémir, ma fille! Je finirai par penser que tu te moques de moi!...

La fillette ressauta au cou de sa tante.

— Ah! comme vous me connaissez mal! Je ne dis jamais que ce que je pense. Oui, tout ce que je pense, même!

— C'est une habitude qu'il faudra perdre, ma petite chérie, surtout vis-à-vis de ton tuteur.

— Oh! celui-là, pourtant, mériterait bien d'en-

tendre quelques vérités. Que devient ce beau ténébreux ?

— Toujours semblable à lui-même, avec beaucoup de qualités et quelques défauts, comme nous tous, bien entendu. Je crois qu'il prépare en ce moment une croisière ; il adore la mer.

— Et où va-t-il, cette année ?

— En Finlande, si j'ai bien compris.

— Le pays des mille lacs, un de mes rêves. J'espère qu'il nous emmènera ?

— N'y compte point : il aime à voyager seul.

— L'égoïste ! Je me charge de le lui dire.

— Ceci, je te le défends ! s'écria M^{me} de Lhoriac, se départant soudain de son calme.

Tant d'émoi divertit Françoise.

— Oh ! comme vous en avez peur ! Allons, ne vous troublez pas, tantine : par amour pour vous, on respectera les manies de ce vieux garçon qui a nom Bernard Horrel.

— Bernard n'est pas vieux, protesta M^{me} Bérenghère, dont les cinquante-cinq ans avaient sur l'âge des gens une appréciation bien différente de celle de sa nièce.

Celle-ci déclara :

— Il n'est pas bien jeune non plus ; dans tous les cas, il a le caractère d'un vieux.

Puis sautant, comme elle en avait l'habitude, à un autre sujet :

— Pour notre retour à Najac, je songe à un moyen de transport tout à fait commode ; je vous expliquerai cela en déjeunant. Mais d'abord, quand partons-nous ?

— Demain, car tu as certainement des achats à faire. Voici l'été ; moi-même, je songe à quelques emplettes.

— Sûrement : ma garde-robe doit être renouvelée, et mon grand deuil un peu éclairci ; il me faudrait un ou deux chapeaux, une robe blanche, une autre mauve, et quelques toilettes fleuries pour

courir les champs... Par exemple, j'ai absolument besoin d'un caoutchouc blanc.

— Blanc? Ce n'est guère pratique, ma chérie.

— Tout autant qu'autre chose. Et puis la couleur me plaît, il n'est pas laid comme les autres manteaux de pluie; j'ai horreur de ce qui est vilain. Enfin, on verra tout à l'heure. Je cours préparer mes bagages. Vous avez une voiture?

— Un taxi nous attend à la porte et nous conduira directement à l'*Hôtel Montré*. Hâte-toi donc, petite!

— Je cours, je vole! Ah! que je suis heureuse de vous avoir retrouvée, tante Providence!

Preste, elle traversa en glissant le vaste parloir ciré, ouvrit et referma la porte avec fracas, puis disparut. On entendit un instant dans le cloître dallé la course folle de ses pas légers.

Seule, M^{me} de Lhoriac, les yeux fixés sur le groupe de bronze représentant la Sainte Famille qui ornait la cheminée de marbre, implorait mentalement le bon saint Joseph, patron des foyers chrétiens; elle le pria de lui venir en aide, craignant fort d'être au-dessous de la tâche qui lui incombait. Un quart d'heure de conversation avec sa petite nièce avait ravivé ses inquiétudes.

Cette nature ardente, prime-sautière, l'attirait, tout en la pénétrant de terreur.

Pour commencer, par quel moyen prétendait-elle rentrer à Najac?

Sur ce point, M^{me} Bérengère devait bientôt être fixée.

En effet, après avoir conduit les bagages de la pensionnaire à l'hôtel, puis déjeuné copieusement au *Restaurant de la Presse*, elle interrogea sa nièce.

— Ah! fille d'Eve! s'écria celle-ci, assez irrévérencieusement, je savais bien que vous y viendriez de vous-même! Eh bien! voilà, tante chérie: vous l'avez oublié peut-être, mais j'ai au garage Renault une jolie petite conduite intérieure, dernier cadeau

de ma chère grand'mère. Je la conduis admirablement bien. Nous partirons donc demain, par la route, et, là-bas, quels services ne nous rendra-t-elle pas? Grâce à elle, il ne sera jamais besoin, pour nos déplacements, de déranger mon tuteur, voire même ce brave Julien qui, à ses heures de loisir, aime mieux, s'il me souvient bien, soigner vos fleurs que de faire de la vitesse.

M^{me} de Lhoriac en convint, mais n'en protesta pas moins avec force contre le projet de sa nièce, certaine que le tuteur blâmerait une telle initiative.

La petite n'insista pas, se contentant d'insinuer qu'on aurait pu prendre un chauffeur de garage pour les conduire jusqu'à Libourne, puisque la sortie de la grande ville effrayait sa tante.

Durant tout l'après-midi, Françoise se montra très conciliante, renonçant de bonne grâce à des toilettes dont l'allure moderne effarouchait M^{me} de Lhoriac. Elle se déclara enchantée de ses achats.

Mais, insidieusement, elle revint à maintes reprises sur le regret qu'elle éprouvait à abandonner dans un garage, où elle ne servirait à rien ni à personne, la jolie voiture bleue, choisie avec tant de sollicitude par son aïeule, qui savait si bien trouver ce qui faisait plaisir, elle!

Le résultat de cette habile diplomatie fut le suivant :

Le lendemain, à son retour de Ladeuil, Bernard, plutôt énervé par la perspective de voir troubler sa retraite, venait de s'asseoir sur le perron ombragé. Il regardait d'un œil distrait Julien promener sa tondeuse sur les gazons, tandis que, tout près de lui, un paon étalait l'éventail miroitant de ses plumes.

Le jeune banquier se demandait pourquoi sa tante ne donnait nul signe de vie, lorsque le son d'un klaxon retentit brusquement sous le berceau de rosiers.

« Allons, pensa-t-il, afin de ne déranger personne, elles se seront fait conduire à Périgueux. »

Mais l'auto qui débouchait brusquement de la route parfumée avec ses nikels reluisants et sa carrosserie soignée n'avait rien de l'allure d'un taxi.

Un freinage un peu brusque immobilisa le luxueux joujou sur l'esplanade sablée, et, en fait de chauffeur, ce fut la gênante pupille qui, les yeux brillants, les joues roses, sauta à terre, laissant le valet de chambre-jardinier faire descendre sa maîtresse et s'emparer de ses nombreux paquets.

Cependant, Françoise, peut-être plus émue qu'elle n'en avait l'air, s'avança vers Bernard Horrel, et, toujours souriante, commençait une gentille phrase dont elle avait forgé la teneur en cours de route :

— Bonjour, mon cher tuteur ! Je ne vous demande pas de vos nouvelles : depuis cet hiver, vous avez rajeuni de dix ans,... mettons cinq, pour ne rien exagérer. Je suis ravie de vous voir et de retrouver ce vieux Najac dont les larges fenêtres ouvertes aux caresses du soleil couchant semblent m'accueillir...

En soi-même la petite acheva : « ... mieux que vous ne le faites vous-même... »

Lui, sans répondre autrement que par un baiser glacial déposé sur le front charmant qui se tendait vers lui, ne quittait pas des yeux la petite auto couleur d'azur.

— D'où vient cette voiture ? demanda-t-il enfin.

— Du garage des Chartrons, où vous l'avez remise le jour où ma pauvre grand'mère m'en a fait cadeau.

— Il me semblait bien la reconnaître. Et de quel droit vous en êtes-vous emparée ?

La pensionnaire essaya de rire :

— Mais du droit que possède tout propriétaire de se servir de son bien.

— Vous êtes à l'âge où l'on ne possède aucun bien !

Pour le coup, Françoise se rebiffa .

— Cette voiture est à moi ; voyons, vous n'allez pas me chercher querelle à son sujet, mon tuteur !

— Elle est à vous au même titre que votre fortune, dont vous n'avez point le pouvoir de disposer, je suppose ?

— Ah ! cela m'ennuierait bien trop ! Mais ma voiture... ! Si vous saviez ce que cela m'a amusée de m'en servir aujourd'hui !

La voix sévère reprit :

— Vous avez votre permis de conduire ?

— Pas encore, parce que trop jeune, ce qui ne m'empêche pas de savoir bien manier le volant, je vous prie de le croire ! Le chauffeur qui nous a laissés à Libourne était dans l'admiration.

Cependant, M^{me} de Lhoriac arrivant, un peu pe-naudé, dut à son tour subir ses admonestations :

— Vous n'avez pas réfléchi, ma tante, à quelles complications vous vous exposez en voyageant avec un chauffeur sans expérience, sans brevet et sans assurances en règle.

La pauvre femme se troubla :

— Ne te fâche pas, Bernard, je t'en prie ; je n'avais pas prévu, en effet... Cependant, cette petite, qui est excessivement débrouillée, a eu l'idée géniale de nous faire accompagner jusqu'à Mussidan par l'employé du garage de Bordeaux ; il est vrai que c'est elle qui a conduit presque tout le temps, pour se faire la main ; je dois dire que cet homme était émerveillé de cette maîtrise, de cette prudence... Où a-t-elle appris tout cela, cette gamine ?

— Et, bien entendu, vous l'admirez, vous aussi ! C'est incroyable, vraiment ! Une femme de votre raison et de votre sagesse !... Mais sachez donc qu'en cas de dégâts vous deveniez responsable, et moi aussi, d'ailleurs ! Et quand je parle de dégâts, je pense non seulement à des questions matérielles, mais surtout aux accidents pouvant survenir à un enfant, à un vieillard, à un ivrogne ou à un brave

père de famille ! Rien que d'y songer, j'en ai froid dans le dos !

— Ah ! vous êtes bien bon ! railla la petite. A votre place, j'attendrais que le malheur soit arrivé pour me mettre à grelotter !

Elle raillait, l'œil malin, mais visiblement agacée, raclant le gravier de la semelle de son petit soulier blanc qu'elle agitaient sans cesse.

— Je ne me mettrai pas dans ce cas, je vous l'affirme, continua l'irascible tuteur.

Et, interpellant le jardinier :

— Julien, conduisez cette voiture au garage ; vous m'en donnerez la clef, ainsi je serai sûr que, cette fois-ci, elle ne sortira pas sans ma permission.

Le ton glacial de Bernard Horrel sidéra absolument M^{me} Bérengère, qui, sans un mot, gagna le vestibule, tandis que, derrière elle, Françoise grommelait :

— On peut dire que celui-là sait s'y prendre pour embêter les gens ! Quel rasoir !

Pendant ce temps avaient lieu les premiers contacts avec le service.

Julien, le regard sombre, accueillait sa maîtresse avec un empressement silencieux, saluant la nouvelle arrivée par un : « Bonsoir, Mademoiselle », plutôt maussade, ne se laissant point dérider par les sourires gentils et timides que lui décochait Françoise.

Ce fut la bonne tante qui introduisit sa nièce dans sa chambre, située à proximité de la sienne. Elle veillerait ainsi à l'installation de la fillette, la gâterait à son aise, désireuse de dissiper les nuages qui s'amoncelaient sur ce front si pur, ombragé de bouclettes blondes.

Après un moment de causerie, M^{me} Bérengère eut l'impression que les lèvres roses comme celles d'un bébé incassable se détendaient un peu, la moue enfantine laissait place à l'ébauche d'un sourire.

Pleine d'espoir, la chère femme prit sa filleule dans ses bras et lui glissa à l'oreille :

— Tu vas voir que tout s'arrangera, chérie ! Moi, pour commencer, je suis là pour te protéger !

Et, se rengorgeant, dressée dans sa petite taille replète, les mains derrière le dos, elle fit quelques pas entre les deux chambres d'un air important, cependant qu'ayant reconnu le heurt d'une main impérieuse à la porte de sa chambre, elle réintérait celle-ci vivement, déjà toute troublée.

III

« Ma pauvre Francinette, tu ne t'amuses guère dans la demeure du seigneur Ogre du Bois-Dormant ! »

Ainsi se congratulait *in petto* l'orpheline, une semaine après son arrivée à Najac.

Mais, chez elle, le sourire était assez près des larmes.

Cette appellation appliquée à son tuteur lui parut plaisante et égaya sa physionomie.

Le seigneur Ogre du Bois-Dormant. Ah ! certainement on pouvait très justement nommer ainsi le maître de céans.

D'allure jeune, pourtant, avec un visage très brun et régulier, il ne manquait pas de distinction, moins encore d'autorité.

D'autre part, son logis noble, austère, particulièrement silencieux, évoquait bien le château enchanté où sommeillait à jamais la princesse du vieux conte.

Hélas ! point de fée ni de prince charmant ne

viendraient jamais égayer la demeure de ce célibataire endurci !

Mais, au fait, d'où venait donc à ce misanthrope son horreur pour le monde, les femmes en particulier?... Il tenait celles-ci pour des êtres inférieurs, futiles et insupportables, car il ne se cachait pas de les juger telles.

« Égoïsme farouche, pensa-t-elle, ou déception amoureuse, peut-être. »

Ce glacial Bernard amoureux?...

A cette supposition, la fillette rit tout haut.

Non ! Ah ! non, pas cela ! Jamais ce cœur n'avait battu sous l'influence d'un sentiment de tendresse, jamais il n'avait connu la douceur d'aimer, de souffrir, même, tout au moins de s'attendrir, de s'émouvoir. Il aimait son lui, avec lui pour lui : égoïsme, du latin *ego*, moi.

Il était l'incarnation de ce mot.

Elle pensa encore :

« Et Anne Le Guerreck qui redoutait l'éternel roman de la pupille éprise de son tuteur ! Je vais la fixer, il n'est que temps ! Mon silence doit ouvrir le champ à toutes ses suppositions romanesques. Dissuadons-la. »

Cette Anne Le Guerreck était la fille d'un officier supérieur et d'une Périgourdine morte jeune.

Son père, colonel dans un régiment de tirailleurs algériens, passait sa vie dans le bled ; son frère, sorti de Saint-Cyr, faisait actuellement une année d'application à Saumur ; Anne, de tempérament sage, un peu mélancolique par nature, souffrant de ne pas avoir de foyer, ses études terminées avait prolongé, comme pensionnaire libre, son séjour à Notre-Dame-de-Nazareth. C'est là qu'elle s'était liée d'amitié avec Françoise de Lhoriac, comme elle ayant des attaches en Périgord.

Un peu plus âgée que son amie, M^{lle} Le Guerreck la dominait de toute sa taille et aussi de toute sa raison, car elle se montrait aussi réfléchie, aussi

calme, aussi obstinée que Françoise était prime-sautière et bruyante. Il paraît que la sympathie naît souvent des contrastes...

La pupille de Bernard Horrel s'était sérieusement attachée à cette semi-Bretonne au visage énergique, possédant pour seule beauté des yeux clairs et expressifs et des cheveux cendrés d'une finesse extrême, nimbant un front rêveur ; cette sage jeune fille avait pris sur son amie une réelle influence, du fait de son jugement droit, de son esprit très sain et de son intelligence vive, « totalement dépourvue d'humour », par exemple, regrettait la bouillante Francinette.

Munie d'un bloc de papier à lettres mauve, la fillette, de son écriture ailée, écrivait maintenant à son amie :

« MA SŒUR ANNE,

« Vous me manquez terriblement, mais je n'ai pas eu encore le courage de vous le dire. D'abord, je dois en convenir, votre jeune sagesse voyait juste lorsqu'elle s'efforçait d'atténuer mon enthousiasme à la pensée d'ouvrir mes ailes au vent de la liberté. Mais, en revanche, quelle erreur de me mettre en garde contre les séductions d'un jeune tuteur !

« Celui-là est un affreux type, éteigneur de joie, ennemi de la gaieté, oiseleur toujours disposé à rogner les plumes de toutes les ailes !

« Si ma bonne, ma maternelle tante de Lhoriac n'était pas là, je crois que j'aimerais mieux revenir au couvent,... même si je ne devais pas vous y retrouver. Je suis en face d'un véritable tyran dont ma pauvre marraine même, avec ses cinquante-cinq printemps, n'ose pas affronter les rigueurs.

« Ne riez pas, surtout, ne me traitez pas d'exagérée ! Ici, je ne suis pas libre ; je n'ai fait, somme toute, que changer de prison.

« Certes, je reconnais que je n'ai plus à obéir au

son de la cloche venant m'arracher au sommeil, je ne suis plus enrégimentée, tenue à suivre un règlement, contrainte au silence, soumise à la loi du travail. Je conviens même que je me lève à l'heure qu'il me plaît, je fais ou ne fais pas ma chambre, selon mon humeur, je peins, je chante, je joue du violon à toute heure du jour et de la nuit, si j'en ai envie.

« Je possède un cabinet de toilette des plus confortables; un studio avec un divan remplaçant le lit à baldaquin, des sièges bas à la moderne, des tapis moelleux : c'est de là que je vous écris.

« Je puis me promener dans le parc, orner de fleurs la petite église toute proche, desservie par un vieux prêtre au visage ouvert et à l'accent terriblement périgourdin. Mais nous n'avons de messe qu'un dimanche sur deux, alors tous les quinze jours nous suivons les offices de la petite ville de Ladeuil; c'est là où mon tuteur a ses affaires et se rend tous les après-midi, se gardant bien de jamais m'offrir une place dans sa confortable limousine. J'aimerais cependant sortir quelquefois, vous le comprenez, mon amie. Songez que je suis en possession d'une ravissante auto six-chevaux, découverte ou fermée, à volonté, un bijou aux nickels reluisants, à l'allure élégante, affinée, dans laquelle j'éprouve l'impression d'être dans un avion au démarrage, prête à prendre mon vol.

« Mais mon beau joujou est sous clef ! Défense de m'en servir, et c'est là ce que j'appelle une atteinte à ma liberté. Alors, que faire de mes loisirs?... Vous allez me répondre : travailler. Je sors d'en prendre, ma chère, et c'est un des griefs de Bernard Horrel que soient terminées mes études de bachelière à un âge où l'on est encore une écolière de première!...

« Aussi, quand j'ai raccommode mes bas, avancé de quelques rangs la confection d'un chandail compliqué, raclé sur mon violon un air que je connais

trop et devant lequel personne ne se pâme,... quoi faire?

« Il y aurait bien la lecture, mais ma bonne tante, qui se pique d'avoir l'esprit large, se montre sur ce point d'une sévérité extrême; elle ne met à ma disposition que de petits romans insignifiants, tout à fait indignes de ma culture et de la tournure de mon esprit assez moderne. Nous discussions hier à ce sujet, et je me sentais devenue persuasive, sinon éloquente, lorsque, comme par hasard, Monsieur mon tuteur est arrivé et a pris part à notre conversation; bien entendu, il m'a donné tort sur toute la ligne :

« — Ne discutez donc pas avec cette enfant, ma tante, je vous en prie. Donnez-lui simplement une pâture intellectuelle en rapport avec son âge et son inexpérience.

« Et, tourné vers moi :

« — Inutile, ma petite, de vous rebiffer. Il y a eu dans cette maison, avant vous, des jeunes filles qui vous valaient bien comme esprit, qui vous dépassaient comme raison, et que cette bibliothèque, telle qu'on la met à votre disposition, a pleinement contentées. Ne vous entendait-on pas, tout à l'heure, parler avec mépris des petites oies blanches? Celles-là valaient bien les grises ou les noires!

« Et comme je me disposais, l'œil furieux, à lui demander dans quelle catégorie il me mettait, il est reparti s'enfermer dans son cabinet, véritable fort d'écoute, d'où il se rend compte sans doute de tout ce qui se passe dans la maison.

« Cet homme-là, je le déteste vraiment! Il ne sait qu'inventer pour me contrarier, moi qui fus la petite reine choyée de l'hôtel de la rue Poquelin-Molière, à l'époque où grand'mère, encore un peu jeune, s'occupait de prévenir tous mes désirs d'enfant heureuse.

« Jamais je ne m'habituerai à la vie qui m'est faite ici. J'essaie d'apaiser mes indignations, de con-

soler mon chagrin en me disant que dans trois ans je serai majeure et libre, en admettant que je ne sois pas déjà mariée.

« A propos de mariage, il m'en est arrivé une bien bonne, aujourd'hui !

« Mon ami le valet de chambre-jardinier — car j'ai tout de même un ami, — me voyant redevenue sereine, — les orages de mon cœur s'apaisent vite, — m'a arrêtée pour me dire :

« — La vue de Mademoiselle me réjouit : elle a l'air encore d'un bébé.

« — Oh ! ai-je dit d'un ton vexé.

« — Mademoiselle n'est pas contente de ressembler à un joli petit enfant?... Il n'y a rien de beau comme cela ! Il en faudrait ici plusieurs pour égayer ce vieux et grand Najac. Monsieur devrait bien y songer tant qu'il est jeune encore.

« Et son visage au teint recuit, aux petits yeux verdâtres, se plissait en un sourire qui voulait être malin.

« — M'est avis que, maintenant, ce ne serait pas utile d'aller chercher une femme bien loin.

« Je l'ai regardé, ahurie ; puis, ayant compris, je suis partie d'un grand éclat de rire qui a scandalisé le pauvre bonhomme.

« Moi ! Il songeait à moi pour devenir M^{me} Bernard Horrel !... Mais je préférerais cent fois le cloître !

« — Mon pauvre Julien, si je vous comprends bien, vous avez la berlue !

« Il m'a répondu, accablé, humilié, même :

« — Que Mademoiselle m'excuse, je ne voulais pas la froisser. D'ailleurs, je vois bien que je l'ai égayée, ce qui n'est point une mauvaise chose.

« Julien m'a quittée là-dessus, les épaules voûtées, le front pensif. Evidemment, il ne comprenait pas ; je crois même qu'il était un peu fâché. Son maître possédant de belles métairies et une grosse fortune lui paraît un parti digne d'une princesse, et je n'en

suis pas une ! Il n'a pas encore « pigé », ce brave homme, que je ne « gobe » pas du tout le patron. Oh ! mais là, pas du tout...

« Quelle lettre idiote je vous écris, chère Aline ! C'est que je me sens devenir telle ! Ne m'en veuillez pas, plaignez-moi plutôt : je m'ennuie tant ! Et quand nous reverrons-nous, maintenant ? Faut-il donc renoncer à l'espoir de se retrouver quelque-fois ? Enfin, je n'ai pas rêvé que votre chère maman était Périgourdine ? N'avez-vous aucun parent dans notre région ? Répondez-moi, conseillez-moi, mais ne me grondez point : je sors d'en prendre.

« Je vous embrasse avec toute la tendresse de mon cœur.

« FRANÇOISE. »

Sa missive glissée dans une enveloppe mauve, la jeune fille, dévalant rapidement un large escalier de pierre, traversa le vaste hall-salon et gagna le parc.

« Un peu de footing me sera salutaire », pensait-elle en arpentant les allées bordées par des platanes qui constituaient une des beautés de Najac.

Une de ces allées longeait directement la rivière qui, de deux côtés, servait de borne au parc ombréux.

En amont, un barrage utilisé pour l'électricité agitait encore l'eau transparente dont les petites vagues s'ourlaient d'écume neigeuse, et leur berceuse chanson semblait la basse harmonieuse d'un concert donné par les rossignols, nombreux en ces futaies un peu humides.

Mais, après trois cents mètres, l'Isle tournait brusquement au pied de rochers aux formes tourmentées. Très profonde en cet endroit, elle dormait, paresseuse et noire ; seules quelques carpes, venant respirer à la surface, criblaient de bulles légères l'onde immobile, et Françoise songea :

« On dit que la pêche est un passe-temps amu-

sant; si Julien voulait me montrer, je pourrais essayer, peut-être. Puis, cet été, quand il fera plus chaud, il y aura le bain; je dois apprendre à nager, cela fait partie de l'éducation moderne. Je vois d'ici une petite plage de sable fin qui semble avoir été agencée tout exprès. Si seulement je découvrais une barque, j'adore la promenade en bateau... Non,... rien!... Pas même le radeau de la Méduse!... Mais j'ai un canoë, moi; il est à Durfort, chez bonne-maman, chez moi, quoi... Ah! décidément, je n'ai pas encore réalisé que j'étais devenue une héritière! »

Durfort! Comme elle se souvenait bien de cette vieille maison de plaisance construite pour les loisirs de Messieurs les parlementaires bordelais, ses aïeux.

Elle revoyait la jolie maison carrée, à balustrade de pierre grise, aux parterres à la française, aux bosquets touffus enserrés de vignes alignées aussi bien que des soldats allemands à la parade. Comme elle aimait cette propriété! C'était là où était morte son aïeule,... trois ans en août! Depuis, elle n'y était plus revenue.

Mais la plupart de ses meubles y avaient été transportés, l'hôtel de la rue Poquelin-Molière étant loué. Comme la douce évocation de la tendre femme devenait tangible en ce moment! Que faisait-elle donc chez les autres, alors qu'elle possédait un chez soi bien à elle? Pourquoi n'y pas revenir? Tante Bérengère y consentirait peut-être. Oh! non, elle était trop casanière, habituée à ses gens, à la cuisine de Delphine, aux petits soins de Julien... Que faire pour recouvrer sa liberté, ne pas toujours être à la charge des autres, avec l'ennui de gêner... Elle avait cela en horreur!

Durfort!... La belle Garonne passait au bas de la propriété, lumineuse, scintillante, parure et richesse de cette grasse plaine girondine. Et il y avait les Ladouret — dans le pays on prononçait Ladourette.

— famille de vignerons au service de la maison depuis tant d'années. C'étaient ses meilleurs amis; la fillette était de son âge, trois garçons déjà grands la suivaient; le père était à sa dévotion, et c'était lui qui détenait sa pirogue, lui qui lui avait appris à la conduire; elle allait lui écrire, le prier de la lui expédier au plus tôt, et, certes, il ne se déroberait pas aux désirs de la lointaine petite maîtresse.

Et vite, sans plus réfléchir, en courant, Françoise revint vers le château.

Elle en ressortit après dix minutes, tenant ses deux lettres timbrées à la main. Comme elle passait devant le garage, elle se heurta à son tuteur.

— Où courez-vous si vite, Françoise? lui demanda celui-ci de sa voix rogue.

— A la poste; j'ai peur de manquer le courrier, c'est très pressé.

— Donnez : je vais à Ladeuil et les mettrai à la boîte avant la levée du courrier, je vous le promets.

Il jeta les yeux sur les deux enveloppes que, d'un air contraint, sa pupille lui tendait.

Il sursauta en lisant les suscriptions, son visage sombre s'alluma d'un reflet de colère. Gardant les deux missives dans sa main, il cria brusquement à sa pupille, sans la regarder :

— Suivez-moi, j'ai à vous parler.

Et, la précédant dans la plus solitaire des allées du parc, il commença, la voix rude :

— Je ne sais si vous vous rendez compte du désarroi que votre présence cause...

Elle l'interrompit, pleine de courage et d'indignation :

— Je m'en rends si bien compte que j'allais vous demander de me laisser partir chez moi, je m'ennuie trop, ici.

Il eut l'air de ne prendre nul souci de cette dernière phrase.

— Où ça, chez vous? demanda-t-il seulement.

— Mais à Durfort, bien entendu.

Il eut un sourire amer :

— Sous la surveillance de qui?

— Ah! j'ai donc besoin d'un garde-chiourmer

— Quelque chose dans ce genre-là! C'est tout au moins le rôle que vous me faites jouer.

— Ah! je vous fais jouer...

— Voyez plutôt.

Et il lui montrait les deux lettres.

— Alors, la correspondance m'est interdite?...

— Elle est au moins à surveiller! Qu'est-ce que c'est que cet Oscar Ladouret auquel vous vous permettez d'écrire?

Elle partit d'un éclat de rire sonore, bruyant, inextinguible.

— Ah! fit-elle lorsqu'elle put parler, c'est Oscar qui vous trouble? Vous le prenez pour un amoureux?

— Il m'est permis de tout redouter de votre fantaisie.

— Merci de cette confiance. Eh bien! Ladourette, c'est le vieux domestique de ma pauvre grand'mère, là! Vous le connaissez bien; n'êtes-vous pas en règlement de comptes avec lui à Durfort?

— Je connais en effet un Ladouret,... son nom me revient maintenant,... le viticulteur du château. On l'appelle Laurent.

— Oui, mais son nom est Ladouret; on prononce Ladourette. Eh bien! il a quarante-cinq ans, il est marié et possède quatre enfants, dont l'aînée est de mon âge.

— Je sais, je sais, fit-il, toujours de méchante humeur. Cependant, il avait l'air de mieux respirer.

« Qu'avez-vous besoin d'écrire à cet homme? Il a toute ma confiance, mais vous n'avez rien à voir avec lui. »

— Je lui disais de m'envoyer ici un objet que j'ai oublié au château lors de ma dernière visite. D'ailleurs, si vous voulez lire...

Mais il fit un geste de dénégation.

— Non, cela ne m'intéresse nullement, puisque me voilà fixé. Mais ça? fit-il en désignant la lettre adressée à Anne Le Guerreck.

Et il avait l'air encore plus furieux que pour la première lettre.

— Ça, c'est ma meilleure amie, ma camarade de pension, ma confidente, et je puis vous interdire de lire ma lettre, vous entendez bien?

Ce disant, elle s'était arrêtée de marcher et lui parlait bien dans les yeux, avec l'autorité d'une petite femme.

Il haussa les épaules :

— Je ne lirai pas votre lettre, mais j'ai le droit de savoir qui est cette jeune personne à qui vous écrivez. J'ai connu des Le Guerreck, autrefois.

— Les miens sont Bretons; aucun rapport avec les vôtres, je ne pense pas.

— Ceux que j'ai connus étaient aussi d'origine bretonne.

— Eh bien! ce sont peut-être les mêmes. Dans tous les cas, si vous les connaissez, vous devez savoir que ce sont de braves gens; vous n'avez qu'à demander à marraine, elle sait ce qu'on pense d'elle au couvent : c'est Anne qui a eu le prix d'honneur l'an passé; marraine assistait à la distribution des prix.

Et comme il restait silencieux :

— Alors il faudra que je vous demande la permission d'écrire, désormais? Que je vous montre mes lettres? demanda-t-elle, furieuse.

Il prit l'air excédé :

— Ah! je vous assure que cela ne me ferait aucun plaisir. Seulement, avec vous, on peut tout redouter, et puisque j'ai accepté stupidement de m'occuper de vous, je veux tenir mon rôle en conscience. A vrai dire, j'aimerais vous voir confier à votre tante...

— Quoi donc? interrogea-t-elle, l'air moqueur, car elle sentait bien qu'il était embarrassé.

— J'aimerais vous voir lui confier vos projets de correspondance,... qu'elle sache à qui vous écrivez... Elle est l'indulgence même...

— Oh! la chère femme, certes! Eh bien! puisque vous y tenez, je lui dirai à qui j'écris...

— Bon, c'est bien!... Je vous remercie.

— Oh! il n'y a pas de quoi! s'écria l'enfant terrible avec pétulance. Et moi aussi, je vous adresse toute l'expression de ma gratitude pour la bonne opinion que vous avez de moi.

— Vous ne voudriez pas que je vous fasse des excuses, peut-être?

— Ma foi non, elles ne me toucheraient pas plus que vos fausses accusations! Je suis au-dessus de tout cela!

— C'est bien, fit-il froidement, n'en parlons plus!

Et comme il la quittait, rebroussant chemin, elle l'arrêta d'un geste :

— Un mot seulement, fit-elle d'un ton sérieux : puisque ma présence ici vous est une charge si insupportable, odieuse, vous ne me le cachez pas, et que moi je m'ennuie à périr chez vous, sous le mécontentement perpétuel que je devine en vous, je ne peux accepter que cette vie-là dure jusqu'à ma majorité,... trois ans! Je ne pourrai jamais y tenir, pas plus que vous, sans doute! Alors, trouvez quelque chose pour que je puisse revenir chez moi, à Durfort, sous la surveillance d'une gouvernante, d'une dame de compagnie, qui vous voudrez, quoi! Ce que les convenances imposeront, je l'accepterai! Mais partir, m'en aller de chez vous, cela, je vous en prie!...

Il la regarda d'un air de commisération ironique et dit :

— J'y penserai!

Et il s'en alla sans se détourner.

IV

Il semblait que cette explosion plutôt orageuse eût amené un peu de détente dans les rapports du tuteur et de sa pupille.

Lui, toujours aussi absorbé et morne, évitait les occasions de critiquer et de gronder sa jeune parente, tandis que celle-ci mettait incontestablement du sien, en se faisant toute petite; parlant peu, s'obligeant à un rôle effacé, elle ne proférait plus aucune plainte.

Elle essaya même de se faire des partisans du côté de l'office : la conquête de Julien ne lui suffisait plus et elle aspirait aussi à celle de la dolente Julia et de l'irascible cuisinière.

Ce fut celle-ci qui se rendit la première.

Ce jour-là, M^{me} de Lhoriac étant appelée à l'église du village par le catéchisme qu'elle faisait aux petits enfants, Françoise, qui avait erré dans le parc une partie de la journée, pénétra vers les quatre heures dans la cuisine, l'air harassé.

— Ça sent bon, chez vous, Delphine; cela donne faim! Ma tante est-elle rentrée?

— Pas encore, Mademoiselle. Voulez-vous que je vous serve le thé dans le petit salon? Voilà l'heure, en effet, et Madame ne peut plus tarder.

— Oh! non, merci, pas tant de tracas pour moi! Si vous voulez seulement me donner un peu de pain et de beurre que je mangerai là, près de vous, en vous regardant faire votre pâtisserie; c'est si triste d'être toujours seule!

La vieille femme poussa un soupir.

— C'est vrai que ce n'est pas toujours la gaieté

chez nous, pour une petite jeune fille de votre âge. Mangez donc où que ça vous plaît, mademoiselle Françoise, puisque la société des domestiques ne vous rebute pas. Tenez, voilà la miche de pain et du beurre fraîchement baratté; j'y ajoute un morceau de ce quatre-quarts dont vous me direz des nouvelles : c'est lui qui embaume la cuisine de cette façon.

La fillette ne se le fit pas dire deux fois.

Tout en mordant de bon appétit dans ses tartines, elle admirait la belle ordonnance des lieux.

De la place qu'elle occupait, elle apercevait l'office, littéralement tapissé de placards de cerisier, reluisant comme de l'acajou; par les portes entrebâillées se dégageait une odeur délicieuse d'épices, de pâtés, de confitures, de chocolat.

La cuisine immense, ornée sur ses murailles de carreaux de faïence blanche jusqu'à hauteur d'homme, étalait avec prodigalité une batterie de cuisine étincelante, tandis que sur les antiques vaisseaux, des bassines de cuivre, couleur pelure d'oignon, alternant avec des plats d'étain, luisaient comme de l'argent.

Le grand fourneau, la vaste cheminée aux landiers médiévaux, le potager de pierre, parlaient des repas importants qu'on avait dû, jadis, préparer dans ce sanctuaire, à l'époque où le château de Najac avait la réputation d'être la demeure de la contrée où l'on mangeait le mieux.

Depuis longtemps il n'était plus question d'agapes ni de réceptions dans ce beau domaine, l'humeur chagrine du propriétaire ayant mis en fuite tous les visiteurs; mais quelque chose du passé subsistait encore : c'était l'excellence des mets qu'on y préparait toujours suivant les anciennes traditions.

Soudain, un bruit inusité emplit brusquement la cour et appela les deux femmes aux fenêtres : c'était un lourd camion automobile chargé d'un long bateau, la quille en l'air.

Françoise, en un bond, fut sur l'esplanade, battant des mains.

— Mon canoë ! s'écria-t-elle. Ah ! ce bon Ladourette a fait diligence ! Je savais bien que je pouvais compter sur lui !

Ravie, exultante, la petite s'affairait autour du camion, demandait des nouvelles du pays, offrait un large pourboire au chauffeur, lequel proposa d'aider Julien à décharger ; les deux hommes convinrent même de le porter à la rivière, où on l'amarra par sa chaîne au tronc d'un arbre.

— Là ! il ne s'en ira pas tout seul ! plaisanta le joyeux conducteur, et puisque la cuisinière m'offre de boire un coup et de casser la croûte, ce n'est pas de refus : j'y vais tout de suite, car il faut que je sois de retour avant la nuit, je l'ai promis à la patronne. Bien le bonjour, Mademoiselle.

L'homme parti, le jardinier revenu à ses fleurs, la cuisinière à ses fourneaux, Françoise gagna sa chambre sans dire un mot, pour en ressortir aussitôt, traversant cette fois le grand salon voûté par lequel on accédait directement aux allées de platanes.

Peu à peu la chanson que la jeune fille fredonnait machinalement ne fut plus qu'un murmure indistinct ; elle paraissait préoccupée, même légèrement fébrile ; de toute évidence, elle méditait un de ces coups hasardeux dont elle avait le secret et qui n'allaient pas toujours sans comporter quelque incident fâcheux.

La demie de quatre heures sonnait à la grande horloge du vestibule lorsque M^{me} Bérengère, avec une impression de réel plaisir, se laissa tomber dans une des moelleuses bergères de ce boudoir orné de miniatures et de pastels qui était incontestablement sa retraite d'élection.

Bientôt, Julia pénétrait dans la pièce, apportant un plateau sur lequel s'étaient tous les appareils

d'un thé odorant; le quatre-quarts exhalait une bonne odeur de beurre frais.

— Mademoiselle est prévenue? s'informa tout de suite la bonne dame.

— Mademoiselle a déjà goûté à la cuisine, voyant que Madame ne rentrait pas; elle avait une faim irrésistible qui ne pouvait pas attendre, paraît-il, surtout la pâtisserie de Delphine embaumant.

M^{me} Bérengère se mit à rire.

— Allons! je sais qu'elle a su gagner les bonnes grâces de notre cordon bleu. Il n'y a plus que vous à conquérir, Julia.

— Oh! moi, je ne lui veux point de mal, la pauvre petite demoiselle! soupira la camériste; surtout depuis qu'elle se montre moins tracassière, je la sers bien volontiers; elle est polie et pas exigeante.

— Ah! non, certes pas! renchérit l'indulgente marraine, et sa présence m'est une douceur. Si vous l'apercevez, Julia, envoyez-la-moi, dites-lui que je suis de retour.

Mais la femme de chambre revint au bout d'un moment, disant qu'elle ne trouvait Mademoiselle nulle part. Alors Delphine, alertée, brandit la cloche qui, par ses soins, annonçait les repas et ralliait les retardataires.

Cette fois, les appels argentins furent inutiles; en vain réveillèrent-ils les échos endormis du parc.

Vaguement inquiète, M^{me} de Lhoriac mangea sans plaisir une tranche de gâteau et abandonna le boudoir sans avoir repris une seconde tasse de thé, ce qui était tout à fait contraire à ses habitudes. Elle quitta la pièce fraîche dans laquelle elle avait espéré se reposer en lisant son journal.

Du haut du perron, elle inspecta l'horizon, plutôt restreint; cependant, entre les deux avenues, une prairie étendait son tapis de velours vert et accédait à la route assez lointaine.

Ce fut dans cette direction que tante Bérengère,

ses deux mains en porte-voix, se mit à héler sa nièce, sur tous les tons majeurs et mineurs :

— Nénette! Françoise! Francinette!... Ho hé! Ho hé!

Seul l'écho moqueur répondait à ses appels.

Julia, esprit chagrin porté à voir tout en noir, gémit alors :

— Pourvu que cette pauvre petite ne soit pas noyée!

— Comment? Que dites-vous? Vous voulez me rendre folle, ma pauvre fille, avec vos suppositions saugrenues! Ma première recommandation, lorsqu'elle est arrivée, a été de lui défendre de s'approcher de l'eau et de la prévenir qu'à cause des rochers et de l'ombre touffue la rivière était très froide et pleine de trous profonds.

Julien, à ce moment, parut au coin du château, après une inspection d'où il rapportait au moins une certitude. Il déclara :

— Se baigner, elle n'a pas dû le faire volontairement; dans tous les cas, le petit bateau de Mademoiselle n'est plus à l'endroit où nous l'avons amarré, c'est donc qu'elle l'a décroché pour s'en servir; or, ces machines-là ne me paraissent pas avoir beaucoup de stabilité...

— Un bateau, maintenant! Quel bateau?

— Celui qui est arrivé tout à l'heure, venant de la Gironde. La petite demoiselle avait l'air folle de joie; elle aura voulu s'en servir tout de suite, peut-être.

— Ah! ce fameux canoë dont elle me parlait sans cesse! Elle l'aura fait venir et, pas plutôt arrivé, elle sera partie dessus,... et maintenant la malheureuse enfant est peut-être au fond de la rivière!... C'est affreux, affreux! Et qu'est-ce que vous attendez, vous, là, plantés, au lieu de commencer les recherches? Elle a eu le temps de se noyer vingt fois!... Allez,... partez, alertez les métayers; prenez celui de Trois-Fonds : il est bon

nageur... Moi, j'ai les jambes coupées,... je ne tiens plus debout. Julia, allez me chercher mes sels, du sirop d'éther, un fauteuil... Oui, là, dehors je me rendrai mieux compte !... Ah ! mon Dieu ! quel malheur ce serait ! Quel malheur ! Cette pauvre petite que je commençais à chérir comme ma fille...

— Quand je disais à Madame que la venue de cette enfant gâtée troublerait profondément la paix de Najac...

— Hé ! qu'allez-vous me chercher là, vous ! Il s'agit bien de la paix de Najac ! La paix de Najac !... Je vous défends de dire du mal de cette enfant qui, à cette heure, n'est peut-être plus qu'un cadavre, une pâle Ophélie...

Et, après s'être laissée tomber dans le fauteuil réclamé, M^{me} Bérengère, ne pouvant tenir en place, arpentait le perron de long en large, se prenant la tête à deux mains.

Soudain, le son familier d'un klaxon parvint à ses oreilles.

Bernard... Qu'allait-il dire ? Dans son émoi, elle n'avait même pas songé à la colère de celui-ci.

Elle frémit, pensa que si elle s'évanouissait elle dérangerait tout pour elle ; un sursaut d'énergie la ramena au sentiment de son devoir. Ce n'était pas le moment de se dérober ; l'arrivée de cet être plein de bon sens lui semblait un réconfort, au contraire.

Il avait à peine mis pied à terre qu'il fut éberlué par les explications multiples et confuses de sa tante, de Julia en pleurs, transformée en véritable Elégie, de Delphine furieuse, car elle venait, dans son émoi, de laisser « cramer » ses confitures.

Enfin le banquier parvint à comprendre ; son visage exprima non seulement le mécontentement le plus vif, mais encore une sincère émotion.

Désireux de se rendre au plus vite sur les lieux probables de l'accident, Bernard, n'étant point l'homme des exclamations inutiles, remettait son moteur en marche lorsqu'un cycliste, débouchant à

toute allure du berceau de rosiers en fleur, alla rudement heurter la voiture.

Mais il n'y avait pas de mal. Sautant prestement à terre, le jeune homme, saluant avec aisance et sans reprendre haleine, déclara tout de suite arriver porteur d'une bonne nouvelle.

— C'est bien vrai, au moins ? s'écria M^{me} de Lhoriac, en éclatant en sanglots bruyants. Ma nièce, ma nièce, ma filleule... ?

— Au nom du Ciel, ma tante, du calme ! ordonna Bernard Horrel, tandis qu'il descendait de nouveau de voiture. Monsieur a la bonté de venir nous rassurer, sans doute ; laissez-nous au moins l'entendre. Il s'agit de M^{lle} de Lhoriac, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, fit le jeune homme en se rapprochant avec un grand air de bonté de la pauvre éplorée. M^{lle} de Lhoriac est saine et sauve, mais assez bouleversée par cet accident fâcheux ; elle est au Moulin-Vert, où je l'ai laissée sous la garde de notre meunière, la brave Maria Giroux.

Alors, séduite par la physionomie ouverte et décidée, la pauvre marraine eut un cri du cœur :

— Ah ! Monsieur, vous me rendez la vie ! J'en suis sûre, c'est vous qui avez sauvé cette enfant bien-aimée, cette folle petite imprudente qui... que...

Et, pleurant toujours, la pauvre femme s'écria :

— Permettez-moi de vous embrasser ! Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour cette petite ! Je vous en garderai une reconnaissance éternelle !

Le jeune homme, confus, s'était laissé embrasser. Il balbutia :

— Madame, je vous assure que vous vous exagérez mes mérites... J'ai seulement tiré votre nièce d'un assez mauvais pas.

Et Bernard, s'efforçant au calme :

— ConteZ-nous donc cela, Monsieur, je vous en prie, avant que j'aie à quérir cette terrible enfant.

— Ah ! Monsieur, c'est bien simple : j'étais en costume de bain et je pêchais dans la barque du

meunier, avec son fils, lorsque nous avons entendu un cri d'appel et aperçu, non loin du Saut du Dragon, une jeune femme agrippée à un canoë retourné. Le remous du barrage est fort, à cet endroit; elle semblait épuisée, nous l'avons secourue à temps.

« Pour ne pas exposer notre barque à chavirer à son tour, j'ai sauté à l'eau, saisi M^{lle} de Lhoriac, que la peur et l'émotion avaient rendue presque sans connaissance; elle a eu cependant la délicate pensée de murmurer « merci » et s'est évanouie complètement dans les bras de la meunière qui, avec l'aide de sa fille, l'a couchée et réchauffée.

« Tandis que je me rhabillais, la mère Marie m'a supplié d'aller au château vous rassurer, Madame, et vous aussi, Monsieur, fit-il en se tournant vers Bernard, qui ne cessait de passer une main nerveuse sur son menton.

— Croyez, Monsieur, fit celui-ci avec empressement, que nous vous sommes, ma tante et moi, profondément reconnaissants, et je voudrais bien savoir à qui j'exprime notre gratitude.

— C'est naturel, Monsieur, et je m'excuse d'avoir négligé, dans mon émoi, de me présenter à vous : lieutenant Alain Le Guerreck, élève officier de l'Ecole de Saumur.

Bernard ne broncha pas, seulement une ombre s'épandit sur son visage, une émotion rapide passa dans son regard, tandis que M^{me} Bérengère s'écriait avec sa spontanéité coutumière :

— Mais, je le devine, vous êtes le fils de la charmante Geneviève de Neuris, au mariage de laquelle j'ai assisté jadis. Hélas! elle est morte très vite; sa sœur cadette a quitté le pays, vendu le Castel-Neuf...

— En effet, mais la mort d'un de nos parents nous a du moins rendu le Vieux-Logis et ramenés d'une façon imprévue dans ce cher Périgord auquel nous gardons un si tendre souvenir.

Bernard, que les questions de sa tante avaient l'air de martyriser, s'était brusquement penché sur son auto, dont il paraissait examiner le moteur; ainsi nul ne pouvait voir l'altération de son visage tandis que M^{me} de Lorhiac reprenait de plus belle :

— Alvère est donc ici?

— Non, Madame : elle a dû prendre un repos forcé après le surmenage que lui a occasionné le décès de notre cousin. Victime de l'horrible guerre, un œil perdu, la face ravagée, toute la partie droite du corps paralysée, ce n'était plus un homme, mais, ainsi qu'il le disait, « un débris douloureux ». La mort a été lente à venir, et son infirmière ne l'a pas abandonné un seul instant. Le père du malheureux, l'intendant de Neuris, l'a suivi de près dans la tombe, bénissant l'ange de charité qui s'était consacré à ces deux glorieuses épaves de la guerre.

« Mais j'abuse de vos instants; excusez-moi, je vous en prie, Madame; quand il s'agit de chanter les louanges de ma tante, je ne sais pas m'arrêter. »

— Mais, Monsieur, vous m'intéressez vivement, au contraire. Vous êtes donc, vous...?

— Le petit-fils du colonel de Neuris, frère de l'intendant; Alvère est la sœur de ma mère, qui avait épousé un Le Guerreck du pays breton; ma sœur et moi n'avons que quatre ans de différence.

— Mais alors, cette Anne Le Guerreck dont parle toujours ma filleule serait donc...

Mais Bernard Horrel était au bout de sa patience.

— Ma tante, fit-il en faisant retomber lourdement le capot de son moteur, vous oubliez que Françoise attend que nous allions la quérir et qu'elle grelotte peut-être de fièvre, après ce bain forcé; d'autre part, nous abusons de la bonté de M. Le Guerreck.

— Tu as raison, mon enfant; je ne sais plus où j'ai la tête. Tu ferais peut-être bien de passer chez le docteur, afin qu'il vienne voir la petite avant la nuit?

— Téléphonnez-lui, ma tante : ce sera plus simple.
Et, s'adressant au jeune officier :

— Monsieur, je vois que vous avez une bicyclette, je ne vous offre donc pas une place dans ma voiture ; permettez-moi de vous devancer en vous exprimant mes remerciements bien sentis.

Le jeune homme s'était de nouveau découvert. Sous ses cheveux châtons, les yeux de même teinte souriaient d'un air de grande bonté. Il ajouta qu'il avait été trop heureux d'être le messager d'une bonne nouvelle.

Mais le banquier ne l'écoutait plus ; on aurait dit que la vue du jeune homme lui faisait du mal. Il s'engouffra dans sa voiture et partit à une allure rapide. Pendant ce temps, M^{me} Bérengère, vraiment brisée par les émotions, se laissait tomber dans le fauteuil d'osier que Delphine n'avait cessé de rapprocher d'elle durant toutes les péripéties diverses de ce drame.

Au bout d'un instant, la fidèle servante, demeurée près de sa maîtresse, murmura :

— Le neveu de M^{lle} Alvère sauvant la pupille de Monsieur, qu'est-ce qu'en dit Madame ?

— Que les desseins du Ciel sont impénétrables, ma fille !

— N'est-ce pas là une chose renversante ! Madame a-t-elle remarqué la figure de Monsieur ?

— Non, ma fille. Laissons ce sujet troublant ; ne pensons qu'à remercier le Ciel que cette petite ait été si miraculeusement arrachée à la mort.

— Madame a raison ! J'espère que Monsieur ne va pas trop la gronder.

Puis, s'en allant, tête baissée, le front pensif, la brave fille murmura :

— Elles étaient pourtant bien charmantes, ces deux demoiselles de Neuris ! Et comme ce beau garçon leur ressemble ! Il y a des choses curieuses dans la vie, tout de même !

V

— Bernard, est-il vrai que tu aies fait mettre ce maudit canoë dans une remise dont tu as gardé la clef?

— Oui, ma tante. Je vois que votre police est bien faite. Est-ce que vous me blâmez de cette mesure?

— Je t'approuve, au contraire!

— Vous m'en voyez ravi.

— Ne raille pas toujours et ne prends pas cet air agressif.

— C'est que je vous vois venir : je sens que vous allez me demander une compensation à la disgrâce de cette pauvre victime; vous la voyez peut-être d'ici peu sous les verrous, elle aussi.

— Vraiment, tu exagères! Non, mais il est certain que Francette s'ennuie et qu'il y a de quoi : sans amie, sans camarade, toujours seule entre nous deux.

— Nous l'enverrons en Angleterre; je vais me procurer des adresses.

— Pas cette année, Bernard, pas cette année, je t'en supplie! Elle n'est pas encore complètement remise de cette quasi-noyade dans l'eau glacée; elle nous a fait bel et bien une bronchite.

— Qui n'aura aucune suite, m'a affirmé le docteur. Je reconnais d'ailleurs avec vous qu'elle a une fichue petite mine; il faut la fortifier, voir à ce qu'elle se nourrisse mieux; elle mange du bout des dents.

— Depuis qu'elle a eu la fièvre, c'est certain, et

je suis contente de ce que tu t'en sois aperçu. Je crois que ce n'est pas le moment de la contrarier.

— Accompagnez-la, ma tante : elle vous en supplie.

— Oui, mais tu ne penses pas que je me fais vieille, les voyages ne m'enchantent pas, surtout avec une traversée en perspective.

— Vous y viendrez, pourtant, ma tante : je vous vois céder,

— Non, parce que tu es incapable, toi, pour assurer ta tranquillité, d'exposer la vie d'une vieille femme dolente et d'une jeune fille un peu délicate. Tu ne nous laisserais pas partir.

— Bah ! bah ! Elle a de la santé à revendre, en temps habituel, et vous, vous avez toujours vingt ans !

— Je suis sans doute la seule à ne pas m'en apercevoir. Non, la pensée d'un tel voyage me remplirait d'angoisse ; j'y resterais, mon cher enfant, j'y resterais ! Par ailleurs, je ne laisserai jamais s'en aller cette petite fauvette inexpérimentée et audacieuse ! Tu la vois seule, ouvrant ses ailes au vent du large ? Nous avons des devoirs envers cette enfant.

— Hélas ! bougonna le vieux garçon.

— Ne te montre pas plus mauvais que tu n'es !

— Je connais mes défauts, allez, ma tante ; sans doute sont-ils nés avec moi ; certains ont été exacerbés par les événements, par exemple ! La méfiance, l'horreur du monde, le dégoût de la vie ont rempli mon âme d'amertume. Je tâche du moins de ne pas me rendre insupportable à mes subordonnés et me garderais bien de m'imposer à une femme.

— Toi ! C'est-à-dire que tu aurais fait son bonheur !

— Jadis, peut-être. Maintenant, on a tué en moi la foi et l'espérance.

Comme le jeune homme se taisait, l'air plus sombre encore, la bonne dame n'insista pas, mais reprit au bout d'un instant :

— Nous voici bien loin de ce que je voulais te dire; j'y reviens.

Le jeune homme retint un mouvement d'impatience. Mais elle, haussant le ton :

— Ecoute-moi, ce n'est pas si souvent que nous causons ensemble :

Françoise a besoin de soins; le docteur la surveille, nous suivrons ses conseils; mais il y a autre chose : elle manque de distractions.

Il jeta négligemment :

— Conduisez-la au bal; pourvu que je ne vous y accompagne pas...

— Voyons, elle est encore en deuil! Puis, si on accepte, on sollicite — ce que je n'aime pas, — il faut rendre les politesses. Cela ne te plairait guère, et la pauvrete n'en demanderait pas tant.

— Que réclame-t-elle?

— Elle voudrait passer son brevet de conduire dès que son âge le lui permettra. Ne pourrais-tu lui donner quelques leçons?

Un peu de malice alluma le regard du jeune homme; il concéda tout de suite :

— Soit! Le dimanche, quand nous irons à La-deuil pour la messe, je lui passerai le volant,... mais vous mourrez de peur.

— Non, parce que tu seras là! Dans tous les cas, si j'ai peur, personne ne s'en apercevra,... je me tairai, comme je l'ai fait déjà...

— ... En revenant de Libourne, pauvre tante héroïque, bonne à tout prix, jusqu'à vous sacrifier pour combler les désirs d'une enfant gâtée!

— Dis d'une enfant tout court. Ce n'est pas de sa faute si elle est de son siècle; cela n'atteint pas ses qualités profondes. Donc, Francette reprendra le volant?

— Elle le reprendra dans les conditions où je vous le dis.

— Entre temps, tu lui permettras de se servir de sa bicyclette?

— Elle a une bicyclette, maintenant ?

— Oui ; Ladouret la lui a envoyée avec son canoë.

— En voilà un auquel je vais écrire deux mots !

— C'est bien inutile, je crois : la petite n'attend plus rien de chez elle.

Le tuteur se souvint du jour où la jeune fille avait exprimé devant lui, d'une façon presque émouvante, le désir de revenir dans ce cher Durfort. Le dit Ladouret serait capable, si elle l'y invitait, de venir l'enlever.

— Ah ! mon Dieu, ma tante, que tout cela est donc ennuyeux, difficile à combiner !

Et, se levant, l'air harassé, il alluma une cigarette.

— Il m'est pénible de refuser toujours, ma tante, mais il ne me plaît pas du tout que celle dont j'ai malheureusement la responsabilité coure les routes toute seule et aille Dieu sait où. Or, vous le savez, à la campagne on est très épié ; il semble que les arbres se parlent entre eux pour se communiquer les nouvelles ; les moindres commérages se répètent vite, et il n'en faut guère pour ternir la réputation d'une jeune fille. Je tiens à ce que Françoise, imprudente, impulsive, ne fasse point jaser : cela nuirait à son bon établissement.

Il s'arrêta un instant, le visage de nouveau assombri, et reprit :

— Par exemple, ma pupille n'est pas fâchée d'avoir été sauvée, du moins secourue, par un jeune et brillant officier ; cela, je l'ai bien remarqué lorsqu'on l'a mise au courant de son aventure, qu'elle ignorait à peu près, puisqu'elle était pour ainsi dire sans connaissance au moment de son sauvetage. Lui-même, ce beau héros, m'a paru assez content de son haut fait ; il est peut-être par nature ouvert et expansif. Si les deux jeunes gens se rencontrent, vous pouvez être certaine qu'ils causeront. Eh bien ! cela, je ne le veux pas.

— Mais M. Le Guerreck est reparti !

— Il reviendra, et après sa sortie de Saumur il aura un long congé ; on me l'a dit.

« La sagesse consiste donc à tout prévoir, même le pire ! Vous me voyez lui accordant de bonne grâce la main de ma pupille?... »

— Ah ! tu vas vite ! Après tout, ce serait peut-être pour le bonheur de la petite !

Il eut un rire amer.

— Vous voilà bien, ma pauvre tante, voyant toujours tout au mieux. Une autre, et celle-là vous prétendiez la connaître, vous semblait douée de toutes les qualités, de toutes les vertus ;... à moi aussi, d'ailleurs, elle apparaissait telle. Et nous avons été joués l'un et l'autre, vous dans votre amitié, moi dans un sentiment plus violent... Mais ne remuons pas ces cendres encore brûlantes ; seulement, ne vous étonnez pas de mes rigueurs : je me méfie. Cette enfant, dont je suis obligé de m'occuper, j'ai le devoir de lui éviter des peines inutiles.

— Mon pauvre Bernard, je te remercie de penser et de parler ainsi. J'ai été deux fois navrée par cette malencontreuse aventure, à cause de toi, surtout ; tu le crois bien, n'est-ce pas ?

— Je le crois, moi qui doute de tant de choses, car j'ai foi en votre affection.

— Ah ! tu le peux, mon cher Bernard. Mais laisse-moi achever : je ne désire pas du tout non plus laisser Francette arpenter seule les routes ; seulement tu sais que notre brave Julien fait aussi de la bicyclette : deux fois par semaine il pourrait accompagner la petite à Ladeuil ; cela lui permettrait de faire de la musique d'ensemble avec la bonne M^{me} Jeanery, de parler anglais avec elle. Tu ne l'ignores pas, l'épouse et la mère de tes deux employés a jadis, avant son mariage, passé six ans en Angleterre, dans une grande famille : elle parle l'anglais presque aussi bien que le français. C'est

une femme, intelligente, artiste, dont le contact ne peut être que salulaire à ta pupille.

Le tuteur acquiesça d'un mouvement de tête; ce que sa tante lui disait avait l'air de l'intéresser.

M^{me} Bérangère continua :

— Elle est mieux, paraît-il, en ce moment, et je crois que son petit budget s'accommoderait bien de ressources nouvelles; son opération a coûté cher à son mari et à son excellente fille. Tu estimes beaucoup cette famille, n'est-il pas vrai?

— Au point que c'est en partie à cause d'eux que je maintiens une affaire qui n'est plus une source de revenus.

— C'est là une bonne action que j'admire.

Mais lui, bourru :

— Il n'y a vraiment pas de quoi! Du moins il ne me déplaît pas de mettre Françoise en contact avec M^{me} Jeanery et sa fille, M^{lle} Louise; elle ne pourra que gagner en leur société. Donc, si Julien ne renâcle pas...

— Oh! non : il raffole de la petite.

— Allons, tant mieux pour elle! Je l'autoriserai à accompagner ma pupille une fois par semaine à la ville; le mardi, c'est moi qui me chargerai de ce soin; ainsi, votre protégée aura une seconde leçon de conduite. Etes-vous satisfaite, ma tante?

— Tout à fait, mon ami. Ces petites sorties enchanteront Francette, qu'un rien amuse. Son plaisir, c'est le mien; et puis, laisse-moi te l'avouer, Bernard : te retrouver vraiment bon m'est très doux!...

A cet aveu touchant, le neveu récalcitrant répondit par une sorte de grognement attendri qu'il traduisit par un :

— Ma tante, vous me faites fuir!

« Il est encore bien malade, bien ulcéré », pensa M^{me} de Lhoriac lorsqu'elle se retrouva seule.

Que de fois il lui arrivait de scruter l'angoissant problème! Elle ne pouvait se faire à cette vie subitement brisée, à la rupture de liens d'amitié qui

semblaient si profonds... Quel silence glacial succédant à la plus douce intimité!... Et lui, ce beau garçon au cœur généreux, buté, devenu sceptique, désenchanté à jamais!...

La pauvre femme poussa un soupir et fut presque heureuse de se voir arracher à ses pénibles pensées par l'apparition de Françoise qui arrivait à pas discrets et demandait à voix basse :

— Mon tuteur est parti?

— Oui, ma chérie.

— Avez-vous pu obtenir quelque chose?

— Oui; pas sans peine, d'ailleurs, mais enfin, voilà.

Et elle mit la jeune fille au courant.

La petite n'avait pas l'air enchantée; elle maugréa :

— Tout de même, il est sévère... Je voulais aussi avoir la permission d'aller un jour au Moulin-Vert pour remercier ces braves meuniers.

— Bernard s'est chargé de ce soin, et généreusement, tu peux m'en croire.

— L'argent ne fait pas tout! Un jour, avec Julien, ne pourrais-je faire un détour pour dire un mot gentil?

— Je veux bien, mon Dieu, mais une seule halte, n'est-ce pas, et très courte.

« Ton tuteur a de nouveau exprimé notre gratitude à Alain Le Guerreck, qu'il a rencontré de ce côté, lui aussi; l'incident est clos. »

— Tant pis! ne put s'empêcher de s'écrier la petite.

Sa tante la regarda par-dessus ses lunettes.

— Qu'est-ce que veut dire ce tant pis, Mademoiselle? gronda-t-elle, d'une voix qui se voulait sévère.

— Cela veut dire, bonne tante, que j'aurais aimé à remercier moi-même ce monsieur et voir comment il est, car je n'ai gardé le souvenir que d'une espèce d'amphibie dont le visage, les mains et les bras ruis-

selaient d'eau; il respirait bruyamment, comme un cachalot, et me fit un effet assez ridicule; cependant, Delphine prétend qu'en tenue de ville il est charmant!

— Elle a raison, opina imprudemment dame Bérengère.

— J'aurais voulu m'en rendre compte, alors. Mettez-vous à ma place, marraine! Et puis, surtout, je voudrais savoir s'il est réellement le frère de mon amie Anne Le Guerreck; cela, il faut absolument que je le sache! C'est du plus grand intérêt pour moi.

Elle voulait être aussi renseignée sur cette demoiselle Alvère dont la meunière lui avait parlé avec tant d'enthousiasme. On n'avait jamais vu une personne aussi belle, aussi bonne, aussi charitable! Qu'était-elle à sa camarade? Oh! ne rien savoir! ne pouvoir rien demander!

Alvère, un nom du Périgord, étrange mais romanesque. Elle venait, paraît-il, d'hériter justement du Moulin-Vert et du vieux petit manoir qui dressait ses murailles dans un encadrement idyllique de chênes et de peupliers, tout près d'ici, d'ailleurs.

Ah! savoir!... savoir!...

La pauvrete en avait la fièvre, et c'étaient tous ces mystères qui la tracassaient, qui l'empêchaient de dormir et la fatiguaient bien plus que sa baignade et cette bronchite ratée qui n'avait été qu'un simple rhume.

VI

Le mardi suivant, Françoise pénétrait, à la suite de son tuteur, dans la maison grise, lourde, banale, qui abritait la banque Horrel et les appartements de ses employés.

La jeune fille était toute rose de plaisir, ce qui prouvait combien M^{me} de Lhoriac avait raison quand elle affirmait qu'il en fallait bien peu pour contenter sa filleule.

Bernard se dirigea immédiatement vers son cabinet, où l'attendait un client, et sa pupille, un peu décontenancée, regarda autour d'elle les comptoirs grillagés, qui lui faisaient l'effet de cages.

Jean, le garçon de service, que les mauvais plaisants surnommaient « le benêt », à cause de son air niais, de ses cheveux filasse et de ses yeux ronds, avançait une chaise.

— Remettez-vous, dit-il avec une grimace qui voulait être un sourire.

C'étaient les paroles et les gestes qu'il accomplissait avec le plus d'aisance, tandis que M. Amable — on disait Aimable — déposait ses manchettes de lustrine afin de saluer la pupille de son patron, la comparant à un rayon de soleil venant illuminer leur solitude laborieuse, et que M^{lle} Louise, la dactylo, sa page terminée, cessait de tapoter et, gracieuse, remerciait la jeune fille de vouloir procurer à sa mère le plaisir de parler anglais et de faire un peu de musique.

Seul, Sévère Boisse, le comptable, ne disait rien; sa longue figure au teint terreux, au nez proéminent, ne paraissait pas pouvoir se dérider ni se rasséréner.

Françoise connaissait cette particularité. Ne pouvant supporter les airs renfrognés, elle alla tout de suite se planter devant son guichet et, après quelques mots aimables, loua fort l'ordre qui régnait parmi ses registres et ses cartables.

Le vieil homme, d'abord suffoqué, regarda la jeune fille, pour voir si elle ne se moquait pas de lui; mais comme elle ne souriait que d'amabilité et lui demandait des renseignements sur cette forteresse démantelée qu'elle avait aperçue en pénétrant dans la petite ville, ce fut presque avec empresse-

ment, et avec une certaine érudition, qu'il lui répondit, donnant des précisions historiques sur cet ancien château des Talleyrand qui, de ses tours millénaires et de son donjon altier, domine d'un côté la cité et de l'autre une charmante vallée verte et encaissée. Aussi étonnée que son père, Louise écoutait le caissier-comptable parler autrement que par monosyllabes.

Mais il y eut un bruit de sièges repoussés dans le cabinet du directeur : le maître allait paraître.

Les plumes coururent de nouveau sur les registres ; Jean le benêt gagna sur la pointe des pieds le vestibule, cependant que la machine à écrire reprenait son martellement monotone.

Françoise, livrée à elle-même, sur les indications de M. Amable se dirigea vers une porte qui lui permit d'atteindre le couloir où se trouvait un escalier par lequel on accédait au premier étage, logement de la famille Jeanery.

Le caissier, lui, habitait, au-dessus de Jean le benêt et de sa vieille mère, dans une petite maison attenante à la banque et faisant face à la place, dont un vaste jardin la séparait, tandis que la banque ouvrait avenue Gambetta.

L'appartement des Jeanery, dont trois portes-fenêtres donnaient sur le balcon, reluisait de propreté ; il était agréable à voir et accueillant.

En dépit de son état de santé, M^{me} Jeanery se plaisait à égayer leur appartement, faisant revivre les vieux meubles avec des cretonnes d'un joli coloris ; des fleurs, des plantes vertes jaillissaient de vases rustiques ou de cache-pots de cuivre ; derrière les vitres d'un argentier, un service de vieux limoges laissait voir ses délicates dorures ; puis il y avait, dans la pièce qui servait de salon et de salle à manger, un bon vieux *Pleyel* soigné comme un enfant de santé précieuse et fragile et dont la maîtresse de maison savait tirer des accents pathétiques touchants. Cette pauvre femme à l'air épuisé,

aux yeux cernés, au visage flétri, à la mise modeste, insignifiante en apparence, possédait l'âme d'une artiste.

Assise devant son clavier, elle retrouvait des forces, de l'intensité, de l'agilité; sous l'empire de la flamme qui la consumait, son visage resplendissait.

Françoise était trop vraiment musicienne pour ne pas tout de suite découvrir de tels dons.

Stimulée, elle sut mettre son violon à l'unisson, et ce fut la joie d'une véritable séance musicale que s'offrirent ce jour-là ces deux créatures si différentes d'âge et de nature.

Et le temps passa si vite que la leçon d'anglais, à peine commencée, fut interrompue par l'arrivée de Louise revenant — suivant une coutume établie — faire goûter sa mère.

Goûter particulièrement soigné, ce jour-là, en l'honneur de la visiteuse, qui dévora à belles dents les merveilles chaudes et les casse-museaux, spécialités périgourdines.

Et quand elles eurent fini, Françoise demanda à visiter le reste de l'appartement, ce à quoi Louise, amusée, accéda immédiatement.

Elles commencèrent par la chambre de la dactylo.

Là, une mère attentive et tendre s'était plu à faire un nid coquet à sa pauvre enfant, par ailleurs privée de tant de joies.

Un tapis clair, des cretonnes fleuries, un dessus de lit en cluny encadré de broderies anciennes donnaient à cette pièce un aspect élégant.

M^{lle} de Lhoriac s'extasia tout de suite devant des aquarelles joliment encadrées; puis, tout à coup, s'écria :

— Mais je connais ça, moi, je connais ça ! Cette chapelle au porche antique, c'est la chapelle Saint-Guénolé, située dans la commune de Kergaran, en pleine Bretagne. Ce manoir, c'est Kerfaö, dont mon

amie Anne avait la nostalgie... Je l'ai en carte postale.

— Saint-Guérolé, Kergaran, Kerfaö,... votre amie Anne... ? interrogea Louise, stupéfaite.

— Mais oui, Anne Le Guerreck, ma meilleure, ma seule amie ; vous la connaissez ?

— Je l'ai vue bébé, il y a de cela longtemps ! Sa tante est demeurée, malgré l'éloignement, la séparation, les épreuves, une des créatures que j'aime le mieux au monde. N'a-t-elle pas été notre bienfaitrice à des heures difficiles, Alvère, la belle Alvère ?

— Quel nom étrange !

— Celui d'une jeune martyre périgourdine qui vécut en même temps que saint Front.

— Ce n'est donc pas une Bretonne comme mon amie ?

— Non, elle est d'ici. Tenez, Mademoiselle, voilà sa photographie.

Françoise s'était arrêtée et contemplait avec admiration le portrait d'une femme ravissante posé bien en évidence avec, comme hommage, quelques roses qui s'effeuillaient dans une coupe.

— Dieu ! quelle beauté ! s'exclama la jeune fille. Quel incomparable ovale, et, sous ces cheveux ondes, ce front magnifique, ces yeux profonds, ce sourire doux et si triste,... désenchanté, même ! Se pourrait-il qu'une telle créature n'ait pas connu le bonheur ?

— Vous l'avez deviné, Mademoiselle : elle porte en elle le poids d'une douleur secrète et si amère !...

Puis, après un instant de réflexion et comme bouleversée :

— Oh ! Mademoiselle, qu'ai-je fait en vous introduisant dans mon domaine particulier, où personne ne pénètre en dehors des miens ?... Je ne savais pas, je ne pouvais pas deviner que certains liens vous rapprochaient de mon amie et de ses œuvres,... sans cela je n'aurais pas commis une imprudence que quelqu'un pourrait me reprocher un jour, quel-

qu'un qui est bon pour nous et que je ne voudrais pas offenser... Oh ! non, mon Dieu, ce serait trop mal !

Et comme la visiteuse la regardait avec des yeux étonnés, elle continua sans autres explications, mais toujours véhémence :

— Alors, voulez-vous avoir la bonté, la charité de ne parler de vos découvertes à personne à Najac, je vous en prie ?

Une véritable anxiété faisait trembler la voix de la pauvre fille ; son visage pâle et terne exprimait l'angoisse.

Qui craint-elle donc de mécontenter ? Le maître, sans doute ? Pourquoi ?

Intriguée et curieuse, avant de rien promettre elle interrogea :

— Ma tante et mon tuteur ont donc des raisons de ne pas aimer cette Alvère au regard si beau, au sourire si triste, ou quelqu'un des siens ? J'avais déjà pressenti un mystère.

— Oui, vous ne vous trompez point. Une brouille subite et inexplicable, succédant à une longue intimité, les sépare à jamais. Le colonel de Neuris, père de mon amie et de sa sœur, était un homme très loyal, très généreux, mais autoritaire et absolu, de caractère difficile. Que s'est-il passé ? On n'en sait rien. Même vis-à-vis de moi, Alvère est muette sur ce point.

Françoise prit un air sceptique.

— A votre place, je douterais d'une amitié qui exclut la confiance !

— Non, ne dites pas cela ! Il est des cas où certains secrets ne nous appartiennent pas, où l'on ne doit pas parler. Je n'en veux certainement pas à Alvère ; d'ailleurs, cela ne nous regarde pas !

— Qui sait ? répondit la petite, qui sur certains points montrait des idées très arrêtées. Mais je n'insiste pas et vous promets de ne rien dire. Cependant, donnant, donnant ! Dites-moi, vous, au moins,

qui est le lieutenant Le Guerreck par rapport à votre Alvère?

— Son propre neveu, le fils de sa sœur.

— Alors,... le frère de mon amie? balbutia l'orpheline, légèrement émue.

— Mais oui, certainement.

Et, sans faire attention au trouble de la jeune fille, Louise Jeanery décida qu'elle devait rejoindre son bureau, tandis que continuerait la leçon d'anglais interrompue.

La maîtresse et son élève étaient en pleine conversation lorsque le banquier lui-même vint quérir sa pupille et saluer M^{me} Jeanery qu'il paraissait tenir en particulière estime.

— Mais on se croirait à la Chambre des Lords! fit-il en entrant. C'est donc vrai que cette petite comprend et parle l'anglais d'une façon courante?

— Vous m'en voyez surprise et ravie, monsieur Bernard! répondit la bonne dame qui, durant un moment, ne tarit pas sur les talents musicaux de son élève et sur sa facilité à pratiquer le langage de la perfide Albion.

Le tuteur, cependant, mettant un frein au lyrisme du professeur, prenait congé rapidement; mais il sembla à Françoise qu'il n'avait pas l'air mécontent; à peine l'auto en marche, il causa un peu avec elle et, dès la sortie de la petite ville, lui passa le volant, en ajoutant certaines recommandations de prudence.

Et quand ils furent arrivés :

— Allons, fit-il, le ton conciliant, ce n'est pas trop mal. Si vous n'avez pas des idées saugrenues, on pourra peut-être faire quelque chose de vous un jour.

La petite était tellement étonnée d'entendre un semblable compliment qu'elle oublia totalement d'en remercier son tuteur.

VII

Lettre de Françoise à son amie Anne Le Guerreck

« Anne ! n'êtes-vous donc plus mon amie ?... Pourquoi mes lettres demeurent-elles sans réponse ? Que vous ai-je fait ? Où êtes-vous ? Peut-être votre courrier ne vous parvient-il pas, si vous êtes en voyage. Ah ! combien je voudrais pouvoir trouver une raison à votre silence ! La pensée que vous ne m'aimez plus me déchire le cœur. Ne songez-vous pas que notre amitié était une de mes rares joies, la meilleure ! Si elle me manque, que deviendrai-je ?... »

« Je continuerai à vous aimer, à vous le dire, ou plutôt à vous l'écrire, jusqu'au jour où vous me donnerez à entendre d'une façon formelle que je dois me taire... »

« On me remet à l'instant deux cartes postales signées de votre nom ; quelques mots de banale amitié les accompagnent ! C'est peu, mais c'est quand même le témoignage de votre souvenir. Ces cartes représentent la chapelle de Sainte-Anne-la-Palue et l'église si curieuse de Locronan, avec le timbre de la poste. Je ne peux me tromper : vous êtes en Bretagne, vous réalisez votre rêve ! Comme je m'en réjouis avec vous ! Alors, vous avez reçu mes lettres, dites ? Vous avez su cette chose incroyable : j'ai failli me noyer, et c'est votre frère, le lieutenant Le Guerreck, qui m'a sauvé la vie ! Oh ! dites-lui bien toute ma gratitude, et comme je regrette de ne pas le connaître... Tant pis si ce que

je vous dis là n'est pas convenable; n'est-il pas le frère de ma seule amie?

« La semaine dernière, après une première visite à Ladeuil, je vous ai narré mes déconvenues concernant la vieille intimité de votre tante et de Louise Jeanery, et je vous ai suppliée, au risque de paraître indiscrete, de me donner quelques explications sur ce passé qui m'apparaît plein de mystères. Et vous ne me répondez rien!

« Vous le voyez, je ne me décourage pas, car je suis toute disposée, maintenant, à vous conter ma visite au Moulin-Vert. Vous me répondrez là-dessus ce qu'il vous plaira et quand il vous plaira.

« Donc, avec l'autorisation de ma tante, je suis allée remercier Marie et sa fille des soins empressés qu'elles me prodiguèrent au moment de ma noyade.

« Après avoir apprécié la bonne liqueur de fenouil préparée par la ménagère, j'ai laissé Julien, le jardinier, mon chevalier servant — seul chevalier qui m'ait jamais servie, — « choquer de verre » avec le meunier, et, escortée de la brave Périgourdine, j'ai été revoir le lieu de mes exploits aquatiques.

« J'étais si absorbée par la direction de mon frêle esquif que j'avais alors négligé de regarder le paysage.

« J'ai donc pu admirer à mon aise la rivière glissant sur l'écluse et dont le murmure se marie si bien avec le tic tac du moulin. Dans l'eau encore frémissante, des bandes de canards et de canetons s'ébattaient, joyeux et affairés; de grands arbres, à la verdure tendre se reflétaient dans le clair miroir. Tout à fait charmée par cet endroit délicieux, j'ai suivi le sentier tracé entre l'onde et une verte pelouse. Bientôt, sur la gauche, un peu en surélévation, j'aperçus des murailles grises émergeant d'un bouquet d'arbres : « Le Vieux-Logis », déclara Marie à demi-voix.

« Curieuse, j'ai fait encore une centaine de

mètres; dans le fond d'une prairie coupée de saules, une barrière branlante entourait un parc abandonné.

« Je m'approchai, en étouffant un cri d'admiration.

« La fantasque nature avait fait de ces lieux un miracle de végétation presque tropicale; des rosiers, des glycines couraient d'un peuplier à un catalpa, d'un cytise à un tilleul, tandis que le lierre luisant, à grappes noires, grimpait à l'assaut de chênes druidiques.

« Dans ce qui avait dû être un massif, parmi les herbes folles, des rhododendrons géants, des pivouines arborescentes s'obstinaient encore à fleurir, tandis que des seringas épanouis en corolles blanches répandaient un parfum obsédant. Cependant, je remarquai que certaines allées venaient d'être dégagées de leurs ronces, l'herbe fraîchement fauchée; devant le château lui-même, une large esplanade, jadis sablée, avait dû être récemment nettoyée.

« Le château... Ce vieux pavillon Louis XIII, sans doute ancien rendez-vous de chasse ou de pêche, méritait-il cette appellation? Non; mais quand même il avait de l'allure, avec son haut toit aux lucarnes historiées, ses fenêtres grillées et la porte à gros clous qui s'ouvrait au-dessus d'un perрон mangé par la mousse et dont la pierre s'effritait.

« Tout à coup, j'entendis près de moi la voix haletante et basse de la meunière :

« — Hein! mam'zelle Françoise, voilà notre maîtresse qui s'amène; je ne la croyais pas encore arrivée; ce devait être pour demain matin. Cachons-nous dans le fourré, bien sûr qu'elle ne serait pas contente si elle voyait du monde chez elle.

« Et, sans s'excuser, m'entraînant familièrement par le bras, la brave femme me contraignit à une retraite qui n'était pas certainement de mon goût.

« J'entendis un pas léger, puis un soupir à fendre l'âme, et quand je compris qu'elle était passée,

j'écartai les branches des arbustes derrière lesquels nous étions blotties.

« Ce fut comme une apparition féerique se perdant dans la verdure, une silhouette longue, mince, vêtue de blanc, la tête inclinée, les deux bras balancés, dans l'attitude du désespoir et du découragement, passa devant moi sans m'apercevoir.

« Cette ombre idyllique me plongea dans l'extase. Jamais je n'avais vu une femme aussi belle, aussi irréelle : on aurait dit une apparition.

« A travers les feuillages des arbres, un instant un rayon de soleil vint se jouer dans sa chevelure légère qui se dora soudain ; la tête petite, bien modelée, se releva ; alors son allure se ralentit ; je crus qu'elle allait revenir sur ses pas, mais, après un instant d'hésitation, elle poursuivit sa route.

« — Je savais bien, chuchota la meunière, qui s'ennuyait de ne plus parler, qu'elle poursuivrait son chemin. Elle va-t-à la fontaine des buis ; c'est ce qu'il y a de plus curieux dans la propriété, comme qui dirait une fontaine endiablée qui, deux fois le jour, s'élève à deux mètres au-dessus du sol et, le reste du temps, dort, profonde et verdâtre, sous des touffes de plantes balsamiques. On dit que c'est là, avant la guerre, que la belle Alvère s'est fiancée.

« — Ah ça ! m'écriai-je, c'est donc elle ? Mais qui devait-elle épouser ?

« La paysanne me regarda, bien étonnée.

« — Mademoiselle ne sait pas, alors ?

« Et comme je faisais « non » avec la tête, elle me tira par le bras qu'elle tenait toujours entre ses fortes mains.

« — Tenez, ma petite demoiselle, fit-elle à voix basse, c'est pas le moment de causer, mais de nous ensauver au plus tôt, tant qu'elle n'est pas là ; m'est avis que nous avons juste le temps.

« Et, à travers les broussailles, les branches enlacées, nous frayant un passage, la meunière m'en-

traîna jusqu'à une clairière d'où nous aperçûmes le moulin.

« — Là-dessus, me dit la rude femme, je vous fausse compagnie, parce qu'il y a des chances pour que notre maîtresse pousse jusqu'au moulin, afin de me donner le bonjour. Il n'y a rien de plus affectueux, de plus familier qu'elle avec ses gens.

« Me plantant là, Marie s'est « ensauvée », comme elle dit si bien, après avoir été rejointe par Julien, et j'ai repris la route de la maison, bien intriguée, presque anxieuse.

« Ma chère Anne, comprenez-vous mon désarroi? Comment, votre tante, la sœur de votre mère, est là, à quelques pas de moi, et je ne peux courir vers elle, lui dire que je suis votre amie, celle que votre frère a sauvée de la mort certaine!... Ne voyez-vous pas que je me débats dans l'inconnu, le mystère, la tristesse? Ne viendrez-vous pas rejoindre votre tante?... Ah! si vous m'aimiez comme je vous aime, ce ne serait pas long!

« Avec quelle tendresse mon cœur vous appelle!

« Votre

« FRANÇOISE. »

Trois jours après, Françoise eut sa réponse. Telle une voleuse emportant son larcin, ayant guetté le facteur à la dérobée, elle s'enfuit comme une biche aux abois, s'engouffra sous la voûte épaisse du parc et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut traversé ce qu'elle appelait le rond-point : c'était un vaste espace découvert dont le terrain était semé de galets plats et de lierre terrestre. Au milieu se dressaient une table et deux bancs de pierre; sur l'un d'eux, la jeune fille s'installa.

Des platanes séculaires, aux troncs droits, gigantesques et fiers, formaient, avec leurs branches entrelacées, leur feuillage sombre, une voûte de verdure que les rayons du soleil ne pouvaient guère pénétrer.

« Là, au moins, je serai tranquille ! » pensa la fillette, tandis qu'avec une hâte fébrile elle décachettait l'enveloppe de la missive et dévorait les lignes que son amie se décidait enfin à lui adresser.

« J'ai beaucoup tardé à vous répondre, ma petite chérie ; mais, voyez-vous, j'ai du chagrin de vous en faire, c'est pourquoi je remettais toujours. Vraisemblablement, nous ne nous verrons pas cet été, car il est à peu près certain que nous n'irons pas en Périgord. Ce serait trop long de vous en expliquer la raison, et j'en reviens aux premières questions que vous me posez. Oui, me voilà dans ma chère Bretagne où je n'avais pu m'installer encore, mon père, après six ans de garnison à Bordeaux, ayant été envoyé en Syrie.

« C'est pour cela que je suis demeurée si longtemps pensionnaire dans l'asile béni où nous eûmes la joie de nous rencontrer. Tante Alvère, la jeune sœur de maman, se trouvait dans l'impossibilité de me recevoir, ayant consacré sa vie à son oncle, l'intendant de Neuris, grand gazé de guerre, et à son fils, une des victimes les plus atteintes de 1914.

« Ma tante ne voulait pas attrister ma jeunesse par le voisinage immédiat de tant de douleurs, alors qu'elle ne craignait pas de donner les plus belles années de sa vie à ces deux glorieux héros.

« Maintenant que tous deux sont morts, le père et le fils, je me demande ce que ma tante — elle est si jeune encore ! — va faire de sa liberté ; j'espère que nous pourrons habiter ensemble et que mon frère chéri — le lieutenant sauveur, oui, petite Françoise — passera désormais ses permissions sous notre toit, en Bretagne. Car, ma chérie, par son ascendance ma famille s'est trouvée posséder des attaches en Périgord et en Bretagne.

« Seulement, en Périgord, depuis la vente de ses biens, mon grand-père, le colonel de Neuris, ne possédait plus d'attaches.

« A présent, de même que Kerfaö restera à Alain, que Lauëman m'appartient, tante Alvère vient d'hériter de son oncle et de son cousin du Moulin-Vert et du Vieux-Logis, à deux pas de la propriété de votre tuteur, ma petite.

« Je suppose qu'elle gardera ce souvenir de famille qu'une volonté inéluctable semble lui imposer; pour ma part, je le souhaite de tout mon cœur, car chez elle nous sommes chez nous, mon frère et moi.

« Je reverrai avec un plaisir infini ces lieux où, tout enfant, je suis venue avec ma chère maman, je m'en souviens très bien. Et si vous êtes là encore, petite amie, comme je serai heureuse de vous y rencontrer!

« Alvère, appelée pour le règlement de ses affaires, n'y restera pas longtemps, cette fois-ci.

« Afin de vous complaire, avant son départ, j'ai interrogé ma jeune tante sur la rupture des relations qui, reprises, feraient notre joie.

« Son pur visage, ses yeux mordorés, si lumineux parfois, ont alors exprimé une immense tristesse, une douloureuse angoisse, même; sa voix si calme, si harmonieuse d'habitude, tremblait pour me répondre :

« — Ce que tu désires n'est pas possible, enfant. Par pitié, laisse dormir sous les cendres qui les recouvrent des souvenirs atrocement cruels.

« Elle m'a paru tellement bouleversée que je me suis juré de ne plus l'interroger à ce sujet. Jamais elle ne parlera, j'en suis sûre! N'est-ce pas d'ailleurs manquer de délicatesse que de chercher à connaître les secrets qui ne nous appartiennent pas?

« Vous le voyez, chérie, je ne peux rien vous dire, mais, je l'espère, nous pourrons continuer à nous écrire régulièrement, longuement; mais que ce ne soit jamais en cachette : je ne saurais l'admettre.

« Il n'y a rien à celer dans nos rapports d'amitié, notre correspondance peut être lue par tous les nôtres! Parlez de nos relations épistolaires à votre

tante ou, mieux encore, à votre tuteur : ce sera plus loyal, plus délicat ; ce qui m'a attirée vers vous, enfant terrible, c'est votre franchise, ne l'oubliez pas ; alors restez vous-même, celle que j'ai beaucoup aimée et que j'aimerai toujours.

« Votre amie,

« ANNE. »

Avec accablement, Françoise laissa retomber les feuillets de vélin sur la table. Navrée, déçue par l'anéantissement de ses espoirs, elle éclata en sanglots.

Il était donc dans sa destinée de voir s'évanouir tous ses désirs, tous ses rêves, toutes ses chères aspirations !

Le coude appuyé sur la table de pierre, la tête enfouie dans ses bras, elle n'entendit ni ne vit quel-qu'un qui arrivait vers elle. Une main se posant sur son épaule la fit se redresser, effrayée.

— Qu'avez-vous ? interrogea la voix impérative de Bernard Horrel, debout à ses côtés, et dont les yeux scrutateurs examinaient l'enveloppe qui portait le timbre breton.

La petite se taisait, hésitante devant le visage courroucé qui l'observait de haut.

— Qu'avez-vous ? répéta-t-il avec un peu d'impatience. Pourquoi pleurez-vous ?

Elle eut envie de lui crier : « Qu'est-ce que cela peut bien vous faire que je souffre ou que j'aie mal, à vous qui êtes si dur pour moi ? » Mais justement elle crut voir un peu de pitié dans ce regard observateur. Alors, entraînée par sa nature impulsive, elle saisit les feuillets et les tendit à son tuteur.

— Lisez, dit-elle, puisque je ne suis pas libre de ma correspondance, pas plus que de garder le secret de mes pleurs.

Il eut un sourire railleur.

— Toujours la tragédie ! Remarquez bien que je

ne vous demande pas du tout de lire cette lettre ; ce que je veux, c'est savoir la raison de votre désespoir ; cela, j'ai le devoir de m'en informer ; j'ai charge d'âme, je vous le répète assez souvent.

Alors elle se buta :

— Et moi je ne vous dirai rien : je crains trop votre ironie. Je ne saurais d'ailleurs pas vous expliquer... Mais, encore une fois, lisez, puisque je vous le permets.

Tant de condescendance détentit le visage du célibataire. Il hésita un instant, puis, un peu embarrassé :

— Eh bien ! je vais lire, puisque vous m'y autorisez et que c'est le seul moyen de connaître les raisons de cette grande douleur.

Elle lui adressa un regard chargé de courroux.

Lui, s'emparant des feuillets légers, alla s'asseoir en face de sa pupille, mais, après avoir lu la signature, et dès les premières lignes, son visage se figea en un calme glacial.

Françoise, qui ne le quittait pas des yeux, ne put deviner aucune de ses impressions et se sentit de nouveau heurtée lorsqu'elle lui entendit dire, la voix blanche :

— Mais je ne vois dans cette épître aucune raison de vous morfondre à ce point.

Et comme elle commençait à se rebiffer, il continua, toujours aussi calme :

— Cette demoiselle Anne me semble la raison et la franchise mêmes ; je ne sais pourquoi je vous empêcherais de correspondre avec elle. Cependant, avec les femmes, sait-on jamais ?

Pour le coup, la petite bondit :

— Mon amie est la loyauté, la droiture personnifiées. Vous pensez peut-être que les hommes ont le privilège de ces qualités-là ?

— Je ne le prétends point. Sans doute, nous valons fort peu !

— Oh ! il doit y en avoir qui valent, ... certes !

— Et vous souhaitez probablement connaître un de ceux-là?

— Non, je ne désire rien, je ne souhaite rien; il suffit que quelqu'un ou quelque chose m'intéresse pour qu'aussitôt survienne une déception.

— Je vous plains beaucoup! Mais revenons à ce qui nous occupe. D'abord, donnez-moi une preuve de votre bonne volonté en me promettant de ne plus revenir au Moulin-Vert sans mon autorisation formelle, car vous y êtes allée déjà, je le sais.

— Ma tante me l'avait permis!

— Pour une fois, et c'était trop. Je le devine, d'ailleurs, vous avez été au Vieux-Logis.

— Oh! j'ai aperçu de loin ses murailles, contemplé son parc sauvage, tel une forêt vierge; j'ai admiré surtout, sans être vue, la mystérieuse et incomparable châtelaine.

A ces mots, le jeune homme s'était levé et, le visage détourné, ayant l'air de s'intéresser à une entaille creusée dans le tronc du chêne :

— Tout ceci constituait une véritable indiscretion, déclara-t-il, l'air contrarié. Vous êtes curieuse?

— Très!

— Vous rééditeriez volontiers les « M^{mes} Barbe-Bleue »?

— Et vous, je vous vois très bien dans le rôle du méchant époux!

— Vous me flattez, fit-il, presque bon enfant; cependant, je peux vous affirmer que je n'ai jamais fait mourir personne.

— Oh! il y a tant de moyens de tuer, de persécuter, de martyriser!

Bernard se retourna, marchant vers la jeune fille tout à fait furieux, cette fois.

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria-t-il. Qu'est-ce que vous racontez là? Quelle est cette nouvelle histoire?

Mais elle, bien qu'un peu pâle, n'avait pas bronché d'une ligne.

— Je vous ferai remarquer, mon tuteur, riposta-t-elle froidement, que c'est vous qui avez commencé à parler de l'histoire de Barbe-Bleue.

— C'est vrai, et je vous ai peut-être offensée, encore qu'avec une enfant comme vous on peut évoquer les *Contes de Perrault*. Au fait, ce que vous aviez l'air d'insinuer...

— ... Ne signifiait rien dans ma pensée.

— Bon ! je vous crois. Ça va mieux. Et maintenant, parlons sérieusement... Vous arriveriez certainement à me faire débiter des sottises.

Elle rit d'un petit air insolent qui en disait long, mais lui continua, imperturbable :

— Donc, je vous autorise à écrire tous les quinze jours à votre amie, en vous priant seulement de lui parler de moi le moins possible ; je ne saurais l'intéresser.

— C'est bien ce que je pense. Vous pouvez y compter.

— Je dois encore vous avertir d'une chose : si jamais votre amie rêvait pour vous d'une union avec ce jeune lieutenant qui vous a sauvée des eaux, je veux que vous sachiez que ce projet ne pourrait se réaliser tant que vous êtes ma pupille.

Françoise éclata de rire, très amusée.

— Vous en avez, une imagination ! Eh bien ! vous parlez de contes, ... mais en voilà une histoire à dormir debout !

Il continua, vexé :

— Je sais ce que je dis, allez, et je vous le répète : à vingt et un ans seulement vous agirez comme il vous plaira.

— Cela, je l'espère bien.

— Alors, je vous aurai rendu mes comptes de tutelle, mise au courant de la gestion de vos affaires, et je pense bien que, quoi que vous souhaitiez, il continuera à n'y avoir aucune relation entre les Le Guerreck et Najac.

« D'ailleurs, vous pouvez vous marier bientôt,

car vous êtes un parti souhaitable sur bien des points; les candidats ne manqueront pas, et vous pourrez contracter une alliance brillante. »

— Je la préférerais heureuse.

Il riposta, les sourcils froncés, redevenu sarcastique :

— Le bonheur, hélas ! petite fille, est un oiseau fugace !

— Vous voulez dire l'amour ! railla-t-elle.

Et elle se mit à fredonner l'air de Carmen.

— Dieu ! que vous êtes agaçante ! fit-il, décontenancé.

Et, essayant de se ressaisir :

— Maintenant que vous voilà prévenue, tâchez de mettre un peu de plomb dans cette pauvre tête, et gardez vos larmes pour de vraies douleurs... D'ailleurs, à quoi sert de pleurer ?

— Cela soulage, mon tuteur, cela soulage ! Seulement, tout le monde n'a pas le don des larmes.

Il haussa les épaules.

— Alors, vous m'avez bien compris ; et puis votre amie a raison : adressez-vous à moi directement lorsque vous désirez quelque chose ; je ne suis pas un ogre, voyons !

— Encore les contes, décidément !

Il ne répondit pas à cette phrase malicieuse, mais continua :

— C'est convenu, Françoise : vous promettez de ne plus désobéir ?

— C'est promis, répondit-elle.

— Bon ! L'avenir me dira si vous savez tenir votre parole.

Et, excédé, il fit volte-face, s'en allant à grandes enjambées, furieux contre la petite, furieux contre lui-même, se rendant très bien compte du rôle un peu ridicule qu'il venait de jouer dans cette aventure.

On ne le revit pas de la journée.

Le soir, il fit savoir qu'il avait été à Périgueux et qu'il ne rentrerait pas.

M^{me} de Lhoriac était aux champs. Jamais, à sa connaissance, semblable chose n'était arrivée au sage Bernard.

VIII

Le dimanche suivant, après une messe basse célébrée dans la petite église au rétable naïf, aux vieilles sculptures effritées, Françoise trouva la journée particulièrement morose. Sa tante avait la migraine et se reposait dans sa chambre, les fenêtres closes. Bernard Horrel, ainsi qu'il l'avait dit, irait à quatre heures faire un bridge au cercle de Périgueux; l'après-midi s'annonçait lugubre.

Françoise, lasse de lire un roman fastidieux, prit son violon; mais, décidément, cet instrument réclamait un accompagnement.

Mon Dieu! que la vie était donc stupide et vide de tout intérêt!

Elle se décida à sortir; un peu de footing lui détendrait les nerfs.

Au bas du perron, elle heurta Julien, endimanché, qui regonflait les pneus de sa bicyclette.

— Vous allez vous promener, heureux mortel! s'écria-t-elle.

Le vieil homme eut un sourire compatissant qui sembla creuser davantage les rides de son visage rasé; puis, l'air apitoyé :

— Mademoiselle s'ennuie, sans cela elle ne songerait point à envier une course à Ladeuil. Pour moi, je préférerais bien lire la gazette à l'ombre des platanes; mais Delphine réclame des commis-

sions, alors, pour avoir la paix, je m'en vas. Mais, au fait, puisque Mademoiselle a la permission de sortir en ma compagnie, elle pourrait bien venir avec moi : M^{lle} Louise est libre, aujourd'hui.

Le visage de la jeune fille s'éclaira.

— Vous avez une excellente idée, Julien ; je tenterai même une incursion chez M. Boisse, qui m'a promis de me faire visiter le château, sur lequel il est très documenté, paraît-il ; il en connaît très bien l'histoire.

— Qu'il la connaisse, cela ne m'étonne point : on le dit savant ; mais qu'il veuille parler, c'est une autre affaire ! Ah ! l'y décider serait un beau succès pour Mademoiselle !

Le ton si convaincu de Julien fit rire son interlocutrice.

— Voilà un succès dont je me glorifierai devant mon tuteur ! fit-elle.

— Apprivoiser un tel ours indique que l'on a des moyens de plaire, affirma le brave domestique.

Et, après une pause :

— Jadis il était moins silencieux, moins original, moins avare aussi : il paraît qu'il ne prend plus qu'un repas à l'hôtel, celui de midi ; le soir, il se contente d'un morceau de fromage et de quelques noix ; il ne fait jamais de feu, il ne fait jamais un voyage, ni même une pipe. Or, j'ai connu le temps où il aimait bien s'en aller faire des frasques ; il aimait la bonne chère et il fumait son paquet de cigarettes par jour, même qu'à cause du bureau M. Bernard lui avait recommandé un peu plus de raison.

— Il n'a donc plus d'argent ?

— Mademoiselle, m'est avis qu'il gagne, au contraire, bien assez pour vivre décemment.

— Je crois que c'est un original.

A cet instant, Bernard Horrel parut sur le haut du perron, au bos duquel sa *Hotchkiss* était déjà rangée.

— De quel original parlez-vous? s'informa-t-il.

— Oh! pas de vous, mon tuteur! riposta-t-elle avec malice. Je parlais de M. Sévère Boisseac, le bien nommé; je voudrais profiter de ce que Julien va à Ladeuil pour l'accompagner et demander à votre caissier de me faire visiter le château, qu'il connaît fort bien, paraît-il. Y voyez-vous un inconvénient?

Bernard retint un sourire.

— Non, dit-il, car il pourrait être votre grand-père. Allons, soit, suivez Julien qui, je le vois, prend goût à son rôle de bonne d'enfant.

— Enfant! Il faut toujours que vous me disiez des choses désagréables.

— Et vous? Croyez-vous que vous avez été polie, à l'instant même, à propos de cette épithète...

— ... D'original? Voyons, je vous ai tout de suite prévenu qu'il ne s'agissait pas de vous!

Elle riait en disant cela, et lui se surprit à contempler ce charmant visage espiègle, qui montrait de si jolies petites dents blanches et n'arrivait pas à reprendre son sérieux.

— Enfant! répéta-t-il, l'air moins courroucé que d'habitude.

— Une enfant qui aura dix-huit ans dans quarante-deux jours et qui, en plus, est bachelière!

— Tout cela ne vous donne guère de raison, ma chère!

Mais déjà elle gravissait les marches en courant, affirmant qu'elle serait prête dans cinq minutes.

— Cinq minutes, ce n'est pas sûr! grommela Bernard.

Mais, avant de s'installer dans sa voiture, il jeta :

— Julien, prenez donc l'auto de Mademoiselle : ce sera plus commode pour vous deux; seulement, recommandation expresse : que vous seul teniez le volant, la circulation est assez intense, le dimanche, sur nos routes.

Cette décision charma le brave domestique dont les vieilles jambes ne goûtaient plus beaucoup le maniement des pédales.

Et puis la surprise et la satisfaction de Françoise lui furent un ravissement ; cette charmante jeunesse lui faisait vraiment oublier les inconvénients de l'office, les gronderies perpétuelles de Delphine, les gémissements de Julia ; ce brave homme possédait avant tout une âme de grand-père.

Le temps était radieux. Françoise, résignée à ne pas conduire, se montrait d'une humeur joyeuse ; tout l'amusait. Les mines avantageuses de quelques pêcheurs gagnant le bord de l'eau, les toilettes voyantes des citadines endimanchées emplissant une toute petite voiture trainée par un poney, une bande étourdissante de cyclistes en maillot s'entraînant à une course de vitesse. Comme ils n'allaient pas vite, ils furent dépassés par une auto de louage ; une femme seule était assise à l'arrière de la voiture découverte ; le vieux serviteur souleva sa casquette avec empressement.

— Qui est-ce, Julien ? s'enquit aussitôt la petite.

— La châtelaine du Vieux-Logis, M^{lle} Alvère de Neuris.

— Vous la connaissez donc, cachottier ! Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

— Parce qu'elle n'est plus amie avec chez nous ; tout est rompu, maintenant, entre Najac et le Vieux-Logis.

-- Vous la saluez, pourtant.

— Oh ! Mademoiselle, je ne saurais m'en empêcher ! Une demoiselle si respectable, si admirable ! Savez-vous bien que, toute leur vie durant, elle s'est consacrée à ses deux parents, oncle et cousin, grands blessés de guerre ?

— Comment était-il, le cousin ?

— Avant, simple, aimable comme tous ceux de sa famille ; pas beau, ni laid non plus ; très jeune, d'ailleurs : il sortait juste de Saint-Cyr en 1914. Il de-

vait avoir l'âge de sa cousine. Quand il est revenu, c'était un vieillard, un débris humain, le malheureux !

— Il faut que cette Alvère ait eu un sentiment bien particulier pour se dévouer ainsi à son parent.

— Elle le considérait comme un frère, et puis elle avait tant de chagrin par ailleurs, prétend-on.

— Ah ! elle avait du chagrin ? répéta Françoise, qui espérait bien apprendre quelque chose de plus. Et que faisait donc mon tuteur pendant ce temps-là ?

— Mais Monsieur aussi faisait sa guerre, et très bravement, je vous prie de le croire ! C'était un bel officier de réserve qui a eu la chance d'éviter les balles, même en première ligne. Savez-vous qu'il a deux citations, la croix de guerre et la Légion d'honneur ? S'il n'avait pas été fait prisonnier en 17, je pense bien qu'il y serait resté comme les autres.

— Il ne parle jamais de ses hauts faits.

— Il n'aime pas à se vanter ni à parler de ses affaires.

— Quel âge a-t-il, mon tuteur ? Je ne l'ai jamais su. Si c'est un mystère encore, ne me répondez pas.

— Oh ! y a point de mystère, Mademoiselle ! Il avait vingt-deux ans au moment de la guerre : nous sommes en 29...

— Alors il en a trente-sept, et M^{lle} de Neuris trente-trois ; ils ne sont plus très jeunes.

— Plus très jeunes ! Mademoiselle veut rire ! Mais c'est la force de l'âge, cela ! Seulement, M^{lle} Francinette est dans la fleur de sa jeunesse, à peine le printemps.

La jeune fille ne put retenir son rire en entendant les assertions poétiques et flatteuses de son chauffeur.

« Heureusement que nous arrivons, car, avec M. Boisse, cela me fait deux amoureux de qualité », pensa-t-elle.

L'auto stoppa devant la banque. Julien déclara qu'il allait se garer à l'hôtel, faire ses commissions et puis...

— ... Et puis vous me rejoindrez au vieux château dans une heure et demie, mettons.

Mais, à la banque, une déception attendait Françoise : M^{me} Jeanery, si casanière d'habitude, et sa fille Louise étaient sorties depuis un moment ; on ne savait où elles étaient. Mais M. Boissecc était chez lui.

— Alors, M. Boissecc comme seul régal ! soupira la visiteuse en allant frapper au premier étage de la petite maison.

Ce fut le bonhomme lui-même qui vint ouvrir et introduisit la jeune fille dans une salle rigoureusement propre, mais pauvrement meublée.

Une armoire un peu boiteuse, une table de bois blanc, quelques chaises et deux vieux fauteuils effondrés en constituaient les principales pièces.

Sur les murs décrépis, des étagères mal rabotées supportaient des livres et de vieilles revues, celles que M^{me} de Lhoriac, toujours bonne, envoyait de temps à autre au comptable de son neveu, dont elle connaissait la passion pour la lecture.

Le costume du dimanche, propre, mais presque aussi râpé que celui de la semaine, proclamait aussi la ladrerie de son propriétaire.

Mal disposée — elle avait l'horreur de l'avarice, — la jeune fille refusa de s'asseoir et exposa le motif de sa visite.

Avec un empressement rare, à coup sûr, chez lui, le vieil homme se déclara enchanté de satisfaire une demande aussi flatteuse et, bien vite suivi de M^{lle} de Lhoriac, il expliqua :

— Nous allons passer par le jardin ; tout au fond, sous les grands arbres, s'ouvre une barrière qui, par un petit chemin, permet d'accéder à la porte fortifiée sans traverser une partie de la ville, assez animée le dimanche.

Et M. Sévère fit d'abord les honneurs de l'enclos divisé en trois parties : le parterre de Louise, puis le potager où Jean, le garçon de bureau, cultivait des légumes de moitié avec les Jeanery, enfin son coin à lui, avec, tout au fond, une serre réparée par ses soins, où il faisait pousser des œilleux et des violettes précoces.

M. Sévère aimait les fleurs ; quelle révélation !

Mais le vieil homme, les yeux fixés sur le donjon, prenait les devants, parlant des sièges que soutint la forteresse des Talleyrand. Puis, tout en admirant les anciens remparts, il revint aux temps présents par un détour assez habile, eut quelques mots pour dépeindre la tristesse de la vieillesse solitaire et morne. Il ajouta encore :

— Un pauvre homme comme moi se console. Quel sort eût été celui de ceux qu'il laisserait derrière lui en mourant?... Mais quand on a une situation comme celle de M. Horrel, il est fâcheux de s'obstiner dans le célibat. D'autant mieux que le maître est beau garçon, intelligent et capable de faire le bonheur d'une femme.

Stupéfaite d'abord par cette sortie inattendue, Françoise regarda son interlocuteur, se demandant où il voulait en venir, et, tout en atteignant la grimpe du château, elle acquiesça discrètement, affirmant que ce serait peut-être difficile de lui trouver maintenant une fiancée de son âge ; elle précisa même qu'il lui faudrait quelqu'un dans le genre de M^{lle} de Neuris.

A ce nom, le visage du cicerone se couvrit d'une teinte terreuse, comme si une douleur mystérieuse ou malade s'abattait tout à coup sur lui.

Il reprit cependant très vite :

— Moi, je lui souhaiterais une femme plus jeune, plus riche, capable d'égayer ce vieux Najac et son maître. Tous deux sont magnifiques, mais tristes !

« Magnifiques ! » railla la petite en elle-même.

Et, toujours animée d'esprit de contradiction :

— Sachez, monsieur Boisseac, qu'il faut dans le ménage des époux assortis; mon tuteur me semble plutôt agacé par le contact de la jeunesse.

— Les contrastes s'attirent, pourtant, Mademoiselle.

— Ou se contrarient, voyons! Ah! je sais bien que dans les romans les tuteurs non décrépis épousent leur pupille, c'est de règle; dans la vie vraie, il n'en est pas de même; en ce qui me concerne personnellement, je vous affirme que ce ne sera pas mon cas.

Et Françoise, déjà offusquée par tant d'outrecuidance, mais amusée quand même, s'engouffra sous la voûte profonde par laquelle on accédait à la première enceinte.

Là, dans les anciens communs transformés en bâtiments de métairie, de paisibles paysans et des vaches faisaient suite aux hommes d'armes et aux haquenées; mais, aujourd'hui comme jadis, des poules caquetaient, des pigeons roucoulaient, des dindons picoraient parmi les pavés disjoints.

La deuxième enceinte franchie à son tour, Françoise admira tout en bas, à ses pieds, la Loue roulant ses eaux paresseuses au milieu d'un vallon verdoyant; une ceinture de coteaux recouverts de frondaisons touffues évoquait un paysage lumineux, et la jeune fille serait demeurée là volontiers en contemplation, lorsqu'un bruit de pas et de conversation la sortit brusquement de sa rêverie.

De la porte encadrée de sculptures renaissance trois femmes apparurent que la visiteuse ne tarda pas à reconnaître : l'une était M^{me} Jeanery, à la démarche lente, appuyée au bras de sa fille, la pâle Louise, et, incroyablement jeune d'aspect, la châtelaine du Vieux-Logis, tout de suite identifiée, cette fois. Sa toque de crêpe mat ourlée de blanc, le léger voile qui enroulait gracieusement son cou découvert, donnaient à la noble créature l'aspect d'une apparition médiévale. La jeune fille la con-

templa un instant avec une admiration qu'elle ne sut pas dissimuler ; une curiosité l'agitait... M^{lle} de Neuris allait-elle lui adresser la parole ? Mais, telle une vision, celle-ci passa ; se bornant à une simple inclinaison de tête, elle gagna tout de suite le porche de sortie, où la mère et la fille la rejoignaient en se hâtant, après avoir échangé une poignée de main rapide avec la pupille de Bernard. Louise jeta au passage, comme une supplication :

— Pas un mot de cette rencontre au patron, je vous en prie !

Françoise promit, mais un autre serait-il aussi discret ?

Et, pensant cela, elle se retourna pour voir ce qu'était devenu son guide.

M. Boissec ne l'avait point suivie ; il avait regagné le jardin et, affalé sur un banc, ne bougeait plus.

Courant vers lui, la jeune fille fut effrayée par sa pâleur et sa respiration haletante.

— Qu'avez-vous, monsieur Boissec ? interrogea-t-elle, anxieuse.

— Ce n'est rien,... ma crise seulement...

— Voulez-vous que j'appelle M^{me} Jeanery ? Elle est encore à faible distance et m'entendra.

Il souffla :

— Gardez-vous-en bien !... Non ! non ! Cela se passe ; j'ai là sur moi tout ce qu'il me faut : mes pilules et un peu d'eau.

Il s'excusa en balbutiant et prit avidement le remède libérateur, tandis que sa jeune compagne détournait la tête pour ne pas le gêner.

Bientôt, en effet, elle l'entendit respirer plus librement.

— Cela va mieux ? demanda-t-elle au bout d'un instant.

Il fit « oui » de la tête, puis affirma qu'il était bien confus d'imposer ainsi le spectacle de ses douleurs.

Mais elle le rassura, le suppliant de bien se remettre d'abord, puis de rentrer chez lui, offrant gentiment le secours de son bras; mais il refusa en s'excusant encore, acceptant toutefois de ne pas continuer leur exploration.

Françoise, ayant retrouvé son chauffeur devant la banque, se hâta de monter à ses côtés, et le retour se fit silencieux. Etonné, Julien regarda sa jeune compagne avec un curieux intérêt.

— C'est-y que Mademoiselle serait fatiguée? s'inquiéta-t-il tout à coup.

— Mais non, répondit-elle aussitôt. Pourquoi me demandez-vous cela, Julien? Ai-je donc la figure altérée?

Le vieillard eut un bon rire discret :

— Ça non! Je dois convenir que Mademoiselle est, comme à son habitude, rose comme une églantine.

— Allons, tant mieux! fit-elle avec un soupir.

— Mais Mademoiselle ne dit plus rien, elle qui cause si volontiers. Je parie qu'elle n'a pas trouvé la visite de ces vieilles ruines amusante? Des ruines ne sont jamais que des pierres écroulées; cela ne manque pas de par le monde.

— Tout de même si, cela m'a intéressée, mais M^{lle} Louise et sa mère étaient sorties.

— Alors, tout s'explique! Si Mademoiselle a passé cette heure et demie en tête à tête avec M. Sévère, elle n'a pas dû s'amuser.

— Oh! il a été très complaisant; je le crois très instruit.

— Je ne dis pas, mais ce n'est pas une distraction de dimanche pour une jeune fille de votre âge, mam'zelle Françoise. Je ne sais pas comment on pourrait s'arranger pour égayer un peu Mademoiselle. Si elle voulait seulement prendre le volant et conduire un tout petit instant, là où la route est bonne, M. Bernard n'en saurait point rien: il est loin!

Mais elle refusa, disant qu'elle ne voulait pas désobéir à son tuteur.

« Oh ! y a quéque chose, pensa le vieux serviteur ; c'est plus la même au retour qu'à l'aller ; faudrait pourtant pas qu'elle devienne trop raisonnable, la pauvre petiotte : ce serait mauvais signe ! »

Non ! il n'y avait rien, en effet, rien de trop saillant, tout au moins. Cependant la jeune fille revenait ce soir avec plus que jamais le sentiment de sa solitude.

La vue de ce pauvre homme malade l'avait d'abord bouleversée, puis le souvenir de sa rencontre avec M^{lle} Alvère la poursuivait comme une hantise.

Pourquoi ne lui avait-elle pas adressé la parole ? Ce lui eût été si facile de se faire présenter par Louise ! Mais non, elle était passée avec un simple salut,... en détournant les yeux,... la tante de son amie la plus chère... et de son sauveur aussi, donc !

La reverrait-elle jamais, cette femme idéale, si belle, si triste, et vers laquelle allait son cœur avec un tel élan qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer ? Qu'avait-elle donc pour attirer ainsi ? Sa distinction, son élégance, sa mélancolie, oui, et surtout ses yeux mordorés si profonds et qui lui rappelaient un autre regard entrevu,... pas celui d'Anne, non,... elle les avait bleus, ses yeux. Mais ces yeux,... ces yeux,... où donc les avait-elle déjà vus,... à un moment tragique de sa vie?... Oui,... oui, elle se souvenait maintenant : lorsqu'elle avait failli périr dans l'eau !...

IX

Alvère de Neuris écrivait à sa nièce :

« Au cours d'une visite faite avec Louise et M^{me} Jeanery au château de Ladeuil, hier, j'ai rencontré de nouveau ta charmante amie Françoise de Lhoriac.

« Si je te disais que j'ai dû me faire violence pour ne pas aller vers cette enfant, la serrer dans mes bras et l'embrasser pour toi. Elle m'est infiniment sympathique, et puis je la trouve à plaindre, cette petite qui vit si retirée, si solitaire entre sa vieille tante un peu affaiblie, paraît-il, toujours parfaite, mais d'une personnalité un peu effacée, et ce tuteur morose qui en veut à la terre entière et rendrait cette enfant responsable d'une jeunesse trop exubérante, d'initiatives assez audacieuses, mais qui ne comportent que des inconvénients d'ordre matériel. Elle serait par nature spontanée et un peu fantasque, mais au fond profondément honnête, sérieuse, possédant une sensibilité exquise.

« Ces détails-là, je les tiens de Marie, la meunière; tu sais qu'elle a toujours été d'une sentimentalité outrée, mais elle est intelligente et devine bien des choses.

« Pourquoi faut-il que les circonstances m'aient ramenée dans ce pauvre cher pays où j'ai tant souffert et où je me retrouve si mal guérie?...

« Lui, Bernard, est encore plus à plaindre que moi, parce qu'il n'est pas parti, qu'il est resté là, en ces lieux où tout doit lui rappeler le passé. Il n'a

point cherché à se distraire, il ne voit personne, et s'il se rend quelquefois à Périgueux, où il fait partie d'un cercle, il en revient, paraît-il, plus sombre que jamais; il a maigri, vieilli quelque peu, et ne va à sa banque que pour faire acte de présence; on prétend même qu'il ne conserve son affaire que pour ne pas mettre ses employés sur la paille.

« Je le reconnais bien là! Je l'ai vu si bon, si généreux jadis! Quel mal, quel mal nous a fait ce terrible drame, ce drame que je n'ai pas le courage de te conter, dont nous restons les deux seules victimes! Et dire que je ne peux rien pour lui,... que je le fuis, au contraire; je tomberais évanouie à ses pieds, sans doute ne me secourrait-il pas! Il m'en veut tellement d'être demeurée solidaire des miens! Pouvais-je faire autrement? J'ai hâte de repartir; ici, je ne vis plus!

« Ton frère a raison : elle est ravissante, cette enfant! Non, il ne faut pas qu'ils se revoient; s'ils allaient s'aimer, grand Dieu! Il y a assez de deux malheureux!

« A vendredi, vraisemblablement, chérie; je te télégraphierai l'heure et le jour de mon arrivée.

« Ta tante amie,

« ALVÈRE. »

Sa lettre terminée, M^{lle} de Neuris sortit avec hâte, dirigeant ses pas vers cette fontaine intermittente, si évocatrice pour elle de souvenirs.

C'était là qu'au sortir de l'hôpital militaire ce malheureux Malo, tout pantelant, se faisait porter dans sa petite voiture. Il aimait le parfum balsamique de cette salle de verdure entourée de buis; il trouvait reposante la fraîcheur de cet endroit; il en bénissait la solitude qui le cachait aux yeux de curieux indifférents; quant à la source jaillissante, elle lui semblait un symbole de sa pauvre âme prisonnière en ce corps mutilé dont elle aspirait à s'évader.

Là encore, par un radieux soir, elle avait entendu sonner les cloches de la victoire qui devait lui ramener celui qu'elle aimait.

Mais c'était là aussi que celui qui demeurait à jamais le maître de son cœur était venu, un peu plus tard, lui rappeler leur engagement... Et elle avait dû l'éconduire, lui qu'elle chérissait plus que tout au monde, lui auquel elle ne pouvait adresser aucun reproche ! Ne sommes-nous pas solidaires des nôtres?...

Quel désert autour d'elle, maintenant ! Combien de morts, de disparus : son père, sa sœur Geneviève, son vieil oncle, et Malo qui lui manquait tant !

Il ne lui restait plus qu'Anne et Alain Le Guerreck ; ce dernier surtout lui était particulièrement cher, il ressemblait à sa mère, et à elle-même aussi, disait-on. Elle était fière de sa réussite, et de le voir loyal et bon lui était une consolation.

Comme elle aurait voulu contribuer à son bonheur ! Mais que pouvait-elle pour lui ?

Dans l'émoi qui l'accablait dans cette fin de journée, il lui semblait menacé, et elle ne cessait de répéter :

— Je ne peux rien !... Et lui aussi va souffrir, peut-être?...

Elle voulut fuir ce bosquet mélancolique, cette eau glauque, maintenant immobile, cette Niobé de pierre, à moitié rongée par la mousse, toute pleurante sur la source inclinée. Elle avait besoin de revoir la lumière, un peu de ciel clair.

Elle se leva, prit une des allées en tunnel qui débouchait sur l'esplanade, devant le château, quand, soudain, elle s'entendit appeler par une voix vibrante.

— Alain ! murmura-t-elle. Oh ! le fol enfant, que vient-il faire ici ?

Très vite, comme pour l'empêcher d'approcher de ces lieux maléfiques, elle alla vers lui et le rejoit.

gnit au bas du perron, ouvrant ses deux bras maternels pour l'accueillir.

Mais, tout en l'embrassant, elle le grondait doucement :

— Pourquoi es-tu venu, mon petit? Pourquoi es-tu venu?

— Afin de vous retrouver un peu plus tôt, de revoir avec vous ces lieux trop évocateurs où je m'alarme de vous savoir solitaire. Je l'aime, d'ailleurs, cette solitude; je sais qu'elle vous tient tant au cœur! Ne suis-je pas Neuris comme vous, et ne me prend-on pas souvent pour votre jeune frère, ma belle tante?

— Oh! mon frère! protesta-t-elle faiblement.

— Nous repartirons ensemble, voulez-vous? Quel jour?

— Après-demain au plus tard, et de si grand matin que nous irons coucher la veille à Périgueux, ce sera moins pénible.

— Vous avouez donc que vous êtes fatiguée?

— Lasse seulement, et si triste!

— Ah! je pensais bien; c'est en partie pour cela que je suis venu, et je vous accompagnerai ensuite en Bretagne, car Anne se plaint de ne pas avoir profité de ma permission. Je veux revoir tous les nôtres, à commencer par ces vieilles cousines si nombreuses que je les confonds entre elles. Je serai surtout heureux de retrouver cette terre de granit, cette terre aux nobles traditions... Je l'aime! J'aime d'ailleurs beaucoup de choses, moi!...

— Oui! soupira Alvère, tu es à l'âge où on a le cœur grand! Tâche de ne pas trop aimer!

— C'est pourtant ce qu'il y a de meilleur dans la vie!

Et, sans en dire davantage, le jeune homme prit le bras de sa tante. Se refusant à pénétrer dans la maison, il l'entraîna le long du jardin échevelé.

Il s'extasia sur les folles retombées des rosiers revenus à l'état sauvage, sur les glycines, les chèn

refeuilles, disant qu'il aimait la nature sans fard et les gens sans pose ! Puis il s'arrêta, contemplant, au travers des saules, l'enfilade des prairies, avec, tout au fond, le coude de la rivière et le pittoresque moulin.

Un instant il demeura rêveur. Puis, se penchant vers sa tante, mi-riant, mi-confus :

— Voilà un endroit qui me rappelle d'assez agréables souvenirs.

— Et tu oses dire que c'est pour moi que tu es venu ! s'exclama sa tante, feignant l'indignation.

— Pour vous surtout, je vous le jure !

Devant le regard des grands yeux fauves et scrutateurs, il se hâta d'ajouter :

— A vous qui remplacez dans mon cœur la tendre maman disparue, je dois avouer ceci : c'est que j'escomptais peut-être aussi qu'un heureux hasard me ferait rencontrer la jolie créature que j'ai eu le bonheur d'arracher au trépas. Je la connais un peu, d'ailleurs ; autrefois, lorsque j'allais visiter Anne au parloir de Notre-Dame-de-Nazareth, j'avais remarqué ce minois expressif, ces claires prunelles, ces cheveux blonds frisés et un peu fous de l'amie de ma sœur, cette Françoise de Lhoriac dont j'entendais si souvent parler.

« Vous pensez quelle a été ma surprise de pouvoir remplir auprès d'elle, il y a quelques jours, le rôle de terre-neuve. »

Et, se faisant câlin :

— Tante Alvère, voyez-vous un inconvénient à ce que je me présente demain à Najac pour prendre des nouvelles de ma jolie rescapée ?

Un instant, tout en continuant de marcher lentement auprès de son neveu, Alvère de Neuris, les yeux mi-clos, sembla préparer sa réponse.

Puis lentement, la voix brisée :

— Non, mon enfant chéri, ne fais pas cela : ce serait une grande imprudence, une occasion nouvelle de faire souffrir et de souffrir toi-même. Sais-

tu qu'un sentiment profond pourrait naître de ces circonstances singulières? Mieux vaut arrêter à temps un attrait qui pourrait se muer plus tard en un attachement réel.

« Certes, d'après ce que j'en sais, je crois que l'amie de ta sœur serait pour toi une compagne idéale. Mais, vraisemblablement, son tuteur se dresserait inflexiblement devant un tel projet, il rejetterait ta demande. Il est de notre dignité de ne pas aller à un refus certain. »

— Mais enfin, petite tante, pourquoi? Cette enfant ne sera pas toujours sous la coupe de ce Bartholo, elle sera majeure un jour, majeure, c'est-à-dire libre!

— Et qui te dit qu'elle veuille aliéner cette liberté en ta faveur? Et puis serait-il délicat de jeter la zizanie entre elle et ses seuls proches parents? Dans une famille traditionnaliste on est solidaire les uns des autres; or ton père, qui n'a point abdiqué sur le chapitre de vos destinées, a jugé indispensable, tu le sais bien, de rompre les liens d'une vieille amitié!

— Françoise est une Lhoriac, et ce tuteur farouche n'a point blâmé son intimité avec ma sœur.

— Evidemment, il tolère quelques rares lettres entre les deux amies, mais il compte sur la lassitude, le temps, la distance... Le Périgord est loin de la Bretagne,... tout vous sépare, mes pauvres enfants!... Et puis que sais-tu des sentiments de cette jeune fille à ton égard?

— Peu de chose, vous avez raison : seulement ce qu'elle a écrit de moi si gentiment à sœur Anne, après sa noyade manquée.

— C'est moins que rien, mon petit Alain! Vraiment, en l'état actuel des choses, toute relation est impossible entre Najac et le Vieux-Logis. Mon enfant, j'ai payé assez cher cette conviction pour la juger respectable.

Alvère de Neuris était si pâle en prononçant ces

paroles que son neveu éprouva la crainte de la voir défaillir.

— Ma petite tante, ne parlons plus de cela.

— N'en parlons plus, tu as raison, mon enfant chéri; c'est un sujet qui, encore, me torture! Je passe ma vie à essayer d'oublier.

— En vous dévouant aux autres. Je me demande ce que vous allez faire des trésors de tendresse et de bonté qui sont en vous, maintenant que le pauvre Malo et son père n'existent plus?

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle, je n'ai pas encore eu le temps de réfléchir; mais je chercherai et je trouverai; il y a tant de malheureux à secourir dans la vie!

Disant cela, en un effort d'énergie elle se redressa, et, tout en acceptant l'appui du bras qui s'offrait à elle, ils revinrent vers le manoir.

Une fois seule dans sa chambre, la jeune fille se laissa tomber sur un divan, la tête renversée sur les coussins, les yeux clos; elle eut l'air de vouloir sommeiller, mais il n'en était rien. Saisissant un livre qui était à portée de sa main sur une petite table volante, elle l'ouvrit à la marque que faisait une fleur fanée et se mit à lire à demi-voix :

Vous aviez mon cœur,
Moi j'avais le vôtre :
Un cœur pour un cœur,
Bonheur pour bonheur.

Le vôtre est rendu,
Je n'en ai plus d'autre ;
Le vôtre est rendu,
Le mien est perdu!

Savez-vous qu'un jour
L'homme est seul au monde?
Savez-vous qu'un jour
Il revoit l'amour?

Vous appellerez
Sans qu'on vous réponde,
Vous appellerez,
Et vous songerez!

Vous viendrez rêvant
Sonner à ma porte,
Ami comme avant
Vous viendrez rêvant,

Et l'on vous dira :
« Personne ! » Elle est morte !
On vous le dira,
Mais qui vous plaindra ? (1)

Le livre tomba des mains brûlantes de la jeune fille, un long sanglot s'échappa de ses lèvres. Tout bas, elle pensa :

« Oui, celle qui a écrit cela a souffert comme je souffre !... Plus, peut-être, encore ! La vie n'est que douleurs, et ce ne sont pas des vers, si beaux soient-ils, qui me rendront le courage. »

Et se levant, chancelante, le regard attaché sur le crucifix, elle alla s'agenouiller sur son prie-Dieu.

« Seigneur, je ne veux avoir recours qu'en Vous ! Je viens vous prier : ayez pitié de moi, ... de moi et de lui aussi, s'il souffre, je vous en supplie !... »

X

Le taxi emportait Alain et sa jeune tante vers Périgueux, première étape de leur voyage.

Désireuse d'arracher son neveu à la tentation de revoir Françoise, M^{lle} de Neuris avait hâté son départ, sous prétexte de lui montrer la ville, car il avait oublié, prétendait-il, les vestiges romains et les vieux hôtels de l'antique Vésone.

Après avoir admiré l'église de la Cité — ancien

(1) M^{me} Desbordes-Valmore.

temple païen — et ses curieux rétables de bois sculpté, visité le vieux quartier aux rues étroites, encombré de maisons à façades historiées, le jeune homme s'extasia devant la cathédrale byzantine dont les cinq dômes à coupoles et le clocher élancé se détachent sur le ciel à la manière d'un monument oriental.

Comme ils ressortaient par une porte latérale, ils s'arrêtèrent un instant sur le parvis, regardant la large voie qui monte directement vers les allées de Tourny.

Brusquement, une auto qui venait de grimper la côte du Greffe stoppa, et deux personnes en descendirent : M^{me} de Lhoriac et sa nièce, tandis que, le visage durci, ayant l'air de ne rien voir, Bernard Horrel remettait le moteur en marche.

Si chacun des acteurs de cette scène rapide éprouva une émotion différente, l'éducation aidant il n'y parut pas.

Alain s'inclina avec respect; Alvère, plus pâle qu'à l'ordinaire, mit sa main longue et fine dans celle de M^{me} Bérengère qui, très rouge, les larmes aux yeux, balbutiait :

— Non, tout de même, quand on s'est tant aimé, c'est impossible de passer si près les uns des autres sans avoir l'air de se connaître !

Et tout de suite elle évoqua en termes émus les morts dont son interlocutrice portait le deuil.

Quant aux deux jeunes gens, ils s'étaient rapprochés dans un touchant accord. Françoise assez troublée, ne cachant pas sa joie de pouvoir enfin remercier de vive voix celui auquel elle devait d'avoir la vie sauve.

Alain, se dérochant tout de suite à ces élans de reconnaissance, parla de sa sœur et de l'ennui qu'elle avait à ne pas avoir accompagné son frère en Périgord.

— Oh ! pourquoi n'est-elle pas venue ? reprocha la jeune fille.

— Peut-être pour ne pas éprouver le regret que j'ai ressenti moi-même : être si près les uns des autres et être obligés de se fuir.

Une tendre rougeur monta aux joues de la jeune fille en entendant ce demi-aveu.

— Vous étiez notre voisin depuis longtemps?

— Trois jours, fit-il laconiquement.

— Et il a fallu aller à Périgueux pour nous rencontrer ! C'est une situation vraiment bizarre !

— A laquelle nous ne pouvons rien.

La jeune fille riposta :

— C'est-à-dire que, moi, je ne sais même pas quelle est la raison de cette brouille ! Il paraît qu'on était si amis, autrefois !

— Ah ! vous le saurez bien assez tôt... Ils sont à plaindre l'un et l'autre.

— Vous croyez qu'ils s'aiment encore ? Car si on ne m'a rien dit, je n'ai eu besoin de personne pour deviner leur amour !

Le jeune homme sourit tristement :

— Ils se sont aimés toujours et ils ont beaucoup souffert ; pour cela, il faut leur accorder une compassion infinie.

— Oh ! je l'ai déjà fait ! Si vous saviez comme votre tante me plaît, l'attrait que j'ai pour elle ! Vous lui ressemblez beaucoup, d'ailleurs !

Elle rougit un peu plus fort, mordant ses lèvres imprudentes de ce demi-aveu. Quand donc saurait-elle maintenir les élans de son langage ?

Mais lui, ayant à peine souri, concluait :

— Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est qu'il y a peut-être dans cette malheureuse affaire, que je connais bien mal, une erreur lamentable.

— Quand je saurai, je m'appliquerai à éclaircir les faits. Ce que femme veut...

— Dieu le veut ! compléta-t-il en s'inclinant devant sa jolie interlocutrice, car déjà les deux femmes se séparaient.

Françoise courut à Alvère :

— Oh ! Mademoiselle, je suis si heureuse de vous avoir rencontrée, vous, la tante de ma meilleure amie ! Je vous en prie, embrassez-la bien fort pour moi... Portez-lui ce baiser !

Et, sans plus hésiter, elle sauta au cou de M^{lle} de Neuris qui, un instant, la retint dans ses bras, murmurant très bas :

— Nous faisons des folies, chère petite fille ! Mais Anne sait si bien vous faire aimer, quand elle parle de vous, que vous ne m'êtes point étrangère.

— Alors, parlez de moi souvent, et aimez-moi beaucoup !

Et ce fut Alain qui, justement, reçut cette dernière phrase en plein visage, tandis que M^{me} de Lhoriac entraînait sa nièce en la prenant par le bras.

— Eh bien ! fit-elle, lorsqu'elles se retrouvèrent seules, nous en faisons de belles ! En effet, tu vois ce qui se serait passé si Bernard, revenant inopinément sur ses pas, t'avait trouvée dans les bras de M^{lle} de Neuris !

— C'est moins grave que si j'avais été dans ceux de son neveu !

— Oui, tu as raison, dit la vieille dame, ne pouvant s'empêcher de rire ; mais tout de même, quelle imprudence !

— Enfin, ma tante, je ne suis point tenue d'épouser les querelles de famille.

— Si, tout de même : cette famille est tienne. Bernard est ton tuteur, et après la défense qu'il t'a faite...

— Ah ! je sais bien, mais ces défenses comportaient tout projet de mariage entre Alain et moi.

— Alain ! Tu l'appelles déjà Alain ?

— Dame ! il est le frère de mon amie intime... et non sauveur, surtout, ne l'oublions pas ! Mais rassurez-vous : à lui je dis « monsieur » gros comme

le bras, et je puis vous affirmer qu'il n'a point été échangé entre nous de projets matrimoniaux.

— Hé ! il n'aurait plus manqué que cela ! La première fois que vous vous rencontrez !

— Vous ne vous souvenez jamais de ma noyade, ma pauvre marraine !

— C'est vrai, mais on ne peut appeler cela une rencontre : c'est un accident.

— Bienheureux accident ! murmura la fillette.

Puis, rompant les chiens :

— Où allons-nous, maintenant, marraine ?

— Mais je ne sais pas, ... je ne sais plus ; cette rencontre m'a infiniment troublée. Commençons par prendre le thé chez Limerchat.

— Qui est ce M. Limerchat ?

— Le meilleur pâtissier de Périgueux.

— Oh ! je veux bien, alors ! On y trouve beaucoup de monde, chez ce traiteur ?

— Oui, quelquefois ; cela dépend des jours. Ah ! j'y pense, ... et si nous allions y retrouver M^{lle} de Neuris et son neveu ?

— Eh bien ! ce serait ..., ce serait charmant, et pas du tout de notre faute.

— Pour le coup, si, puisque cette idée me vient comme une inspiration. Tiens, chérie, entrons dans cette pâtisserie-boulangerie : les croissants y sont très bons.

Françoise poussa un soupir et fit la moue.

— Je veux bien, marraine, fit-elle, résignée, mais je n'aime guère les croissants.

A la vérité, elle trouvait que sa tante avait raison, car si elle n'avait écouté que son cœur, elle aurait couru tout droit là où elle pensait le revoir. Mais elle savait qu'elle devait se méfier de ses impulsions.

Et tandis que, du bout des dents, elle effritait sa pâtisserie, elle entendit M^{me} de Lhoriac qui, récidivant, la conviait à faire comme elle.

— Non, ma tante, je n'ai pas faim, répondit-elle

— Tu regrettes les bons gâteaux de Limerchat?

— Non, pas les gâteaux; je vous répète, marraine, que je n'ai pas faim.

Tout le reste de la journée elle demeura distraite et absorbée.

Bernard était de mauvaise humeur — ne fallait-il pas s'y attendre? — Le retour au château fut silencieux : il semblait que l'on n'eût rien à se dire.

Le repas terminé, M^{lle} de Lhoriac gagna le jardin : elle avait besoin de solitude et de penser à son aise.

Le soleil allait disparaître; une atmosphère reposante entourait Najac et son parc; la bonne odeur des foin coupés se mêlait à celle des fleurs; les oiseaux faisaient leur prière en un ramage bruyant et joyeux. Puis, soudain, ce fut le mélancolique crépuscule, le parc s'emplit d'ombres. Françoise, peureuse, revint vers le perron.

Sa tante, fatiguée, venait de gagner sa chambre; seul, Bernard, assis dans un fauteuil rustique, fumait, tenant encore dans sa main gauche un journal qu'il ne lisait pas. Il avait les yeux mi-clos et ne paraissait pas avoir entendu venir sa pupille.

La jeune fille alla s'asseoir doucement en face de lui, et dans la pénombre les traits de son tuteur lui apparurent contractés, un pli soucieux barrait le front droit, et les lèvres, nettement dessinées, gardaient un rictus amer.

« Il souffre, pensa Françoise avec pitié. Sûrement il aime cette Alvère mystérieuse et attirante. »

Et parce que, en dépit de ses attitudes frivoles, la petite demeurerait fort sentimentale, son tuteur lui devint tout à coup sympathique.

« Si je pouvais lui enlever sa peine... », songea-t-elle.

Quel triomphe pour la pupille gênante de ramener le bonheur dans cet austère et beau Najac!

Déjà elle se flattait que la maison devenait moins ennuyeuse, sa marraine lui montrait de plus en plus

d'affection, les domestiques l'adoraient, enfin le maître, incontestablement moins sévère, consentait volontiers à la taquiner gentiment; sa présence ne semblait plus l'importuner autant; à son refus d'aller en Angleterre il n'opposait plus d'ultimatum. A la vérité, il n'était pas aussi terrible qu'elle l'avait cru tout d'abord; c'était un aigri, un malheureux, voilà tout.

Pour arriver à alléger sa peine, il faudrait tout de même la connaître, savoir ce qui s'était passé au juste.

Et voilà que, soudain, une envie folle de savoir la prit.

Après un peu d'hésitation, le cœur battant, mais la voix assurée, elle commença :

— Dormez-vous, mon tuteur?

— Nullement, ma pupille; pourquoi cette question?

— Le silence me semble triste, à cette heure crépusculaire, et j'aurais quelque chose à vous dire... de très important.

Il prit un air sceptique et laissa tomber :

— Parlez donc, jeune bavarde.

— Êtes-vous content de moi?

— Je ne sache avoir formulé aucun grief contre vous, ces temps-ci.

— Je mériterais peut-être même quelques éloges?

— Une citation à l'ordre du jour?

— Non, mais quelque encouragement, quelques preuves de confiance. Savez-vous que j'ai rencontré deux fois la châtelaine du Vieux-Logis et que je me suis refusé la joie de lui parler de mon amie?

— Je vous en sais gré, mais je sais aussi que vous avez vu son neveu et que vous avez échangé quelques paroles avec lui.

— Oh ! le temps de le remercier de m'avoir sauvé la vie, et puisque vous savez tout, vous n'ignorez pas que nous nous sommes trouvés nez à nez, si je peux dire, sous le porche de Saint-Front.

— Je sais encore, puisque j'ai vu, aussi je ne vous incrimine pas; simplement, de nouveau, je vous mets en garde contre un sentiment irréalisable; la fille d'une Horrel ne pourrait épouser le petit-fils du colonel de Neuris, qui osa accuser mon père d'une action infâme.

— Mais Alvère, elle?

— Elle s'est solidarisée avec les siens; ne devons-nous pas en faire autant?

— Cette option obligatoire n'a point dû lui apporter de joie : ses yeux si beaux, d'une autre façon que les vôtres, expriment le même désenchantement.

— Françoise, vous faites du roman, en ce moment.

— Non, à peine de la sentimentalité.

— Gardez-vous-en bien, petite folle ! Dites-vous, au contraire, qu'espérer, se désespérer, est le sort habituel de l'humanité, jusqu'au jour où, cuirassé contre certaines épreuves, détaché de tant de choses, on arrive enfin à pratiquer une philosophie qui fut chère aux anciens.

— J'aimerais mieux que vous invoquiez la résignation chrétienne, mon tuteur.

— Je crois en Dieu, Françoise, répondit-il gravement, et je lui demande souvent de m'assister; mais, vous savez, un peu de stoïcisme convient bien aux hommes.

— Oui, les hommes, si orgueilleux, s'accommodent mieux de cette attitude.

— Voilà que vous devenez agressive.

— Non; mais, comme je m'intéresse à vous, je vous voudrais autrement.

— C'est bien touchant ! Votre intérêt me va au cœur.

— N'ironisez point : cela ne me fera pas reculer d'un pas ! Je suis persuadée que certains êtres possèdent des dons d'observation innés.

— Et vous êtes de ce nombre ?

— Je le crois. Tenez, une conviction s'impose à moi : dans le passé, il a dû arriver une erreur monstrueuse qui a séparé des amis. Ni le colonel de Neuris, un brave entre les braves, ni votre père, que mon aïeule jugeait un homme d'affaires clairvoyant et intègre entre tous, n'ont pu commettre un acte infâme, pour employer votre expression.

Elle parlait avec une conviction absolue, et sur son joli et clair visage de blonde, où les lueurs lunaires semblaient se concentrer, une expression ardente et généreuse pouvait se lire.

Dans les yeux sombres de Bernard Horrel une tristesse remplaça l'ironie habituelle.

— Ce que vous dites là, je l'ai pensé souvent, mon enfant, répondit-il gravement ; mais j'ai tourné et retourné la question sur toutes ses faces, elle est devenue la hantise, l'obsession de ma vie : il ne peut y avoir eu erreur. Les faits sont les faits ; pour ne pas accuser mon père, je dois condamner celui d'Alvère.

Sa voix était frémissante en prononçant le nom tant aimé.

— Dites-vous bien, mon tuteur, que les Neuris doivent tenir le même langage que vous.

— Allons donc ! Il doit bien y en avoir un qui a su ?

— Su quoi ? Ah ! pourquoi ne suis-je pas initiée à ce mystère, moi qui suis une des vôtres et que les affaires des miens intéressent tellement !

Le banquier sembla réfléchir et, au bout d'un moment :

— Je vous l'avoue, Françoise, j'aime à vous entendre dire que vous vous intéressez aux affaires de votre famille. Seulement, ce n'est pas moi qui aurai le courage de vous mettre au courant du drame affreux ! Sans doute est-ce de la lâcheté, mais ce serait au-dessus de mes forces.

« Toutefois, mon père avait résumé cette triste histoire en quelques pages très claires, où se montre

toute la netteté de son esprit et de son honneur. Un de ces jours, je vous donnerai à lire ce manuscrit; vous avez le droit, le devoir même de connaître la vérité! Mon intention a toujours été de vous la révéler, du reste : j'attendais que vous ayez pris un peu plus de maturité. Oui, il faut que vous sachiez; ainsi pourrez-vous rétorquer les insinuations perfides que certains ne manqueront pas de tenter près de vous. »

— Oh! qui pourrait jamais commettre une pareille infamie?

— Quand on est devenu sceptique comme moi, on en arrive à douter de tout et de tous.

— Comme je vous plains! fit la jeune fille. Mon tuteur, laissez-moi espérer.

Bernard Horrel se leva. Avant de quitter la terrasse, il prit la main de sa pupille.

— Bonsoir, petite fille, dit-il, la voix brisée. Vous venez de forcer ma confiance, j'espère que vous ne me le ferez pas regretter. Je vous découvre plus sérieuse que je ne le pensais. Vous êtes une Horrel, après tout, et cela vous regarde un peu, cette triste affaire. Surtout, ne vous montez pas la tête, et tâchez de bien dormir.

— Vous aussi, mon tuteur.

— Oh! moi...! riposta-t-il, le ton sceptique.

Il ne gagna pas sa chambre tout de suite et se mit à faire les cent pas devant la terrasse.

L'air particulièrement doux était imprégné du parfum des roses; dans le silence nocturne, la voix berceuse du barrage dominait le chant du rossignol.

Mais cette ambiance poétique n'apportait nulle sérénité dans l'âme du promeneur solitaire. Ce philosophe désabusé ne pouvait plus, ce jour-là, apaiser la douleur ravivée. Cette blonde enfant, dont, à son insu, il subissait le charme, venait bien cruellement, avec ses espérances utopistes, ses curiosités féminines, de faire saigner son cœur d'homme qui se leurrait parfois de l'illusion d'être guéri.

Mais il y avait aussi la rencontre fortuite de la matinée.

Cette belle Alvère, il n'avait fait que l'entrevoir, et dans sa tristesse endeuillée elle lui était apparue plus admirable que jamais.

Comme il l'avait aimée, cette jeune fille à l'âme noble et tendre ! Durant les années terribles, n'avait-elle pas été le rayon de soleil de son existence ?

Pour le lieutenant des « diables bleus », pendant les deux séjours au fond des tranchées boueuses, au moment des attaques, c'était à elle seule qu'il songeait, à elle seule qu'il envoyait sa dernière pensée, croyant bien que la mort le prendrait à son tour.

Mais il avait vécu, hélas ! Etant donné ce que l'avenir lui réservait, comme il eût mieux voulu mourir !

Jadis, comme tous nos soldats, il reprenait confiance dans la vie ; à une de ses dernières permissions ils s'étaient fiancés ; leurs promesses, ratifiées par le consentement des parents, n'avaient pas été rendues officielles, le colonel de Neuris ne voulant pas de mariage de guerre, mais ils se résignaient dans des alternatives de crainte et d'espoir, s'aimant pleinement, absolument, ayant confiance l'un dans l'autre.

Une miniature d'Alvère ne quittait jamais le soldat, tandis qu'elle portait ostensiblement sa bague de fiançailles secrètes.

La lettre quotidienne, la réception des fameux paquets, lainages ou victuailles, devenaient pour l'officier les sourires de la vie, et lorsque, après une défense héroïque où son bataillon fut décimé, Bernard, blessé grièvement, se réveilla dans un hôpital allemand, il n'eut qu'un désir : guérir, pour retrouver un jour celle qui était sa raison de vivre.

Il vécut, en effet, tenta une évasion qui le fit enfermer dans une citadelle de la Prusse Orientale,

et ce fut pour lui la période la plus terrible de la guerre.

Ah ! la farouche forteresse, avec ses murs épais, ses glacis, ses enceintes barbelées qui se miraient dans les eaux sombres du lac Sterling, et la privation des lettres chéries, et la pénurie des vivres, car les bienheureux envois n'arrivaient plus ! Bernard espérait toujours, même en ces lieux désolés, au milieu des nuits sans sommeil ; dans l'affreuse cellule qu'il partageait avec un camarade d'infortune, il parlait d'elle avec son ami ; le courage ne lui manquait jamais : il savait, il était sûr qu'il la reverrait.

Enfin, ce fut la délivrance.

Lorsque ses yeux charmés revirent les plaines fertiles de la terre de France, son ciel bleu, son doux climat, l'Isle coulant doucement, et le vieux Najac endormi sous les roses, lorsqu'il retrouva le beau visage pâli par l'inquiétude, qu'il put tenir dans ses bras la fiancée fidèle, plus que jamais aimante, il pensa mourir de joie. On annonça les fiançailles, on fixa la date du mariage.

Puis ce fut ce cauchemar affreux. Ce fut au retour d'un court séjour à Paris, où il avait été chercher la corbeille, que cet homme qui avait échappé à la mitraille, aux rigueurs d'un Conseil de guerre allemand, aux horreurs d'une captivité torturante, ce fut en pleine sécurité qu'il retrouva son bonheur bouleversé, anéanti.

Au moment de préparer le contrat, une altercation très vive s'était produite entre son père, le vieux banquier intègre, et le colonel de Neuris ; un fait inouï, incompréhensible, s'était passé la veille dans le cabinet de la banque Horrel, où des paroles inoubliables avaient été échangées, des accusations terribles jetées. Les deux hommes s'étaient dit des choses affreuses, impardonnables, à la suite desquelles le mariage des deux fiancés avait été rompu d'un commun accord.

Bernard, mis au courant des événements par un récit écrit de son père, avait cependant obtenu de revoir sa fiancée, avertie, elle aussi.

Ils se rencontrèrent sur un terrain neutre, chez l'infirmes Malo qui, le cœur plein de pitié, leur ménagait, à l'insu de leurs parents, un ultime tête-à-tête.

C'était près de cette fontaine intermittente qui, au temps de leur bonheur, avait entendu leurs premières confidences amoureuses. Comme pour les rejeter à la fatalité de la vie, par un jour gris, à l'heure du crépuscule, l'eau jaillissait avec une violence rarement atteinte.

Bernard, frappé au cœur, blessé dans son honneur filial, demanda à sa fiancée quelles étaient ses intentions.

— Obéir à mon père, répondit-elle, la voix brisée.

— Et cette volonté est ?

— Que je ne vous épouse pas !

— Bien, avait-il répondu froidement ; c'est également mon avis. Un mot encore :

« Vous prenez fait et cause pour le colonel ? Vous partagez sa façon de voir sur l'équité de mon père ? »

Elle se tordit les mains avec désespoir.

— Je ne sais pas, Bernard ! fit-elle. Je ne suis sûre que d'une chose, c'est que mon père est un soldat loyal, incapable d'une duperie. Et vous, que pensez-vous de lui ?

— Que c'est un vieux fol qui ne sait pas ce qu'il réclame, car tout ce qui est Horrel n'est qu'honneur et que vérité.

— Oh ! fit-elle avec indignation.

Mais il avait conclu, impitoyable, que chacun d'eux se solidariserait avec les siens. Tout était bien fini entre eux, désormais.

Elle s'était inclinée, consentante, prête à défaillir, et lui, dans sa douleur furieuse, s'était retiré sans un mot de compassion ni de regret.



En ce moment où il revivait cette scène tragique, il se jugeait sévèrement.

Sans doute, emporté par l'orgueil, aurait-il dû, avant de briser irrévocablement leur bel amour, chercher à s'éclairer, s'inquiéter d'une erreur possible.

Comme il l'avait mal aimée !

A présent, tout était fini, c'était trop tard.

La mort était passée, fauchant les deux amis qui emportaient dans leurs tombes leurs rancunes injustes, peut-être mal fondées.

Eux, les jeunes, demeuraient de pauvres victimes innocentes, mais se leurrant sur cette idée, qu'ils croyaient fatalement vraie, que nous sommes solidaires des erreurs des nôtres au-delà de la vie.

Peut-être se trompaient-ils ?

Il poussa un grand soupir. La terrasse était déserte, et, sans formuler son regret d'une façon précise, il pensa qu'il eût été plus réconfortant de retrouver là sa petite pupille, cette enfant spontanée et vraie.

Il monta lentement l'escalier de pierre et rentra dans la vieille maison dont le bonheur s'était enfui à jamais.

XI

Alain s'accouda à sa fenêtre. L'air très doux gardait cette saveur un peu amère que portaient à Kerfaö les émanations toutes proches de l'Océan.

Le ciel était voilé de brume, et le jeune officier pensa que cet éclairage convenait à ravir au paysage qu'il dominait. Une trouée entre les allées de chênes, orgueil du manoir, permettait d'apercevoir,

à côté d'un champ de blé mûr, un lambeau de lande où, parmi les genêts d'or, se dressaient des menhirs, vieilles pierres grises qui avaient vu passer bien des temps et bien des générations.

Après la plaine riante de l'Isle, après les fertiles prairies du Bourbonnais, où des vaches énormes regardent gambader leurs petits veaux blancs comme des moutons, ce coin de Bretagne ne pouvait paraître que sévère au jeune homme.

Mais il en aimait la poésie mélancolique et il comprenait que leurs pauvres rescapés de la Grande Guerre aient choisi cette terre sauvage et triste pour y mourir.

Après son oncle Malo, qui goûtait Brizeux, il aurait répété volontiers :

Bienheureux mon pays, pauvre et content de peu,
Qui reste d'un pied sûr dans le sentier de Dieu
Fidèle au souvenir de ses nobles coutumes,
Fier de son vieux langage et fier de ses costumes,
Ensemble harmonieux de force et de beauté,
Et qu'avec tant d'amour le premier j'ai chanté.

A évoquer à la fois le poète breton et le pauvre être torturé qui avait tant impressionné son adolescence, Alain se remémorait les dernières paroles de son adieu :

« Mon petit, tu es trop jeune pour entendre le récit de certains événements qui ont bouleversé notre famille; j'ai chargé une humble femme, ma nourrice, que tu connais bien, de te mettre au courant de ce qui s'est passé, quand tu seras devenu un homme.

« Ne t'étonne pas de ce choix ! Alvère, victime innocente de ces événements, te dirait mieux, sans doute, de quoi il retourne, mais pour rien au monde je ne voudrais réveiller les douleurs d'un cœur à peine apaisé en le contraignant à une confidence pénible.

« Sans doute aurais-tu pu ignorer — des années

passeront avant que tu sois averti, — mais j'ai compté sur toi pour accomplir ce que je n'ai pu faire. Oui, mais, en attendant, ne demande rien. »

Discipliné, le jeune soldat s'était soumis aux volontés dernières de celui qui était mort en martyr et dont le souvenir ne le quittait jamais. Et voici que ce soir, à peine installé dans le vieux domaine, après un coup frappé discrètement à sa porte, le jeune homme vit arriver dans sa chambre la bonne Corentine, qui posa sur une table une lettre et un portefeuille de maroquin rouge.

Tout de suite, Alain réalisa ce qui allait se passer.

La Bretonne, en coiffe blanche, vêtue comme le furent les contemporaines d'Anne de Bretagne, avait sur son visage usé de blonde devenue grise une expression de grande douleur.

Cette femme, une paysanne, était née dans le domaine des Le Guerreck. Elle faisait pour ainsi dire partie de la famille; elle savait tout, elle connaissait tout; douée d'une intelligence extraordinaire, animée envers ses maîtres des sentiments les plus généreux et les plus délicats, elle était aussi bien la confidente que l'amie, l'infirmière que la gouvernante. A Kerfaö on ne pouvait se passer de Corentine, c'était un fait avéré.

Après avoir salué le jeune maître, elle dit lentement :

— Monsieur Alain, c'est au sujet de ce que m'a recommandé mon pauvre enfant, avant de mourir...

Ici, les larmes lui coupèrent la voix; mais elle reprit, contenant sa douleur :

— Vous étiez bien jeune, alors, mais je sais qu'il vous avait prévenu, et je suis sûre que vous n'avez pas oublié.

L'officier fit un signe d'assentiment, et, avançant un siège à la bonne femme :

— Asseyez-vous, Corentine, fit le jeune homme avec bonté; ce que vous avez à me conter doit être long. Si je vous disais qu'en vous voyant entrer j'ai

pressenti tout de suite ce que vous alliez me confier? Vous avez raison : je n'ai point oublié.

Elle commença, la voix tremblante :

— Mon pauvre enfant — Malo restait toujours, pour la Bretonne, celui qu'elle avait nourri de son lait, puis soigné durant des années comme une mère eût pu le faire, — mon pauvre enfant m'a bien recommandé, avant de mourir, de vous remettre ceci et de vous raconter l'affreuse chose qui s'est passée chez nous et dont ma pauvre Alvère ne se consolera jamais. Vous savez qu'il avait une vraie passion pour sa belle cousine, passion bien désintéressée, d'ailleurs, mais il ne pouvait supporter de la voir souffrir.

« Encore, avant de passer de vie à trépas, ou plutôt d'entrer dans la vraie vie, lui, si torturé, si résigné parce que si croyant, il a répété :

« — Oui, il faut qu'il sache, qu'il soit mis au courant, car il y a certainement une formidable erreur dans cette affaire. Il faut qu'il cherche, il faut qu'il trouve; je compte sur lui; j'espère en lui. Il faut que, des deux côtés, l'honneur leur soit rendu! »

Et la bonne Bretonne, le cœur oppressé, mais la voix ferme, commença son récit :

— Voilà, monsieur Alain : c'est rapport à la brouille qui a eu lieu entre les Horrel, des amis de toujours, et votre famille, votre aïeul, particulièrement.

« A cette époque, M^{lle} Alvère et M. Bernard étaient fiancés, et il n'y avait au monde rien de plus beau, de plus heureux que ce couple d'amoureux.

« C'est cette maudite guerre, sûrement, sans qu'on y pense, qui a causé tous ces malheurs.

« Au printemps de l'année 1918, votre grand-père, ayant touché le remboursement d'une créance hypothécaire, sur le point de repartir pour le front, confia cette somme à la banque Horrel, réputée comme une des plus honorables du pays; de plus,

ces messieurs étaient amis intimes, au point d'avoir fiancé leurs enfants ensemble.

« Donc, faisant deux liasses de soixante-quinze billets de mille francs, votre aïeul les attacha ensemble, les logea dans deux grandes enveloppes et les déposa entre les propres mains du père de M. Bernard.

« — Serre ceci dans ton coffre-fort, dit-il; à mon retour, assez prochain, j'espère, nous nous occuperons de chercher un placement sérieux; pour l'instant, je n'ai pas la tête à cela.

« M. Horrel prit les enveloppes. Très pressé d'aller reconduire son ami, il jeta simplement un regard sur les liasses, cacheta les plis, puis écrivit en hâte cette suscription : « Dépôt à moi confié par le colonel de Neuris. »

« Et il plaça le tout dans son coffre-fort, dont seul il connaissait la combinaison, enleva la clef et la mit dans sa poche.

Quelques mois s'écoulèrent, et la guerre était terminée, quand votre grand-père, retenu longtemps dans une ambulance, arriva de nouveau en Périgord pour un congé de convalescence que la paix allait rendre définitif.

« Un beau matin, il partit pour Ladeuil, afin de s'occuper du placement de la somme confiée à son ami. Seul de nouveau avec le colonel dans le cabinet directorial, le banquier ouvrit le coffre monumental, prit les grandes enveloppes et, les posant sur son bureau :

« — Voilà ton trésor, dit-il en riant, tel que tu me l'as donné.

« Décachetant les plis qui apparaissaient intacts, il en sortit les liasses attachées avec la même ficelle rouge, ficelle un peu plate et large d'un quart de centimètre, et trouva, entre quatre billets de banque de mille francs, des coupures que, pendant un temps, certaines maisons de commerce distribuaient en manière de réclame et que seul un enfant pouvait

prendre pour vraies; donc, au lieu des cent cinquante mille francs annoncés, il y avait là quatre mille francs seulement, deux mille dans chaque liasse.

« Le banquier, furieux, dévisagea son ami :

« — Quelle est cette stupide plaisanterie que tu me fais là?

« Le colonel bondit.

« — De quelle plaisanterie veux-tu parler?

« M. Pierre lui montra les deux enveloppes.

« — Je crois, dit-il, une rougeur d'indignation étant montée à son front, que le sinistre farceur, c'est toi!

« — Tu parles sérieusement, Horrel?

« — Si je parle sérieusement, Neuris!

« — Tu sais bien que c'est la somme de cent cinquante mille francs que je t'ai confiée.

« — Je n'ai pas compté, fit celui-ci froidement, mais ce dont je suis sûr, c'est que, depuis que tu m'as remis ce paquet, je n'ai pas touché à ce dépôt sacré, cela, je t'en donne ma parole d'honnête homme! »

Et la brave femme, s'interrompant :

— Que de fois j'ai entendu conter cette histoire, monsieur Alain! J'en garde le souvenir mot pour mot.

« Alors vous pouvez comprendre à quelles accusations en arrivèrent ces deux hommes dont l'un était aussi droit et violent — votre aïeul — que l'autre autoritaire et orgueilleux du bon renom de sa vieille race bourgeoise et de l'intégrité de ses fonctions.

« Ils en vinrent à prononcer l'un et l'autre des phrases inoubliables et impardonnables, disait M^{lle} Alvère. Pauvre petite fiancée! Ces cent cinquante mille francs lui appartenaient, venant de sa mère, et constituaient la plus solide partie de sa dot; mais vous la connaissez, aussi délicate que désintéressée, ce ne fut pas cette perte d'argent qui

causa son plus grand chagrin, mais de voir aux prises le père de son fiancé et son propre père à elle.

« Que ne s'est-il pas dit, à ce moment-là ! On prétendait M. de Neuris joueur ; n'avait-il pas compromis une partie de la dot de sa fille au baccara et imaginé cette supercherie pour cacher sa faute, certain que, dans sa confiance illimitée, le banquier ne vérifierait pas ce qu'il y avait dans ces enveloppes que, par pure complaisance, il acceptait de mettre dans son coffre ? »

Ici, le jeune officier, le visage bouleversé, se leva :

— Cette supposition abominable concernant un des miens, je ne saurais l'entendre, Corentine !

— Je vous comprends, monsieur Alain, mais il faut bien que je vous mette au courant de tout ce qui a été dit et fait.

— Et le banquier, lui, sortit de là blanc comme neige ?

— Certes non ! La partie adverse en a trouvé d'amères pour lui riposter ! N'a-t-on pas prétendu qu'à cette époque le père Horrel avait spéculé sur des valeurs de Bourse avec l'argent de ses clients !... Tout cela des menteries, n'est-ce pas ?

— De terribles accusations, voulez-vous dire ! Personnellement, tout ce que je sais des banquiers Horrel est à leur louange. Si le père de Bernard avait été un coquin, cela se serait dit ; d'autres que les Neuris eussent été atteints, et jamais une plainte n'a été proférée contre lui, tout le pays estime le fils comme il a estimé le père, cela je l'ai entendu dire cent fois, et d'autres pensent comme moi.

« Est-ce que ma tante Alvère aurait gardé son amour à son ancien fiancé si elle l'avait cru coupable d'une connivence avec son père ? Or, elle l'aime toujours, j'en suis certain ! »

— Et moi, je dis comme vous, monsieur Alain ; même que la pauvre âme ne se relèvera jamais de

sa déception. C'est pour cela qu'il faut bien essayer d'éclaircir ce mystère,... si mystère il y a !

— Je veux bien le croire, ma bonne Corentine ; mais, d'après ce que vous me dites, je n'ai guère d'indices qui puissent nous aider à chercher ailleurs.

« Evidemment, il n'est pas suffisant de s'entêter à crier avec les autres que l'un des deux amis est un coquin ! C'est absurde ! Je les tiens pour de braves gens et je les juge coupables de n'avoir pas remué ciel et terre pour trouver la clé de l'énigme. »

Et le jeune officier vint se rasseoir à sa table, l'air découragé.

La paysanne, au contraire, s'étant rapprochée de lui, avait pris un ton confidentiel :

— Vous parlez de clef, monsieur Alain. Eh bien ! moi, je vais vous en conter, une histoire de clés.

M. Mala s'est souvenu qu'à une époque il y avait eu deux clés du coffre-fort ; l'une d'elles fut perdue, et il paraît que l'on ne fit jamais grand'chose pour la retrouver. Perdue elle était, perdue on l'a laissée ! Nous avons pensé, après coup, qu'elle n'avait pas été perdue pour tout le monde. Cette clé est celle du mystère, j'en jurerais ! »

— Peut-être, fit le jeune homme évasisement. Ce serait un petit indice. Mais, depuis que le vol a été effectué, bien du temps a passé ; le voleur, si voleur il y a, a dû prendre le large. Où le dénicher, maintenant ?

— A moins que ce ne soit un habitué de la maison qui ait fait le coup !

— Vous avez une idée, Corentine, un soupçon sur quelqu'un ?

— Pas précisément, monsieur Alain ; mais tout de même, au lieu de se salir d'injures, de s'entre-dévorer, il me semble que ces messieurs auraient dû commencer par chercher autour d'eux ! Il y a un fait, c'est que, lors de la disparition de la clef,

M. Bernard n'était pas rentré d'Allemagne. A-t-il su seulement cette perte?

— Alors, tout ce que vous me dites là me déroute davantage, et je n'ai guère d'espoir! Cependant je voudrais tant réaliser le désir de mon oncle Malo!... Au diable l'argent, d'ailleurs; je suis bien sûr qu'Alvère et Bernard ne s'en soucient guère! Mais laver la mémoire de ceux qui ne sont plus, faire réparation d'honneur à ces deux pauvres morts, voir la paix traitée entre ces deux familles et permettre à ceux qui s'aimaient de s'aimer encore, quelle joie ce serait pour moi! Oui, ma brave Corentine, il faut essayer de chercher, et cela avec la plus grande discrétion.

« Encore merci pour tous vos précieux renseignements. Maintenant, laissez-moi lire en paix les lignes que mon pauvre oncle Malo vous a confiées pour moi. Vous me voyez bien troublé; je connais peu d'aventures aussi pénibles que celle-là.

La Bretonne s'étant retirée, Alain prit tout de suite connaissance de la lettre de son parent.

La suscription portait : *Pour Alain Le Guerreck lorsqu'il sera officier.*

Cette lettre, Alain la relut deux fois, puis se mit à réfléchir sur le moyen qu'il allait prendre pour aboutir au dénouement souhaité.

Soudain, son front soucieux s'éclaira, un sourire joyeux illumina son visage.

— Oncle Malo, dit-il à mi-voix, excusez-moi de transgresser quelque peu vos conseils, cela ne m'empêchera pas de servir la cause qui vous est chère. Je ne m'adresserai certainement pas à un détective, du moins pour le moment. Mais je connais quelque part une fine mouche qui possède, en plus d'une délicieuse figure, une âme enthousiaste, un cœur qui certainement doit savoir aimer, se dévouer, secourir! De plus, elle est sur place.

Quelle collaboratrice charmante j'aurais en elle si je pouvais lui demander de m'aider dans mes recherches!... Il me semble que nous aurions l'un et l'autre tout à gagner à réunir nos efforts, pour arriver à servir votre dernier vœu.

Là-dessus, Alain se rappela que sa tante et Anne s'étaient décidées à réaliser un vieux projet de voyage en Belgique. Le soir même, il leur déclara qu'il désirait passer sa permission en France et visiter en détail le Sud-Ouest, qu'il connaissait très mal.

— Tu es un sage, toi, mon petit, constata M^{lle} de Neuris, avec son mélancolique sourire. Pour la première fois de ma vie, je vais faire une folie, mais cela amusera tant la sœur!

— Allez, allez, mes chères femmes! répondit le jeune officier, faites toutes les folies du monde, si le cœur vous en dit, mais je suis bien certain que cela n'ira pas loin! Si je découvre un site enchanteur, je vous l'écrirai peut-être.

Vingt-quatre heures après le départ des voyageuses, Alain Le Guerreck quittait à son tour Kerafao, le cœur plein d'espoir.

XII

Depuis que son tuteur lui avait communiqué le récit du drame écrit par son père, Françoise demeurait bouleversée.

Éprouvée par la mort de son aïeule, la jeune fille avait vécu sans soupçonner qu'il pût y avoir, dans le milieu où évoluait son existence, d'autres soucis que ceux de la maladie et de la mort.

Certaines tristesses de la vie lui demeuraient inconnues, et ce drame affreux, source de tant de souffrances, lui apparaissait soudainement un cauchemar. Ces deux amis s'accusant mutuellement d'un forfait, ces deux familles à jamais brouillées, ces deux fiancés, solidaires des leurs, pour toujours séparés, c'était là une chose épouvantable !

Puis elle se sentait atteinte à son tour, atteinte et humiliée. Très fière du courage militaire de son père, du bon renom des siens, elle n'acceptait pas la moindre flétrissure, et se souvenant que, par sa mère, elle était une Horrel, elle éprouvait une telle souffrance, surtout lorsqu'elle pensait qu'Anne, sa si chère amie, Anne et son frère voyaient peut-être en elle la petite-nièce d'un voleur !

Ah ! l'affreux mot appliqué à l'un des membres de sa famille !

Le fait que, de part et d'autre, les intéressés se rejetaient la faute, lui apparaissait une monstruosité. Au fond, tout cela n'était que supposition, et elle les trouvait bien coupables de s'être entêtés sur une idée unique, de ne pas avoir élargi le champ de leurs recherches, tout cela sous le vain prétexte qu'il ne fallait pas ébruiter cette affaire et mettre la justice dans pareille aventure.

Elle aussi aurait juré que ni l'un ni l'autre n'était coupable. Fille de soldat, elle éprouvait une indicible répugnance à accuser un vieux héros ; d'autre part, elle n'acceptait pas de suspicion sur le nom d'Horrel. N'était-ce pas celui de cette jolie maman dont elle gardait pieusement l'image en son cœur ?

Depuis quatre jours la petite creusait ce problème, et la tristesse l'envahissait, une angoisse dont elle ne restait plus maîtresse tournait chez elle à l'idée fixe ; sa gaieté éteinte, son insouciance envolée, elle se demandait si elle n'allait pas devenir la proie de la neurasthénie.

L'évocation de la belle Alvère, fleur flétrie avant

l'heure, l'attitude douloureuse de son tuteur, la faisaient compatissante à leur malheureuse déconvenue.

Elle fuyait maintenant les occasions de se trouver en tête à tête avec le banquier, car elle s'était trop hâtée de le juger; sous cet air de désenchantement railleur, de scepticisme amer, il cachait une souffrance cruelle.

Une grande pitié faisait place dans le cœur de Françoise à ses critiques acerbes, à ses révoltes d'enfant gâtée; au fond, elle se trouvait coupable, surtout en se remémorant que, depuis quelque temps, le cerbère se faisait agneau! N'avait-il pas l'air, maintenant, de la prendre au sérieux? Le fait de lui avoir livré le manuscrit de son père n'était-il pas le témoignage d'une indiscutable confiance? S'il cessait de la traiter en pupille gênante, c'est qu'il avait compris qu'elle avait un cœur compatissant. Comme elle lui en était reconnaissante!

Au lendemain du jour où elle avait pris connaissance du récit écrit par le vieux banquier, elle s'était félicitée que son tuteur, retenu par des affaires à Ladeuil, n'eût pas paru au déjeuner. Vraiment, elle eût été gênée de se trouver en face de lui.

Ce ne fut que le soir, un peu avant le dîner, qu'elle osa frapper à la porte de son cabinet, en rapportant le petit rouleau de papier serré et maintenu par un élastique.

— Voilà, dit-elle, en entrant sur la pointe des pieds. Je vous remercie de m'avoir donné cette preuve de confiance.

Il la regarda, étonné.

— Vous avez déjà lu? demanda-t-il avec une lueur de méfiance dans le regard. Avouez-le, le plaidoyer de mon père était long, il ressassait les mêmes arguments à la fin du récit; vous avez dû trouver cela un peu fastidieux.

A son tour elle examina le visage bourru, tout prêt au sarcasme.

— Quand je vous dis que j'ai tout lu, il faut me croire, fit-elle, l'air grave.

— Eh bien ! mais... je vous crois... Et que pensez-vous de ce récit ?

— Que c'est une chose abominable, affreuse !

— Et, d'après vous, quel est le coupable ?

Elle n'hésita pas un seul instant :

— Je tiens le colonel pour un brave officier, incapable d'une telle infamie !

— Ah ! fit Bernard en pâlisant, un éclair de colère dans le regard. Alors, mon père... ?

— Votre père était aussi un homme loyal et vrai ; il n'y a qu'à lire son récit pour comprendre qu'il est sincère du commencement à la fin.

— Alors, que concluez-vous ?

— Qu'il fallait chercher ailleurs !

Il mit la tête dans ses mains, comme accablé, et la laissa parler sans plus lui adresser un mot.

Depuis ce jour-là, il sembla lui tenir rigueur ; on aurait dit qu'il restait déçu de ce qu'elle n'ait pas tout de suite pris parti pour les Horrel. Françoise le comprit sans l'excuser ; elle ne savait pas encore qu'au fond de toute douleur d'un homme il y a presque toujours un sentiment d'orgueil froissé.

La semaine suivante, M^{me} de Lhoriac, ayant à faire des emplettes de ménage à Ladeuil, voulut se faire accompagner par sa nièce, qu'elle trouvait pensive.

— Nous goûterons à l'hôtel, chez la mère Lamothe : elle a des biscuits à la cuiller toujours frais, et tu verras comme elle sait bien préparer le chocolat ! Elle y met deux jaunes d'œuf, du beurre et du sucre vanillé : c'est exquis. A Bordeaux, chez Prévot, il n'est pas meilleur... Le sien est une véritable crème !...

— Bon pour votre vésicule biliaire, ça, ma tante ! railla Bernard qui, décidément, demeurait acerbe.

— Ah ! mon cher, ma vésicule biliaire n'a pas bronché depuis ma dernière saison à Vichy, alors

j'en profite pour faire quelques petites folies de temps à autre. Cela me réussit très bien.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard de complicité souriante. Tante Bérangère avait la réputation d'être légèrement gourmande; elle ne s'en défendait pas et affirmait qu'aimer les bonnes choses et le montrer, c'était rendre hommage à Celui qui nous les donnait sur la terre, au milieu de tant d'épreuves! A la vérité, elle aimait la vie et se trouvait heureuse, ce dont ses neveux ne cessaient de la louer.

— Continuez, allez, ma tante, disait souvent Bernard, désarmé par tant de belle humeur. C'est certainement cet état d'âme qui vous conserve aussi jeune. Soyez optimiste, soyez gaie : rien n'est meilleur pour la santé, et je dois convenir que vous portez remarquablement vos cinquante-cinq ans.

Elle riait, enchantée, se sentant vraiment alerte et jeune. Elle aimait les couleurs claires et ne craignait pas d'arborer des robes toujours impeccablement bien coupées, des robes blanches et noires, en général, mais où entraient beaucoup plus de blanc que de noir; avec cela, comme elle avait des cheveux frisant naturellement et d'un gris qui semblait de la soie, elle portait sur ses boucles courtes de grands chapeaux empanachés, ce qui lui donnait des airs de portrait de Gainsborough. A vrai dire, elle restait charmante, toujours pleine d'entrain et pénétrée de bonté.

Donc, comme elles avaient fait une demi-toilette, ces dames firent sensation quand, arrivées à Ladeuil, elles descendirent de voiture.

Tandis que M^{me} de Lhoriac vaquait à ses occupations, Françoise, ne sachant que faire, s'arrêta devant la mercière-libraire de l'avenue Gambetta, et parmi les revues elle remarqua deux tableautins représentant un paysan et une paysanne qui incarnaient tout à fait le type du pays.

Ces pochades, traitées avec force, valaient par le

brio du coloris et une réelle vigueur dans l'allure.

Intriguée, la jeune fille poussa la porte du magasin; le son aigu du timbre fit accourir une vieille femme accorte et discrète.

Françoise, tout en achetant des crayons de couleur, s'informa de l'auteur de ces deux toiles.

— C'est très bien, savez-vous, fit-elle, et je jurais que ce n'est point une femme qui a peint cela.

— Et Mademoiselle n'aurait pas tort, car c'est le peintre qui m'a offert ces œuvres pour la loterie des patronages. Si même Mademoiselle voulait quelques billets...

Mademoiselle en prit tout un carnet et poursuivit son idée :

— Mais le peintre, dites-vous? Quel peintre? Vous possédez donc un artiste à Ladeuil?

— Mademoiselle ne sait pas?... Depuis huit jours il est installé à l'hôtel Lamothe. C'est un grand artiste, paraît-il; il est venu pour prendre des vues du Périgord; mais il fait aussi le portrait, et il y réussit à merveille; ces deux têtes-là appartiennent à des métayers de chez M. le maire : c'est frappant pour la ressemblance.

— Cela me paraît très bien, affirma la jeune fille.

Et elle sortit du magasin, espérant rencontrer le peintre dans l'exercice de ses fonctions. Mais elle ne vit rien ni personne, et elle dut se résigner à aller rejoindre sa tante, qu'elle trouva déjà attablée à l'hôtel devant un chocolat qui embaumait.

— Viens vite, chérie! lui cria du plus loin qu'elle la vit M^{me} de Lhoriac; viens vite te reconforter : tu es toute pâlotte. Je ne sais pas pourquoi, mais depuis quelques jours on dirait que tu perds tes belles couleurs.

Et sans s'arrêter plus que cela à cette constatation elle continua :

— Et tu connais la nouvelle? Ladeuil possède en ses murs un artiste remarquable! Oui, ma petite, un peintre, figure-toi!

— Je le savais, ma tante, répondit doucement Françoise.

— On ne peut rien t'apprendre, c'est désolant ! Et comment l'as-tu appris, veux-tu me le dire ?

— J'ai vu quelques-unes de ses œuvres à la librairie.

— Et c'est vraiment bien ?

— Mais oui, ma tante ; j'ai été frappée tout de suite par la bonne manière dont ses petits portraits sont traités.

— C'est que tu as du goût, toi, ma petite ; ce n'est pas pour rien qu'il y a des artistes dans la famille.

Et, s'adressant à l'hôtesse :

— Vous l'avez pour longtemps, votre peintre, madame Lamothe ? Car vois-tu, justement, il loge ici.

— Ah ! fit seulement Françoise, qui était une jeune fille réservée.

Mais M^{me} Lamothe, qui était tout expansion, se mit à faire l'éloge de son pensionnaire : le peintre tenait certainement parmi ses clients une place à part :

— Un monsieur parisien, Mesdames, si parfaitement bien élevé, si aimable, si gai, si facile à servir, original, certes, dans sa tenue et dans ses allures, mais les artistes sont tous ainsi, n'est-ce pas ?

— Est-il jeune ? s'informa M^{me} Bérengère.

— Oh ! sûrement il est jeune, cela se voit tout de suite, en dépit des lunettes noires qu'il porte, ayant les yeux un peu fatigués. Il a une belle taille, il marche lestement, surtout il a un caractère d'une gaieté !... Si je vous disais qu'il distrait tout le monde ici, jusqu'à M. Boisseac !... Vous savez, faire sourire M. Sévère, ce n'est pas une petite affaire, Mesdames !...

— Il a toujours été original ; à présent, il est malade, assura l'indulgente M^{me} de Lhoriac.

— Il est certain qu'avec l'état de son cœur il n'en a peut-être pas pour longtemps, le pauvre homme ;

et puis, voulez-vous que je vous dise, voilà un type qui ne se nourrit plus, sous prétexte que cela l'étouffe de manger. Si encore il demandait comme menu des choses légères ! Mais non : le soir, il se couche sans s'occuper de sa pitance, et si je ne lui envoyais pas un peu de bouillon... à moi, il ne prendrait que des légumes, le plus souvent des pommes de terre bouillies... Si je vous disais, Mesdames, qu'il me vend les asperges, les fraises et les artichauts de son jardin sans y toucher, et à une fleuriste de Périgueux les œillets et les violettes de Parme de sa petite serre !... Parie qu'il ne vous envoie jamais rien, madame Bérengère ?

— Mais si, je reçois un bouquet au jour de l'an, très régulièrement.

— Un seul bouquet, ce n'est point trop ! Ah ! je pensais bien. Celui qui mettra la main sur son magot fera une belle affaire !

— En a-t-il un, seulement, le pauvre homme ? Il ne gagne pas tant que cela !

— Assez pour ne pas mener cette vie de vieux grigou ! Enfin, c'est son affaire ; chacun prend son plaisir où il le trouve ; mais j'ai horreur des avari-cieux, moi, et je ne me gêne pas pour le lui dire.

— Laissez-le donc en paix, Ernestine, recommanda M^{me} de Lhoriac, avec une douce autorité. Ce pauvre Boisseac nous semble fort malade ; pour le temps qu'il a à vivre, qu'il fasse ce qu'il désire.

Et ces dames prirent congé de leur hôtesse, gagnant la rue des Cendres par la place Talleyrand ; M^{me} de Lhoriac dit ne pas avoir terminé ses commissions, et Françoise lui demanda de venir la rejoindre à l'église quand elle aurait fini. La jeune fille aimait ce sanctuaire aux voûtes élancées, recueillies, mystiques ; il abritait quelques beaux vestiges du passé, un groupe sculpté représentait le crucifiement, et dans la chapelle de droite un splendide rétable de bois doré provoquait l'admiration des visiteurs.

Agenouillée, la jeune fille pria un moment devant le maître-autel, mais elle fut tout de suite distraite en découvrant non loin d'elle, et qu'elle n'avait pas encore aperçu, un inconnu qui semblait prendre le croquis du stable à la lueur de la lampe vacillante du sanctuaire.

« Le peintre de dame Ernestine, sûrement ! » pensa Françoise.

Et elle voulut l'examiner sans qu'il y parût.

Sans doute l'artiste était d'un tout autre avis. Brusquement il disparut derrière un pilier et sortit sans s'être retourné, laissant Françoise fort déconfite.

Un peu plus tard, elle retrouva M^{me} de Lhoriac à l'hôtel, où Julien devait les prendre avec leurs multiples emplettes.

La bonne dame, tout animée, lui expliqua :

— Imagine-toi que je viens d'apercevoir le peintre regagnant sa chambre. Lui, en dépit de ses lunettes noires, a sans doute des yeux plus perçants que mes yeux de myope. Il m'a vue beaucoup mieux et il a déclaré à M^{me} Lamothe combien il aimerait à me croquer en noble dame du grand siècle. C'est très flatteur, vraiment.

La petite en convint et, amusée, s'en fut interroger la bonne hôtelière.

Elle repartit, décidée à parler à son tuteur du désir de l'artiste. Quelques séances de pose seraient une diversion et l'arracheraient à ses obsédantes pensées dont la vie solitaire de Najac ne pouvait guère la distraire.

XIII

Comme ces dames regagnaient le château, le ciel s'assombrit; de gros nuages gris s'amoncelèrent et les premiers grondements de l'orage se firent entendre dans le lointain.

Aussi craintives l'une que l'autre, les deux femmes poussèrent un soupir de soulagement en se retrouvant à l'abri. Elles découvrirent Bernard rentré, installé non loin de la fenêtre ouverte d'où venait une avare lumière; il était silencieux, calme; cependant il parut à Françoise plus triste que d'habitude; peut-être ressentait-il une sorte de gêne à se trouver en face d'elle, depuis qu'il s'était cru obligé à l'initier aux tristesses du passé?

Pleine de compassion, la jeune fille décida de se montrer pour son tuteur plus aimable, c'est-à-dire moins frondeuse, consciente que lui aussi arrivait à mieux tolérer sa présence. Ses boutades, ses enthousiasmes et ses admirations juvéniles ne l'agaçaient certainement pas autant que jadis. Si elle n'était pas une consolation, du moins était-elle une diversion, elle le détournait quelques instants de ses pensées obsédantes, et elle plaignait du fond du cœur ce fier garçon d'avoir perdu sinon son honneur, du moins l'amour de celle qu'il chérissait. Alvère, la belle Alvère n'était-elle pas obligée de le considérer comme le fils d'un voleur, pour ne pas avoir à accuser son père?

Affreuse alternative!

A son tour, la jeune fille se sentait gagnée par la mélancolie. Des traits de feu zébraient le ciel cou-

leur d'encre; sous l'action du vent déchainé, les girouettes grinçaient, les grands platanes gémissaient, la tourmente faisait rage.

Julia arriva soudain, défigurée par la terreur, un cierge allumé à la main. Emule de Cassandre, elle annonçait un cyclone, la grêle, cette plaie des campagnes, si terrible en juillet, alors que les blés sont mûrs et les vignes pleines de promesses.

D'un mot, Bernard la fit taire, et comme la servante s'en allait, laissant la porte ouverte derrière elle, le vent s'engouffra par la fenêtre, faisant voler les papiers, les journaux, tandis que des feuilles mortes arrivaient en tourbillonnant jusque sur le canapé où M^{me} de Lhoriac se tenait effondrée.

— Le courant d'air! gémit-elle, affolée.

Le tuteur se leva pour aller fermer la porte.

— La fenêtre aussi! implora doucement Françoise.

Il obéit encore à ce désir, se contentant de prédire qu'on allait étouffer, mais qu'après tout c'était une mort comme une autre!

La tornade enfin apaisée, on redonna de l'air. La pluie, maintenant, tombait froide et serrée; une brise chargée de senteurs sylvestres pénétra dans la pièce surchauffée; ce fut une détente générale.

— Ah! ça va mieux! s'écria la bonne dame, reprenant haleine.

— On respire le bon air si pur! N'êtes-vous pas tout à fait asphyxié, mon tuteur?

— C'est-à-dire que je renaiss à la vie, railla-t-il à son tour. Et maintenant que vous avez repris vos sens, racontez-moi ce que vous avez fait et vu de beau à Ladeuil, dans cette longue journée, Mesdames?

M^{me} de Lhoriac répondit :

— Rien de plus qu'à l'habitude : goûter traditionnel chez M^{me} Lamothe, tournée chez les fournisseurs pour payer les notes et faire de nouvelles commandes, retour sous la menace de l'orage...

— Ma tante, s'écria Françoise, vous oubliez le fait important de la journée!

— Quel fait important, petite folle?

— Mais la rencontre du peintre, voyons!

— Oh! c'est vrai! Où ai-je donc la tête? Cet orage m'a sérieusement troublée.

— Comment, un peintre qui voudrait faire votre portrait!

— Pas possible! s'écria Bernard, en feignant un grand intérêt. Conte-moi donc ça! Il peut donc se passer parfois quelque chose à Ladeuil?

Ce fut la tante Bérengère qui se chargea du récit, terminé par ces mots :

— Un véritable original, peut-être bien un fou...

— Comment! un homme de fort belles manières et de parfaite éducation, assure M^{me} Lamothe.

— En tout cas, repartit Bernard, on parle beaucoup de lui à Ladeuil, où les distractions manquent, et on en dit du bien. Je ne l'ai point encore aperçu. Comment s'appelle-t-il?

— Un nom difficile à retenir... Dame Ernestine, ne sachant pas bien le prononcer, devait me le montrer écrit, et puis l'arrivée de touristes mourant de faim et de soif lui a fait oublier sa promesse.

— En tout cas, il a fait preuve de goût en remarquant, au premier coup d'œil, l'allure à la M^{me} de Sévigné de tante Bérengère.

Bernard avait presque l'air amusé.

— Alors, vous allez faire faire votre portrait, ma tante?

— Y penses-tu! A mon âge!...

— Mais puisque votre noble visage tente le grand artiste de Ladeuil... D'ailleurs, vous n'êtes pas vieille.

— Bernard, je te défends de te payer ma tête!

— Ma tante, vous savez bien qu'elle est impayable! Je comprends parfaitement que vous ayez tenté le pinceau d'un artiste.

— Hé! mon enfant, c'est bien la première fois

que tu me fais un compliment. Je le prends pour sincère, mais tu ne me décideras point à faire appeler ce singulier rapin.

— Peste ! ma tante, un homme plein de talent !

— Et qui meurt d'envie de faire, avec votre concours, un chef-d'œuvre qui passera à la postérité ! insista Françoise.

— Et puis cela vous distrairait, pauvres recluses ! concéda Bernard, amusé.

— Mais c'est cette petite qui devrait poser !

— Ce monsieur dédaigne la jeunesse : il a pris la fuite à ma vue !

— C'est un fou de ne vouloir apprécier que les vieilles femmes. Mais j'y pense : Françon pourrait se costumer en vue d'un portrait de grand style... Ses cheveux bouclent naturellement ; on lui mettrait un soupçon de poudre, une mouche au coin des lèvres, une pointe de rouge aux pommettes... Ce ne serait pas banal, ce frais minois sous une coiffure poudrée !

— Charmant, assura Bernard. Mais quel âge a-t-il, ce godelureau ?

— Oh ! je ne sais point : il m'a tourné si vite le dos ! Sa silhouette est jeune, en tout cas, élégante, même, déclara la jeune fille.

— Vous l'avez bien examiné !

— Oh ! un instant, à l'église.

— Ce n'est point la preuve d'un grand recueillement de votre part, ma pupille.

— Qui donc oserait prétendre ne jamais apporter de distractions dans ses prières, mon ami ? Ah ! Dieu est plus indulgent que cela, et le juste pèche sept fois le jour... Revenons à mon idée : plus j'y pense, plus je trouve que nous devons faire faire le portrait de cette petite, et en travesti, pour inspirer son peintre.

Mais Bernard reprit son air froid et son ton sévère pour dire à M^{me} Bérengère qu'il entendait, auparavant, reparler de cet inconnu avec M^{me} La-

mothe, puis lui demander une entrevue. Si son impression était bonne et les renseignements complémentaires satisfaisants, il autoriserait sa tante à s'entendre avec l'artiste. Naturellement, le cas échéant, les séances de pose auraient toujours lieu sous la surveillance de M^{me} de Lhoriac.

Il ajouta :

— Ce projet vous amuse, Françoise?

La jeune fille eut un air joyeux :

— Mais certainement, cela m'amusera, si toutefois cet original veut se contenter d'une jeunesse maquillée... Oui,... ce me sera un sujet de distraction; justement, ces jours-ci, j'ai le cafard.

Bernard Horrel dévisagea sa pupille et laissa tomber avec une douceur inaccoutumée :

— C'est bien parce que je m'en suis aperçu que je vous propose cette histoire de peinture.

— Et je vous en remercie beaucoup, mon tuteur, répondit-elle gentiment. Il paraît que c'est un type très drôle, qui a non seulement du talent, mais un esprit endiablé. Si je vous disais qu'il en arrive même à dérider M. Boisseac, d'après ce que dit la mère Lamothe.

— C'est alors qu'il est irrésistible!

Puis tout à coup, plus grave :

— Je le crois bien malade, mon pauvre comptable; il continue à s'acharner au travail, mais il fait pitié. Je n'ai qu'une peur, c'est de le voir un jour s'effondrer derrière son grillage; il avoue lui-même que son cœur ne tient plus qu'à un fil. J'ai profité de cet aveu pour lui faire la morale et l'encourager à se reposer; je n'ai pu l'obtenir. D'ailleurs, son pauvre visage a exprimé tout de suite une telle angoisse que je n'ai pas osé insister.

— Vous êtes bon, déclara spontanément Françoise.

Après un silence :

— Quelle découverte! fit le jeune homme en se

levant brusquement. Vous n'avez pas toujours pensé ainsi, Mademoiselle ma pupille.

— Je l'avoue; mais j'ai rectifié mon jugement.

— Ne vous hâtez pas de juger un homme, allez! Pour commencer, vous n'y connaissez rien! Voyez-vous, pour être bon, il ne faut pas avoir le cœur plein d'amertume. Il faut porter en soi une espérance, une étincelle de bonheur, un rien, parfois... Or, ce n'est pas mon cas!

Il avait prononcé ces mots sur un ton de tel désenchantement que Françoise en demeura toute saisie et ne put s'empêcher de dire à sa tante, lorsqu'elles furent seules, quelle pitié son tuteur lui inspirait.

— Je sens comme toi, repartit la bonne dame, et j'ajoute que je suis heureuse de te voir dans ces sentiments. Ce pauvre Bernard souffre cruellement. C'est curieux, je le croyais apaisé; mais en ce moment il me paraît plus atteint que jamais, et cependant son caractère s'améliore; il prend sur lui, ne trouves-tu pas, petite?

— Si, certes, ma tante, je le trouve comme vous, et cela m'inquiète un peu.

— Pourquoi donc ça, grand Dieu?

Elle avoua ingénument, sur un ton de confiance :

— J'ai peur qu'il m'aime!

M^{me} de Lhoriac se récria en sursautant :

— Comment, qu'il t'aime? Que veux-tu dire par là? Evidemment, tu es arrivée à faire un peu sa conquête : il est plus patient avec toi, il s'est bien radouci, il montre presque quelques attentions...

Et Françoise, avec beaucoup de sérieux :

— Ma bonne tante, c'est peut-être là le commencement d'un sentiment plus tendre et que je ne nommerai point.

Mais M^{me} de Lhoriac se prit à rire. Quelle tête romanesque avait donc cette petite fille-là! Qu'allait-elle chercher? Bernard? Mais c'était l'homme d'un seul amour!...

— Allons, tant mieux ! soupira la petite, tout de même un peu vexée.

— Et pourquoi tant mieux ?

— Parce que, moi, je sais que je ne pourrai jamais l'aimer autrement que comme un grand frère ; mais alors, là, je sens que je m'attacherai à lui tous les jours un peu plus fraternellement... Je ne sais pas ce que je donnerais, ce que je ferais afin d'atténuer son chagrin et de devenir pour lui une messagère de bonheur !

M^{me} Bérengère hocha la tête ; c'était là un miracle auquel elle ne pouvait croire.

La jeunesse, elle, est toujours pleine d'illusions !

Mais Françoise, relevant fièrement la tête, déclara que c'était déjà une force que d'avoir des illusions, vraiment une forme de l'espérance.

XIV

La matinée du jour suivant fut un beau lendemain d'orage. La terre désaltérée semblait déborder de sève ; les pelouses perdaient leur aspect de paillasson ; les fleurs froissées, alourdies par la pluie, baissaient la tête, et sous les grands platanes les feuilles et les branches jonchaient le sol.

Françoise, le nez au vent, humait avec délices cet air rafraîchi. Elle devait aller relever les nasses placées par Julien dès la première heure ; mais soudain, en passant devant le rond-point et le banc de pierre moussue, elle se souvint de ce jour où, à cet endroit même, elle avait eu avec son tuteur une si pénible discussion au sujet de la lettre de son amie.

Elle se laissa tomber sur ce même banc. Evidemment, il avait bien changé, depuis ce temps-là ;

leurs rapports étaient devenus empreints de plus de cordialité; en dépit d'une attitude voulue qui tendait à le faire passer pour un rustre détestable, il était facile de s'apercevoir que cet homme était très bon. Il était trop intelligent pour ne pas comprendre qu'il avait porté un coup à la sérénité de sa pupille; on aurait dit qu'il en éprouvait, en ce moment, comme une sorte de remords. Elle ne lui en voulait pas, pourtant, et lui était plutôt reconnaissante de cette preuve de confiance; elle n'en restait pas moins atteinte; depuis ce jour, tout était venu se concrétiser devant cette idée obsédante.

Moins inexpérimentée, plus blasée sur les surprises de la vie, moins absolue dans ses jugements, la jeune fille aurait pu penser :

« Après tout, la faute cachée — même s'il y a faute — d'un cousin germain de mon grand-père ne saurait m'atteindre à ce point; je ne porte pas leur nom, voyons! »

Mais non ! Elle se souvenait que sa chère maman était une L'orrel, comme son tuteur, comme tante Bérengère, et elle se sentait solidaire des soupçons qui avaient atteint ce nom, et, par moment, torturée par la pensée qu'une telle honte pouvait être justifiée.

Alors, tous ses espoirs d'avenir, cet appel vers le bonheur, la satisfaction vaine que lui avaient causée ses avantages physiques, sa situation privilégiée d'héritière, tout cela lui semblait fini, anéanti comme des fleurs ensevelies sous la cendre... Ah ! l'épreuve la mûrissait et allait faire d'elle une vraie femme, une femme consciente de ses devoirs **nouveaux**, dont le premier serait d'éclairer celui qui voudrait l'épouser. Loyale, elle n'admettait pas le silence; mais, trop exaltée aussi, elle s'exagérait la pensée de ces devoirs, en arrivant à conclure qu'il valait mieux pour elle ne point se marier... Mais cela était triste tout de même. Et dire qu'un jour un homme jeune et beau lui avait sauvé la vie, qu'elle l'avait

entrevu, qu'il lui plaisait infiniment et qu'elle ne cessait depuis de rêver de lui... Et c'était justement celui-là avec lequel toute possibilité d'alliance devait être écartée!... La terrible histoire, toujours!

Eh bien! elle resterait vieille fille! Mais cet état ne lui convenait guère; elle ne sentait pas du tout la vocation du célibat. Des larmes brillaient dans ses yeux, lorsque soudain elle vit Julien arriver dans l'allée, ayant l'air de la chercher. Elle se leva aussitôt, essuya furtivement ses pleurs, tandis que le brave serviteur la regardait avec inquiétude :

— C'est-y que Mademoiselle a une peine? demanda-t-il respectueusement, le visage aussitôt inquiet.

— Non, non, Julien; je crois plutôt que je suis enrhumée du cerveau.

Et elle se moucha bruyamment.

— Alors Mademoiselle redoutera peut-être de toucher l'eau?

— Moi? Oh! vous me connaissez bien, pauvre homme. Un rhume de cerveau en plein été, qu'est-ce que c'est que cela? D'abord, je ne suis pas bien sûre d'être enrhumée, puis j'avoue que j'avais un peu oublié nos projets de pêche, et je sens que je vais m'amuser follement!

Et, se mettant à courir, la blonde enfant alla par la majestueuse allée de platanes vers les rochers tourmentés qui encadraient un coude de la rivière.

Bien vite elle levait les nasses, et ce fut tout à coup la pêche miraculeuse.

La petite, oubliant ses soucis, retrouvait sa gaieté et son entrain.

Comme elle s'exclamait :

— Julien! une perche! Cette perdrix de l'eau! Quel bonheur!

Voilà que son cri joyeux fit retentir l'écho très sonore à cet endroit.

« Bonheur! » répéta l'écho.

Elle se redressa, mutine.

— Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là, et pourquoi me parle-t-il de bonheur?

Elle continua :

— Des barbeaux, des truites,... encore des truites!

On entendit au loin : « Truites,... truites... », puis on semblait rire.

Amusée, la jeune fille prit messire Écho à partie :

— Parfaitement, des truites! et les bons Jeanery auront leur part de cette pêche merveilleuse, et peut-être M. Boisseac aussi, si le cœur lui en dit. Ah! ah! ah!

« Si le cœur lui en dit, railla la voix moqueuse. Ah! ah! ah! »

— Ah! mais, il commence à m'agacer, ce vieux satyre d'écho!... Je rentre.

Ayant installé avec soin ses poissons sur de l'herbe fraîche, dans le fond d'un panier de bois, Françoise courut à la cuisine apporter son butin à Delphine, sûre à l'avance de recueillir ses éloges. Peu après, et encore toute satisfaite, elle pénétra dans le vestibule et se heurta à son tuteur. Celui-ci l'interpella aussitôt.

— Approchez un peu qu'on voie votre frimousse! fit-il en s'interrompant de lire son courrier.

— Tout à l'heure, mon tuteur : je reviens de la pêche et je sens le poisson.

Il repartit en riant :

— C'est une odeur qui ne me déplaît pas.

Charmée de le voir de si bonne humeur, Françoise s'approcha de lui, les mains derrière le dos, et tendit vers lui son frais visage.

— Hum! fit-il, les yeux ont pleuré, mais la bouche se montre assez rieuse.

La fillette rougit violemment.

— Vous êtes sorcier, dit-elle.

— Ne le saviez-vous pas?

— Je me demande, dans tous les cas, ce que cela peut bien vous faire?

— J'ai le droit de m'enquérir de la santé physique et de l'état d'âme de ma pupille.

— Ah ! cela vous prend bien tard, répliqua-t-elle, l'air narquois.

— Vous trouvez?... Vous n'êtes qu'une petite ingrate ! Allez vous laver les mains et revenez : j'ai à vous parler.

Mais lorsqu'elle redescendit, Françoise s'aperçut que son tuteur n'était pas là.

Ils ne se retrouvèrent qu'à table, sur le coup de midi.

— Eh bien ! la pêche, ma chérie ? interrogea tante Bérengère.

— Splendide, ma bonne tante. Si mon tuteur le permet, on en enverra une partie aux Jeanery et à M. Boisse.

— Je la leur porterai moi-même, répondit Bernard. Alors, vous vous êtes amusée ?

— Un moment, oui.

— Et maintenant ?...

— Eh bien ! je ne m'amuse plus : je déjeune !

— Du bout des dents !

— Il n'y a que moi qui aie de l'appétit depuis quelque temps, remarqua M^{me} de Lhoriac.

— C'est de votre âge, plaisanta Bernard. Françoise et moi, nous sommes au-dessus de ces contingences.

Puis, continuant de s'adresser à sa tante, tout en regardant sa pupille :

— Je crois qu'il faut distraire cette petite ; vraiment, elle dépérit.

Plus bas, il ajouta, très sérieux :

— ... Et j'en ai des remords.

Françoise le regarda, effarée :

— Pourquoi ? demanda-t-elle, sur le même ton.

— Il faut savoir garder ses chagrins pour soi-même, répondit le banquier d'une voix sourde. Je n'aurais pas dû vous donner à lire...

— Que dis-tu, mon grand ? s'informa M^{me} Béren-

gère, peu habituée à voir ses compagnons de table faire des apartés.

— Je dis, ma tante, que pour dérider Françoise je me suis décidé à demander une entrevue au peintre. Si mon impression répond aux derniers renseignements recueillis sur lui, je traite avec lui. Cherchez vos travestis !

Les châtelaines ne se le firent pas répéter deux fois et, dès le déjeuner terminé, elles se hâtèrent de regagner leurs chambres, afin de préparer les atours qui devaient faire de Françoise de Lhoriac une marquise de la cour de Louis XV.

XV

Il était deux heures tapantes quand Jean apporta une carte à M. Horrel, qui venait d'entrer dans son cabinet directorial.

Elle portait cette simple mention :

O.-H. LOCKMARIAGOU

Le banquier répéta deux fois :

— Lockmariagou !

Ce nom breton évoquait en son esprit de vagues, mais troublantes réminiscences.

Il ordonna :

— Faites entrer.

Le jeune peintre parut, son béret à la main.

— Je vous remercie d'acquiescer si vite et si aimablement à mon désir de vous voir, commença Bernard.

Sans répondre, dès la porte refermée, le visiteur

se mit en pleine lumière et enleva ses larges lunettes fumées.

Alors son interlocuteur se dressa en face de lui et, courroucé :

— Monsieur, depuis votre enfance, je vous ai vu une fois, aperçu une autre ; pourtant, je ne crois pas me tromper : vous êtes Alain Le Guerreck.

— Alain-Hervé Le Guerreck Lockmariagou. En Bretagne, on nous nomme toujours ainsi. En Périgord, comme dans les différentes villes de garnison où il a vécu, mon père laissa tomber ce nom si terriblement celtique.

« Je l'ai repris pour séjourner à Ladeuil, où on ne s'en souvient point. De cette façon seulement, j'ai quelque chance de mener à bien la mission sacrée que m'a confiée, ... léguée un mort.

— Vous vous déguisez?...

— Si peu ! Mais qui me connaît ici, sauf vous, Monsieur, M^{lle} Françoise et M^{me} de Lhoriac. Cette dernière, étant myope, ne m'a point reconnu, et j'ai fui la première. J'aurais cependant besoin de lui parler ; son aide me serait si précieuse ! Mais je n'ai pas voulu l'aborder sans votre assentiment... De même, en dépit de vos propositions transmises par M^{me} Lamothe, je n'ai pas songé une minute à corser mon déguisement pour m'introduire à Najac par fraude ; ma présence auprès de vous, sans même mes lunettes, en fait preuve... Je n'oublie pas que je suis officier français!...

« Je vous en prie, quittez cet air furieux, et, avant de me répondre, je vous en conjure, en son nom, lisez la lettre écrite par celui qui fut et resta votre ami : mon oncle Malo, le martyr de la patrie ! »

Sans répondre, heureux d'ailleurs d'avoir une occasion de se taire pour mieux dominer son émotion, Bernard Horrel, d'un geste, offrit un siège à Alain et s'assit lui-même devant son bureau.

Il lut les pages couvertes d'une écriture si alté-

rée,... et enfin, sans colère, mais avec amertume, il dit :

— J'ai aimé le pauvre Malo; j'ai compati — même de loin — à ses souffrances, mais sa supposition est une idée de malade désireux de se raccrocher à un espoir pour les êtres chers qu'il laisse dans la vallée de douleur.

« Je ne vois point ce que ma pupille viendrait faire en tout cela. Et parlons d'homme à homme, c'est-à-dire parlons franc : gagner les bonnes grâces de l'enfant romanesque — par vous sauvée des eaux — est bien pour quelque chose dans votre désir d'associer Françoise à votre œuvre? »

— Monsieur, je ne suis point de ceux qui courtisent des jeunes filles telle M^{lle} de Lhoriac sans l'assentiment de leur famille... Il est certain que j'aurais besoin de son concours pour mener à bien ma mission. Même sur de vieux cœurs racornis, elle peut beaucoup par sa douce persuasion.

— Pensez donc, sur un jeune ! interrompit le banquier.

Imperturbable, le Breton continua :

— Son charme et sa volonté peuvent beaucoup, je le répète.

Bernard Horrel regarda avec une involontaire méfiance celui qui, presque à son insu, rendait ainsi hommage aux qualités de sa pupille.

— Si vous lui adressez de tels compliments, Françoise ne saura rien vous refuser.

— Monsieur, je vous en supplie, laissons tout persiflage de côté dans notre entretien d'homme à homme, pour rééditer votre expression. Je vous donne ma parole de soldat que nul propos, même d'innocente galanterie, ne tombera de mes lèvres. Simplement, si vous le permettez, je demanderai à M^{lle} de Lhoriac son concours. Avec l'espérance que vous ne repousseriez pas une telle demande, j'ai en quelque sorte forcé une porte que vous ne m'auriez peut-être pas ouverte.

— C'est probable ! grommela le tuteur, farouche.

— Alors, vous ne voulez pas nous aider ? Vous refusez de souscrire au vœu suprême de votre ami Malo ? Vous n'admettez pas que nous soyons tous intéressés à la découverte de la vérité ; pour le fils de Pierre Horrel, et même sa nièce, pour la fille et les petits-enfants du colonel de Neuris, ne serait-ce pas une délivrance si elle éclatait enfin, cette vérité ?

Bernard laissa échapper un douloureux soupir.

— Il le faudrait, certes, il le faudrait, Monsieur ; mais où est-elle ?... Françoise peut-être, vous sûrement, accusez ce malheureux Boisseac. Eh bien ! moi qui ne suis point convaincu de sa culpabilité, je répugne à torturer un pauvre être qui est probablement innocent, et si malade !...

— Je n'ai pas nommé M. Boisseac, et spontanément son nom est monté à vos lèvres.

— Forcément, on pense au caissier quand il s'agit d'une affaire de ce genre. Mais mon père, qui le connaissait bien, ne l'avait point incriminé. D'ailleurs il n'avait pas la clé du coffre-fort.

— Une avait été perdue !

— Pourquoi l'aurait-il trouvée ? Et le mot de passe ?... Il l'ignorait. N'est-ce pas charité de le laisser mourir en paix ?

— La paix ! Mais c'est un bien que semble ignorer ce malheureux... S'il arrivait au bout de sa vie, accablé par le remords et la crainte du jugement suprême, lui aider à réparer, en gagnant sa confiance, ne serait-ce pas, au contraire, accomplir la meilleure des bonnes œuvres ?

L'accent du jeune homme était si convaincu, une telle émotion animait son visage que le banquier concéda :

— Vous êtes éloquent... et sincère.

Et, après une pause :

— Je le comprends : si je mets des obstacles à vos projets, un regret, un ressentiment demeureront

dans votre cœur... et, je le pense, dans celui de Françoise.

— Dans celui d'une autre aussi, quand elle saura... Bernard pâlit.

— Allons, je ne veux point, si le vieux drame fait d'autres victimes, y être pour rien. Venez à Najac après-demain, vers deux heures. Gardez vos lunettes et votre nom patronymique. Les domestiques ne s'en souviennent point, et, vous ayant à peine entrevu, ils ne vous reconnaîtront pas. J'aime autant cela. Bien entendu, il s'agira non de poses fréquentes, mais d'une seule entrevue. Vous n'apporterez pas vos pinceaux de peintre amateur, mais votre Kodak, pour photographier le château, les avenues de platanes — et même les châtelaines, si elles y consentent. — Ce sera le prétexte de votre venue.

« Je serai là pour vous recevoir, et vous pourrez expliquer à Françoise quelle aide vous attendez d'elle.

« Par la suite, je servirai entre vous d'agent de liaison, si vous avez quelque chose à vous communiquer.

« Vous l'espérez, comptant faire des découvertes concluantes. »

— Je l'espère, Monsieur, et je le désire passionnément pour la mémoire des morts et... le bonheur des vivants !

Bernard regarda le jeune visage rayonnant d'intelligence et de généreuse bonté, sur lequel il trouva soudain une ressemblance émouvante.

Alors, d'un ton seulement triste, il murmura :

— Ceux qui ont trop souffert n'osent plus espérer.

Puis, tendant la main à l'officier, plus haut il dit :

— A bientôt, lieutenant.

Alain répéta :

— A bientôt, Monsieur.

Et il s'éloigna, au fond satisfait de cette entrevue avec le tuteur redouté.

Tout en rajustant ses larges lunettes, il songeait :

« Pas si terrible, après tout, M. Horrel; seulement un homme assombri, ulcéré par la douleur,... malheureux comme tante Alvère, mais autrement. »

XVI

Le cœur battant, mais l'allure désinvolte, Alain pénétra, bien à l'heure dite, dans le petit salon de Najac.

M^{me} de Lhoriac, ayant un peu de migraine, était allée faire la sieste; Bernard Horrel et sa pupille s'y trouvaient seuls.

Avant que Julien ait refermé la porte, le banquier présenta à Françoise :

— M. Hervé Lockmariagou, peintre amateur. Il vient prendre quelques vues de Najac.

Et quand le domestique se fut éloigné :

— De plus, le lieutenant Alain-Hervé Le Guerreck-Lockmariagou désire solliciter votre aide pour mener à bien, espère-t-il, la mission dont l'a chargé son oncle, Malo de Neuris.

Bouleversée, la jeune fille s'était levée, et, la main tendue, souriante, mais les yeux brillants de larmes :

— Mon sauveur, mon pauvre sauveur, je ne pensais pas vous revoir si vite, et en de telles circonstances !

Après avoir demandé des nouvelles d'Anne-Marie elle continua, sans bien avoir entendu la réponse de l'officier :

— Il s'agit, je le devine, du vieux drame dont je suis obsédée depuis que je le connais.

« Mon concours ! Ah ! certes, en ce cas, il vous est acquis à l'avance. Mais en quoi puis-je vous aider ? »

— A confondre l'imposteur, à innocenter ceux — je dis bien — ceux qui ont été accusés à faux.

Françoise regarda son tuteur : il avait affecté de reprendre son journal, comme pour affirmer son désir de rester étranger à l'entretien.

Alors, tristement, elle répondit :

— Que pourrai-je, moi toute seule ?

— Pas toute seule, puisque je suis avec vous. Mais je vous dois quelques explications : ma tante et ma sœur voyagent en Belgique. Après lecture d'une recommandation suprême de mon oncle, me suppliant, par une lettre d'outre-tombe, de chercher à faire la lumière sur le douloureux passé, je suis venu à Ladeuil — à peu près incognito — pour procéder à une discrète enquête. Ma conviction est, à présent, qu'un tiers, étranger à nos deux familles, peut être seul le coupable... Le malheureux Boisseac, dont je suis parvenu à vaincre quelque peu la sauvagerie, me paraît suspect, tant il se trouble à la moindre allusion aux Neuris. Je l'avoue, je le soupçonne ; je ne dis point encore : je l'accuse.

— Mais il est dans la misère. Ce vol ne lui aurait vraiment guère servi !

— Peut-être a-t-il joué, jadis. En tout cas, s'il y a lieu, c'est sur vous que je compte pour le faire avouer, car, manifestement, vous lui inspirez une prédilection particulière. Ne dites pas non, tentez notre seule chance de savoir. Cet homme se meurt ; j'ai le sentiment, à bien des indices, des intuitions, que le remords le tenaille. D'ici peu de jours, vraisemblablement, il ne sera plus là ! Il ne faut pas qu'il emporte son secret dans la tombe, si secret il y a, comme je le crois.

— Et si vous vous trompez ?

— Je n'affirme rien, mais tout me le fait croire : son attitude, sa visible souffrance... Et puis, seul un habitué de la banque a pu commettre ce larcin, grâce à la clé perdue.

— Conjectures seulement...

— Hélas ! point certitudes, j'en conviens. Mais ne devons-nous pas tout tenter ?

— Oh ! accuser un mourant !

— Nous mettrons à nos recherches toute la délicatesse, toute la prudence possibles. J'en ai parlé, hier, à M. le doyen... Il ne sait rien, d'ailleurs, et, saurait-il, ce serait pareil... Mais il y a beau temps que M. Boisseac ne pratique plus. Jadis assidu aux offices du dimanche, il n'y paraît plus. A une certaine époque, durant la guerre — réformé, il ne l'a point faite, — il s'absentait souvent, sans jamais dire où il allait. Depuis des années, il ne bouge plus et vit misérablement, sans raison apparente : il gagne de quoi se suffire... Vraiment, il y a du mystère dans tout ceci. Mademoiselle, au nom de nos deux familles, aidez-moi !

— Je ne demande pas mieux ! s'écria Françoise avec élan. Je serais si heureuse, moi aussi, de faire la lumière sur cette ténébreuse et torturante histoire ! Alors, vous souhaitez que je tente de voir M. Boisseac ?

— Je le souhaite, oh ! oui, Mademoiselle ! Seule vous aurez le pouvoir d'ouvrir ce cœur cadenassé.

Alors, elle, se tournant vers Bernard Horrel :

— Mon tuteur, vous permettez ?

— Soit, je permets, sans cela vous me honniriez à jamais et vous m'accuseriez d'avoir été contre la volonté de Malo, mon bon et cher ami. Seulement, par pitié, agissez doucement, avec délicatesse et discrétion.

« Et tenez, ... Monsieur le peintre, reprenez vos lunettes et allons photographier les allées de platanes, les rochers et le château. Autant vaut que ma tante ne vous voie point — elle a un peu de

migraine et s'attarde dans ses appartements. — Ainsi, elle, du moins, ne sera pas déçue si vos espoirs, hélas chimériques! ne deviennent jamais des réalités! Nous lui dirons que vous ne pouvez entreprendre son portrait. »

Et tous les trois gagnèrent le parc.

Le lendemain, contrairement à toutes ses habitudes, le banquier revint de Ladeuil non pour le dîner, mais dès trois heures.

Sa tante et Françoise lui trouvèrent le front soucieux; il refusa une tasse de thé et déclara avoir beaucoup de travail à achever, M. Boissec ne s'étant pas rendu au bureau depuis l'avant-veille.

— Il est donc plus mal? demanda la jeune fille, anxieuse.

— Plus fatigué, tout au moins. Après le souper, que je vous prie de faire avancer, ma tante, je retournerai là-bas. Vous pourrez me suivre, Françoise. Avec les Jeanery, nous nous occuperons de ce pauvre homme. Déjà j'ai exigé que le docteur vienne aujourd'hui.

« Pour l'instant, je vais dans mon cabinet écrire quelques lettres. D'ici un quart d'heure, je vous demanderai de m'y rejoindre, petite fille : j'aurai un travail à vous confier. »

La jeune fille fut exacte au rendez-vous. Elle trouva son tuteur assis à son bureau avec, devant lui, une liasse de papiers. Il lui indiqua un siège, puis :

— Françoise, il m'arrive une chose incroyable, extraordinaire, que je ne suis pas capable de supporter seul! J'ai beaucoup souffert sans me plaindre, en ce moment je ne puis plus soutenir le poids de mon fardeau.

Il parlait en phrases brèves, coupées; sa respiration était haletante; jamais sa pupille n'avait vu en pareil état cet homme qui, d'habitude, se possédait si bien.

— Puis-je vous être utile à quelque chose? demanda-t-elle, fort émue à son tour.

— Oui, à m'écouter, à entendre le récit de ce que j'ai découvert ce matin. Bien loin d'être une pupille gênante, vous êtes devenue mon alliée — celle d'un autre, surtout, — en tout cas, pour moi, une petite sœur intelligente et compréhensive. En vérité, je ne sais plus bien où j'en suis, mais je commence à croire que le peintre amateur pourrait bien avoir deviné juste.

Elle leva sur lui ses beaux yeux expressifs, et, la voix frémissante :

— Je vous écoute, mon tuteur, et je serais bien heureuse de pouvoir justifier la confiance que vous me témoignez.

— Eh bien! voilà, enfant. Lorsque je suis arrivé à la banque, j'ai appris que mon comptable était plus malade. Je me proposais d'aller le voir, mais je passai un instant dans mon bureau pour expédier quelques affaires courantes, puis j'ouvris mon coffre-fort, afin d'y prendre des effets à échéance.

« Je fus frappé tout de suite par une grande enveloppe que je n'y avais point mise. Je l'ouvris, et voici ce que je trouvai. »

Disant cela, Bernard Horrel étala devant lui une liasse de billets de banque de mille francs. Il en compta soixante. Sur l'enveloppe contenant la somme se voyaient deux mots, avec de grosses lettres découpées dans des journaux et collées avec grand soin :

RESTITUTION PARTIELLE

Françoise avait poussé un grand cri, et, devenue toute blanche, elle s'écria :

— C'est donc bien lui le tiers inconnu qui a commis le rapt infâme! Voici que la mémoire des innocents va être libérée!

— Ah ! comme vous allez vite en besogne, petite fille !... Que n'ai-je votre optimisme !

— Mais c'est clair comme le jour ! Cette restitution... partielle vient de celui qui a volé les cent cinquante mille,... plutôt les cent quarante-six mille ; il n'a pu faire mieux !...

— Oh ! peu importe l'argent ! J'ai mis en dépôt, dès longtemps, la somme intégrale. Les Neuris ont refusé d'y toucher. Pour eux comme pour moi, le fait moral surtout existait. Cette restitution anonyme n'arrange rien. Il faut connaître le nom du coupable, repentant peut-être.

— Ceci, sans nul doute, M. Alain l'avait bien pressenti, et moi également.

— Vous pensez uniquement à ce malheureux Boissecc ?

— Sûrement, je pense à lui, mon tuteur ; mais, je le reconnais, il faut agir avec prudence... et pitié aussi.

— Oh ! de la pitié pour l'être qui a causé le malheur de ma vie !

— Et dont l'aveu vous rendra le bonheur !

— Le bonheur ! Est-ce qu'on le retrouve jamais, après une existence aussi gâchée que l'a été la mienne ?

La jeune fille s'était rapprochée du banquier ; timidement, elle posa la main sur l'épaule de celui qu'elle avait cru détester et dont le désarroi remuait maintenant toutes les fibres sensibles de son âme.

— Je vous en prie, dit-elle, soyez calme, redevenez vous-même ; j'ai le sentiment très net que nous touchons à la solution tant cherchée.

Lui, secouant l'incohérence de ses pensées, après un instant releva la tête :

— Un tiers aurait été le coupable, assurez-vous ; mais comment aurait-il pu ouvrir le coffre ? Ah ! je sais : il y a eu une clé perdue, et je n'ai pas fait changer la serrure — tout m'était devenu indifférent, — mais, en dehors de mon père, nul ne con-

naissait le mot de passe. Puis, souffrant, Boissecc n'est pas descendu hier à la banque, et, la nuit, il ne peut y pénétrer : Jeanery ferme les portes et tire les verrous avec soin.

— Peut-être existe-t-il un passage secret par les caves ?

— Ce ne serait pas impossible. Décidément, petite Françoisse, votre voix légère prononce des suppositions raisonnables ; j'ai bien fait de vous appeler à mon secours.

Il y eut dans le regard de la jeune fille un rayonnement de joie.

— Voyez-vous, Bernard — c'était la première fois qu'elle le nommait ainsi, — je serais si heureuse — comme je l'ai déjà dit à notre tante — de devenir pour vous cette belle Alvère, tellement meurtrie par la vie, une messagère de bonheur !...

« Mais le temps presse : allons tout de suite à Ladeuil. »

Horrel ne protesta point, et, dix minutes plus tard, ayant bien oublié son ordre d'avancer le dîner, le tuteur filait à toute allure, emmenant sa pupille.

XVII

Quand Bernard Horrel parvint à la banque, son premier soin fut de demander des nouvelles de M. Boissecc.

— Il n'est pas plus mal, assura M. Jeanery. Oh ! je n'ai pas la prétention d'assurer que le repos complet guérira le pauvre homme, mais ce que j'affirme c'est que, s'il ne s'était pas levé cette nuit, il n'aurait pas eu, à la suite, cette crise qui l'a laissé sans

connaissance sur les marches de pierre de son escalier.

Le banquier tressauta à cette nouvelle, et, après avoir échangé un regard avec Françoise :

— Vous dites qu'il s'est levé dernièrement ? Exactement quand ? Je veux le savoir.

Légèrement interloqué, Jeanery balbutia :

— Mais cette nuit...

— Et comment a-t-on su cela ?

— C'est que, en voulant remonter chez lui, il a dégringolé tout son escalier. M. Bernard n'est pas sans savoir que Jean et sa mère habitent au-dessus de lui ; ils l'ont entendu, et il a fallu qu'il fasse un fameux tapage, car il n'y a pas de sommeil plus profond que celui de la mère et du fils.

« Alors, à eux deux, ils l'ont porté sur son lit, puis sont venus me chercher. Boisseac étant absolument sans connaissance, ils l'ont cru mort. »

— Et qu'a-t-il fait lorsqu'il est revenu à lui ?

— D'abord il n'a rien compris à ce qui se passait en nous voyant là. On lui a conté ce qui venait de lui arriver, comment on l'avait trouvé ; alors il s'est mis dans une colère folle, disant que tout cela était des mensonges, que jamais il ne s'était levé, qu'il n'en aurait certainement pas eu la force ; enfin, quand on lui a eu donné tous les détails, si convainquants, il a bien fallu qu'il se rende. Tout de suite, il s'est mis à pleurer en joignant les mains, en suppliant : « Il ne faut le dire à personne ; sans doute j'ai eu une absence, une crise de somnambulisme ; mais, je vous en conjure, pas un mot au patron !... Il me chasserait pour me faire mettre dans un asile d'aliénés, et je ne pourrais plus gagner ma vie quand je serai guéri. » Car le malheureux croit guérir, monsieur Horrel, c'est ce qu'il y a de plus fort. Comme ce n'est pas du tout mon avis, que je le vois tout proche de sa fin, j'ai cru devoir vous raconter cette aventure.

A cette réflexion, le banquier ne répondit pas, mais il demanda encore :

— Était-il habillé, pour son excursion ?

— Non, Monsieur ; sauf le respect que je dois à M^{lle} Françoise, il était en liquette, pieds nus ; dans une main il tenait une petite clé, dans l'autre un bougeoir de cuivre qui a fait d'ailleurs tout ce bruit ; mais la clé il la tenait serrée dans sa main droite, un doigt passé dans l'anneau. Son premier soin, en revenant à lui, a été de regarder s'il la tenait toujours, puis il l'a escamotée.

— Curieux, tout cela, murmura le banquier.

Puis, pénétrant dans son cabinet, il remit dans le coffre la liasse de billets qu'il avait emportée avec lui, et, la tête dans ses mains, en un geste qui lui était familier, il sembla réfléchir.

Un bruit léger le sortit de sa méditation : Françoise était devant lui.

— Je suis entrée sans frapper, avoua-t-elle, un peu confuse.

— Je le vois bien, fit-il doucement, l'air soudain allégé.

— Qu'est-ce que j'aurais pris, il y a seulement quelques mois ! plaisanta-t-elle.

Le tuteur sourit faiblement.

— Il s'agit bien de nous faire la guerre ! Cette histoire est bien troublante, ne trouvez-vous pas, enfant ?

— Si, certes, je trouve, mon tuteur ; cependant, il me semble que nous commençons à y voir un peu plus clair.

— Oui, fit Bernard, presque navré : ce malheureux, tout l'accuse, et cependant, comme cela me paraît invraisemblable ! Dans quel but aurait-il fait cela ? Comment aurait-il pu économiser, pour la restituer, cette somme relativement importante ? Enfin, de quelle façon, par quel moyen aurait-il pu pénétrer dans mon cabinet, alors qu'il est toujours sous le contrôle de Jeanery et de sa fille, la nuit ?

J'emporte toujours avec moi la clé de mon bureau. Et encore de quelle façon, par quel sortilège aurait-il pu ouvrir mon coffre-fort, fermé avec une combinaison? Non! ce ne peut être ce pauvre Boissecc, et, malgré le désir ardent que j'ai de savoir la vérité, je ne le vois pas en ce moment partant pour une expédition nocturne afin de fracturer mon coffre et arriver à restituer une somme qu'il n'a certainement pas prise... Tout cela est de la fable,... de l'invention!...

— Mais enfin, on l'a trouvé, au milieu de la nuit, évanoui sur les marches de l'escalier de pierre...

— Oui, c'est vrai! Mais, pour moi, il était alors la proie d'un cauchemar, du délire, même. Ah! ne faisons pas de ce malheureux une autre victime d'un angoissant mystère! Tenez, je vais chez lui prendre de ses nouvelles, lui témoigner un peu de sympathie, lui assurer des soins, surtout. S'il est vraiment à la fin de sa vie, qu'il ne manque de rien, que toute souffrance morale ou physique soit adoucie à ce vieux serviteur fidèle. Je vous retrouverai ici, Françoise?

— Ici ou chez M^{me} Jeanery, j'ai à lui parler.

Bernard, comme s'il voulait se donner du courage, forcer sa volonté inquiète et vacillante, pressa le pas et se hâta de gagner la chambre du malade.

Il le trouva dans un état lamentable, respirant à peine, livide, anxieux, interrogeant d'un regard affolé le visage de son patron, dont il semblait redouter la présence. Bernard pensa alors :

« Françoise a raison! Il est coupable! »

Comme il parlait d'envoyer chercher un médecin et quérir une garde, Boissecc trouva la force de protester.

A quoi bon? Il était perdu, il le sentait bien; inutile de dépenser pour lui, pauvre et misérable, d'ailleurs.

— Cette question me regarde! jeta M. Horrel, de ce ton impérieux auquel on ne résistait guère. J'en-

tends que notre fidèle et vieil employé soit entouré de soins.

Une émotion reconnaissante bouleversa le visage parcheminé où, sous les yeux, des poches se gonflaient.

— Merci..., fit-il, la voix brisée. Je ne mérite pas,... non, je ne mérite pas tant de bonté... J'aurais tant voulu voir mon pauvre patron heureux,... épousant la petite demoiselle!

Ces mots-là, le moribond les avait balbutiés dans un sanglot.

Bernard se demandait, en s'en allant, s'il avait vraiment bien entendu.

Pendant ce temps Françoise, se rendant chez M^{me} Jeanery, s'était heurtée au peintre Hervé, qui semblait en quête de quelque chose.

— Mademoiselle, fit-il en se découvrant, je vous cherchais...

— Et moi aussi, ajouta-t-elle avec un sourire sérieux, très sérieux, même.

« Monsieur, il faut absolument télégraphier à votre tante Alvère de venir ici! »

— J'y pensais.

— D'ici peu de jours il va se passer des choses importantes.

— Lesquelles?

— Il y a eu restitution anonyme d'une partie de la somme volée, l'autre nuit... La mort de ce malheureux est proche, je crois, et il fera des aveux,... des aveux qu'Alvère et Bernard doivent entendre. Il y va de leur bonheur. Courez donc à la poste, télégraphiez-lui! vous dis-je. Où est-elle?

— A Bruxelles, avec Anne.

— O joie! ne put s'empêcher de s'écrier Françoise. Demain soir, à six heures, elles peuvent être à Périgueux!

— Entendu; mais, d'autre part, j'ai à parler à votre tuteur.

— En revenant de la poste vous le trouverez à

son bureau ; pour l'instant, il est auprès de M. Boissecc. Mais auriez-vous découvert quelque chose ?

— Un papier révélateur, à mon avis, cela dans un livre d'histoire locale que m'a prêté le pauvre caissier. Dieu nous favorise !

Elle, domptant sa curiosité :

— J'en suis perdue. Mais le temps presse... continuons à livrer le bon combat. A tout à l'heure, je l'espère.

Déjà elle courait vers M^{me} Jeanery.

Bien vite, de son côté, Alain s'en fut frapper à la porte de la banque, et, sans difficulté, il fut introduit dans le cabinet directorial, où Bernard venait de pénétrer.

Sans beaucoup de préambules, l'officier posa sur la table un feuillet jauni, sur lequel le banquier lut tout haut :

— *Dépôt confié par le colonel de Neuris.*

La phrase, tel un exercice d'écriture, avait dû d'abord être décalquée plusieurs fois, puis recopiée dix ou douze.

— Où avez-vous trouvé cela ? cria Horrel.

— Dans un livre que m'avait prêté M. Boissecc, et que je lisais ce tantôt.

— Le misérable ! Plus de doute possible : il a cherché à imiter l'écriture de mon père... C'est lui encore qui a restitué les soixante billets de mille francs trouvés par moi, aujourd'hui même, dans mon coffre-fort. Ah ! je comprends : Boissecc vivait misérablement, se privait de tout, alors qu'il touchait des appointements convenables. Il cherchait à réparer le tort causé, et c'est là un signe de repentir !

« Vous avez raison, Françoise et vous : il faut provoquer ses aveux avec indulgence, avec douceur. Seule la petite y parviendra, elle a su le conquérir. Oh ! qu'elle le lui fasse comprendre : l'argent n'est rien, c'est le préjudice moral qu'il faut réparer,

c'est l'honneur qu'il faut nous rendre!... Ah! pour-quoi Alvère n'est-elle pas ici? »

— Elle sera là demain, si Dieu veut. Je viens de lui télégraphier.

— Alvère sera là demain!... Vous pensez à tout! Nous, les vieux, nous ne savons que courber le front... et souffrir sans en rien dire. Oh! moi, j'ai exhalé ma peine par de la mauvaise humeur, j'ai été parfois injuste pour ma pupille, une délicieuse enfant pleine de cœur et d'esprit. De votre côté, vous avez agi avec adresse et courage, vous n'avez pas craint d'affronter ma maussaderie!

— Monsieur, je n'ai eu qu'à penser au martyre de mon oncle Malo, à la promesse qu'il m'a demandée.

— Et comment avez-vous songé à vous faire aider par cette petite Françoise que vous connaissiez à peine, tout de même?

— Mais dont ma sœur Anne m'a tant parlé!...

— Ah! vous êtes bien dignes l'un de l'autre!...

Le jeune homme mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut! dit-il avec un charmant sourire. J'ai fait le vœu de ne penser à nous que lorsque nous aurons rendu le bonheur à Alvère... et à son fiancé!...

Françoise arrivait juste à ce moment-là.

Bernard la regarda avec émotion.

— Vous avez entendu ce que vient de me dire M. Le Guerreck, Françoise?

Toute rougissante, elle murmura :

— Je crois que oui.

— Et vous êtes de son avis?

— Tout à fait! riposta-t-elle avec élan.

Puis, gentiment, avec une certaine timidité, même :

— Mon tuteur, bien que cela ne me regarde pas particulièrement, je vous demande de prier le peintre Hervé de passer à son hôtel pour prendre congé et annoncer son départ pour demain matin,...

tandis que demain soir le lieutenant Le Guerreck, accompagnant sa tante et sa sœur, qu'il aura été chercher à la gare de Périgueux, se rendra sans doute avec elles au Vieux-Logis.

— Elle pense à tout ! remarqua Bernard, ne pouvant s'empêcher de sourire. Vous, qu'allez-vous faire, ma petite Françoise ? Il me semble que ce serait l'heure de rentrer chez nous, notre tante doit s'inquiéter.

— Je le sais bien, mon tuteur. Allez la rassurer, je vous en prie ; moi, je crois que je ne rentrerai pas de ce soir.

— Vous êtes folle, Françoise !... Qu'est-ce que cette indépendance soudaine ? Ne pas rentrer au château !

— Je pensais demander l'hospitalité à M^{me} Jeany.

— Et pour quoi faire, s'il vous plaît ?

— Parce qu'il faut sans tarder que je parle à M. Boisseac. La religieuse, qui est arrivée, le trouve au plus mal.

Elle avait dit cela la voix grave, l'air légèrement apeurée ; son joli visage couleur de rose avait pris le ton des lys.

— Françoise, cette entrevue va vous être très pénible... Je ne sais si je dois...

— Je vous promets d'être forte, courageuse. Evidemment, c'est terrible d'avoir à dire de pareilles choses à un pauvre homme qui va mourir, mais il faut d'abord essayer de le réconcilier avec Dieu, puis l'aider à réparer le mal qu'il a fait aux hommes. Je crois que ce sera facile : la restitution est déjà le premier pas vers le repentir.

— Oui, vous avez raison ; mais, bien entendu, je ne vous laisse pas seule.

— Votre présence le terrifiera !...

— Eh bien ! je resterai dans la pièce à côté ; vous me saurez là, prêt à vous secourir si vous vous sentez défaillante.

— J'accepte, mon tuteur. Mais qui va prévenir ma tante ?

— Moi, Mademoiselle, si votre tuteur le permet. Le peintre Hervé profitera de la circonstance pour lui présenter le lieutenant Le Guerreck.

— Soit ! Décidons qu'il en sera ainsi. Veuillez dire à M^{me} de Lhoriac de ne pas s'inquiéter de nous ; nous rentrerons dès que cela nous sera possible. Au revoir, et merci ! Dieu veuille que la journée de demain rende la paix à ce malheureux !

— Et à d'autres le bonheur ! acheva Françoise.

Le banquier ne répondit pas.

Et comme Alain, paré de ses lunettes noires, prenait congé, Françoise lui tendit la main gentiment, lui disant :

— Adieu, mon peintre. Peut-être, quelque jour, aurez-vous le temps de faire mon portrait... de mémoire !

— J'espère bien avoir toute la vie ! murmura tout bas le jeune homme, en s'inclinant profondément devant elle.

Mais Françoise, faisant semblant de ne pas avoir entendu, se contenta de rougir. Une fois dehors, se tournant vers Bernard Horrel, elle lui dit simplement :

— Allons vers M. Boisseac, maintenant, si vous voulez bien, mon tuteur.

XVIII

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque Bernard Horrel et sa pupille se retrouvèrent ensemble dans l'auto qui les ramenait au château.

— Ma tante doit être bien anxieuse ! observa le banquier, le ton lugubre ; et pourquoi, mon Dieu ! car votre silence me fait supposer que vous n'avez rien pu obtenir de ce malheureux ?

— Vous vous trompez, mon tuteur : je rapporte, au contraire, une certitude.

— Laquelle ?

— C'est lui le coupable !

— Allons donc ! Vous le lui avez fait dire !

— Je m'attendais à une réponse de ce genre, et c'est pourquoi je ne me hâtais pas de parler.

M. Horrel avait arrêté sa voiture.

— Et si je vous en suppliais, cependant, cruelle enfant ? Vous ne voyez pas dans quel état d'anxiété je suis ?

— Eh bien ! écoutez-moi. Oui, sans actionner votre moteur, nous serions trop vite arrivés à la maison... A la vérité, je me taisais pour essayer de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

« Voilà, lorsque je suis entrée dans la chambre du malheureux Boisseac, il attendait M. le curé, c'est pourquoi je suis restée si peu de temps. La Sœur venait de lui faire une piqûre d'huile camphrée, et il semblait beaucoup plus fort. Il avait l'air satisfait de me voir.

« Ce vieil homme silencieux, sauvage, taciturne, éprouve pour vous un réel attachement. Il a souffert de vous avoir vu injustement suspecté, pas assez cependant pour s'être accusé. A présent, il désire passionnément que le passé cesse de vous meurtrir, que vous en arriviez à oublier vos souffrances.

« Il avait combiné que la fille d'une Horrel, un peu éclaboussée par le triste drame, riverait son sort au vôtre. De là ses insinuations nombreuses, ses gentilleses à mon égard ; un mariage entre nous, avantageux à bien des points de vue, eût calmé ses remords.

« A la vérité, désaxée, effrayée par la cruauté de

la vie, conquise par Najac et la bonté de ses habitants, une jeune fille romanesque aurait pu faire ce rêve. Moi, je ne l'ai point fait, mais j'ai rêvé pour vous, mon tuteur, car, après vous avoir détesté, j'ai pris grand pitié de votre sort lorsque j'ai su votre histoire, et maintenant je vous aime comme j'eusse aimé un grand frère ! Alors, voyant comment les affaires tournaient, j'ai trouvé bon de dissuader M. Boisseac. Je lui ai affirmé tout à l'heure qu'un grand amour continuait à habiter le cœur du plus loyal des hommes, de la plus accomplie, de la plus belle des femmes ; je l'ai assuré qu'un miracle pourrait encore dissiper ce cruel malentendu, réparer le mal affreux. A l'émoi du malheureux, j'ai compris que j'avais frappé juste ; il demeurerait silencieux, le regard perdu, la pensée absorbée. Et comme je lui disais au revoir :

« — Adieu, probablement, gentille demoiselle Françoise ; mais vous entendrez de nouveau parler de moi. Quand M. le curé m'aura quitté, j'écrai ce que j'ai à dire, car le moment de la libération a sonné... Je ne peux, je ne veux plus garder ce poids qui m'étouffe ; je ne veux plus continuer à charger les autres, à laisser subsister un doute... Oui, j'écrai, ne serait-ce que quelques lignes. Si demain je revois encore le jour, je ferai mieux qu'écrai : je parlerai... Dites-le à M. Bernard. Devant lui, devant son ancienne fiancée si elle est là, devant vous, Mademoiselle, et M^{me} Bérengère, les Jeannery, aussi devant le juge de paix et son greffier qui inscrira ma déposition, devant tous ceux qui voudront l'entendre, je dirai la vérité, je libérerai ma conscience ! Que Dieu m'accorde encore vingt-quatre heures de vie !... »

« Et comme M. le curé entrait à ce moment, je me suis retirée, mon tuteur. Voilà les nouvelles que je vous apporte ! Elles sont pleines d'espoir, ne trouvez-vous pas ? »

Trop ému pour pouvoir parler, Bernard Horrel

porta à ses lèvres la main de la jeune fille, en murmurant seulement :

— Merci, mon enfant.

Et il remit son moteur en marche.

Lorsque Alvère pénétra, le lendemain, dès son arrivée, dans la chambre du moribond, elle y trouva toute une petite assistance recueillie et silencieuse.

Bernard, dès qu'il l'aperçut, alla au-devant d'elle, s'inclina profondément et la fit asseoir dans le vieux fauteuil voltaire, tendu de damas rouge, qui était le seul siège confortable de cette pièce dénudée; puis il revint auprès du pauvre lit de fer où gisait, soutenu par des oreillers, celui auquel l'épithète de condamné ne convenait que trop bien. Françoise, fort émue, mais prenant sur elle, ne quittait pas des yeux son tuteur, lequel, très pâle, le regard sombre, affectait de demeurer impassible.

Soudain, il se leva, eut l'air d'hésiter un instant, puis, sur un geste de supplication de sa pupille, il se décida à rompre le silence qui planait dans cette pièce, et doucement, la voix grave et sourde, il commença, s'adressant à son ancien comptable :

— Monsieur Boisseac, je tiens tout d'abord à rendre hommage au sentiment qui vous a fait appeler près de vous ceux qu'un terrible drame a désunis et mis au supplice pendant des années. Vous avez prétendu souvent nous devoir quelque reconnaissance, peut-être n'est-il pas très généreux de vous le rappeler en ce moment, et cependant, si vous savez la vérité, je vous adjure de la dire ici, tout entière, succinctement, d'ailleurs, afin de ne pas épuiser vos forces. Vous n'êtes pas ici devant des juges, mais devant de pauvres humains qui ont souffert et qui, pour cette raison, portent en leurs cœurs beaucoup d'indulgence.

Sévère Boisseac, haletant, mais le regard animé d'une volonté farouche, répondit alors :

— Monsieur Horrel, je vais tout vous dire. Ma confession, je l'ai écrite cette nuit ; le juge de paix y trouvera tous les détails, toutes les raisons qui m'ont amené à commettre cette infamie.

« C'est moi qui ai volé les cent cinquante mille francs confiés à votre père, Pierre Horrel, par le colonel de Neuris, son ami.

« Pour mon malheur, mes patrons m'avaient donné toute leur confiance et ils ne se cachaient pas de moi ! Pour mon malheur aussi, j'avais fait la connaissance, à Périgueux, d'une femme ensorcelante qui m'avait promis de m'épouser si je lui apportais un beau magot.

« Elle m'a rendu fou, et c'est cette enjôleuse qui a fait de moi un voleur.

« Lorsque j'ai entendu avec quelle désinvolture le colonel de Neuris a dit à son ami : « Garde-moi ces cent cinquante mille francs que je viens de toucher dans ton coffre-fort jusqu'à mon retour ; je n'ai pas le temps de m'occuper à chercher un placement avantageux en ce moment », quand j'ai vu avec quelle négligence M. Pierre Horrel prenait ce paquet et le mettait dans son coffre, sans même compter les billets, la tentation mauvaise m'est venue.

« Voilà une somme qui serait bien facile à subtiliser, pensai-je ; il y aurait là de quoi décider la belle Janicote !... »

« Et j'ai tenté l'aventure... N'avais-je pas en ma possession la clé perdue?... L'ayant retrouvée, je la gardais sans mot dire,... déjà tenté, hélas !

« Et tout vraiment a concouru à faciliter mon crime. Je savais le mot de la combinaison : Bernard. Chaque fois que M. Horrel ouvrait son coffre devant moi, il en prononçait tout bas les deux syllabes avec dévotion,... car si c'était un homme rude,

c'était un tendre père. Et je vous aimais bien l'un et l'autre. Faut-il que cette coquine m'ait rendu fou pour m'avoir mené à commettre cette infamie !

« Alors, une nuit, j'ai succombé à la tentation. Je savais que dans la cave de cette maison que j'habite, et qui n'est séparée de la banque que par une courette, un couloir en boyau, puis un escalier tournant accédaient au bureau de la banque. Quand je vous dis que tout m'a porté à ce malheur !... C'est par là que j'ai passé, bien entendu ; je n'ai eu qu'à desceller deux pierres, et je me suis trouvé au niveau du plancher du bureau que M. Pierre fermait chaque soir en rentrant chez lui. Un rétablissement, et j'étais dans la pièce. L'opération ne dura pas vingt minutes... Je laissai quatre billets de mille destinés à recouvrir les coupures que je mettais en place : le tour était joué !

« Le lendemain était un dimanche. Je portai le tout à ma fiancée, et notre journée se passa à faire des rêves d'avenir. Dieu sait si elle me paraissait sincère ! Le surlendemain, elle filait en emportant le magot. Je ne l'ai jamais plus revue. Et cela a été mieux ainsi, car, dès ce jour, dégrisé, je me suis ressaisi, j'ai compris l'horreur de ma faute et j'ai commencé à expier.

« Vie de torture, car, puisqu'il faut mettre mon âme à nu, je dois vous dire que j'ai tout compris, tout deviné : la scène entre les deux amis, leur brouille, la rupture des amoureux, leur douleur, et j'ai ajouté à ma première faute cette autre abominable de ne pas me dénoncer. J'ai laissé aller les choses, m'appliquant seulement — piètre expiation — à rembourser dans la mesure du possible.

« Mais la maladie est survenue,... la mort me guettait, je la sentais chaque jour plus proche. Alors j'ai tenté une restitution partielle, tout ce que je possédais,... tout ce que j'avais pu économi-

ser au cours de mon calvaire, en me privant de tout. Je l'ai rapporté l'autre nuit, prenant le même chemin que la première fois. J'avais compté sans le mal et la perte de mes forces... J'ai cru mourir dans cette cave, après avoir monté trop rapidement cet escalier en colimaçon. Heureusement que je n'avais pas rescellé les pierres ! Je me suis complètement évanoui en arrivant dans le cabinet, avant d'avoir ouvert le coffre-fort dont j'avais toujours gardé la clé. Combien de temps suis-je demeuré là, sans vie ? Mais j'ai le sentiment qu'une volonté plus forte que le mal m'a donné la force de revenir à moi... Il ne fallait pas qu'on me retrouvât là ! J'ai pu, cette fois encore, ouvrir le coffre — le mot était le même, — déposer ma restitution,... tout ce que j'ai pu,... bien peu,... hélas ! Et voilà,... j'ai tout dit, vous savez tout.

« J'ai voulu avouer publiquement ma faute, afin que l'innocence des morts soit enfin reconnue et proclamée.

« Il me reste à vous demander pardon, à vous, monsieur Bernard, qui n'avez jamais voulu m'accuser et qui vous êtes toujours montré un bon maître ; à vous, mademoiselle de Neuris, dont j'ai brisé le bonheur ; à la gentille demoiselle Françoise, atteinte, elle aussi, par mon forfait. Pardonnez-moi, je vous en supplie, comme l'a fait le prêtre, hier, au nom du souverain Juge. »

Ayant dit, une sueur froide ruisselant sur son front couleur d'ivoire, le malheureux se laissa retomber sur ses oreillers.

Ce fut alors que, se levant, Alvère de Neuris s'approcha de la couche du moribond et, se penchant vers lui :

— Soyez en paix, dit-elle. Nous, les descendants des morts qui furent vos victimes, nous vous pardonnons en leur nom. N'est-ce pas, Bernard ?

Il y a des voix qui, mortes ou absentes, ne seront jamais oubliées ! Celle de la fiancée, que le jeune

homme, depuis des années, n'avait plus entendue, cette voix de mélancolie, de mystère et de tendresse, on ne pouvait résister à sa persuasion : elle était douce, cette voix, comme une main qui caresse.

A l'appel de son nom, Bernard était accouru.

— Oui, nous vous pardonnons même les souffrances qui nous furent personnelles. Je pense comme M^{lle} de Neuris.

Et vint le tour de Françoise. Elle serra les mains de M. Sévère :

— Je n'ai rien à vous pardonner, moi, mais je je vous remercie de tout mon cœur d'avoir parlé, d'avoir tout dit... Maintenant, n'ayez plus de chagrin,... la réparation a été complète. Merci encore...

Et elle ajouta tout bas :

— J'espère même que vous avez rendu le bonheur à ceux qui l'avaient perdu !

Et la bonne petite fille, gagnée par les larmes, s'en fut en courant cacher son émotion chez la secourable M^{me} Jeanery.

XIX

C'était l'heure mélancolique et tendre du proche crépuscule ; la lumière du jour n'était pas encore éteinte ; les derniers bruits champêtres parvenaient atténués, presque imperceptibles, au travers des prairies : chants de bergers, beuglements de troupeaux, abois lointains des chiens, harmonie confuse, perdue déjà, étouffée par le voile terne de la nuit.

Après tant d'émotions violentes, ayant à peine touché au repas du soir, Bernard Horrel, ayant laissé sa pupille conter à leur tante les drames de la journée, Bernard fuyait Najac à grandes enjambées. Sans qu'il s'en rendît bien compte, ses pas l'avaient conduit devant la grille du Vieux-logis.

Il gagna le petit parc et ce bosquet de buis sous lequel se cachait l'antique naïade de pierre, proche de la fontaine intermittente. Il s'assit sur leur banc d'autrefois, espérant qu'un même attrait inviterait la bien-aimée à revenir en ces lieux où ils s'étaient dit adieu la dernière fois.

Une sorte d'intuition lui faisait penser que, si elle apparaissait là, devant lui, tout à coup, ce serait le signe certain qu'elle l'aimait toujours.

L'amertume qui longtemps avait submergé l'âme du banquier s'était enfuie; une voix puissante, étouffant la voix du doute, de l'inquiétude, du scepticisme, une voix persistante criait en lui : « Espère ! Espère ! L'heure de la douleur est passée, accepte avec joie la revanche de la vie. Tu ?-été bon ; à cause de cela tu seras consolé ! »

— Alvère ! appela-t-il tout bas.

Et cet homme arrivé à la pleine maturité de la vie, cet homme qui croyait ne plus avoir de cœur, se sentit tout à coup avide de goûter enfin à la coupe enchanteresse. Soudain, il voulut passionnément la revoir. Lui qui, durant des années, se vantait de regarder couler les heures avec une hautaine indifférence, lui, épris de retraite, trouvait interminables les minutes qu'il vivait là dans cette solitude; l'attente lui devenait insupportable.

Et cependant il attendait, les yeux fixés sur la nappe d'eau glauque, calme, endormie à jamais, semblait-il. Et la vue de ce terne miroir lui devint une torture.

Ne serait-elle pas, cette eau perfide, la fidèle image du cœur de la bien-aimée, brisé pour avoir

trop souffert, trop attendu en vain?... Ne cédait-elle pas à d'autres aspirations? Que savait-il au juste, après tout? Qu'elle n'avait pas cherché à refaire son bonheur, sans doute!... Mais lassitude peut-être, découragement, non pas fidélité à l'amour perdu!

Cependant, rien que ces mots prononcés cet après-midi auprès du moribond : « N'est-ce pas, Bernard? » ces simples paroles l'avaient soudain inondé de joie. Tout à coup il l'avait retrouvée dans le rythme tendre et doux de sa voix. C'était ainsi qu'elle lui parlait jadis!

Il perçut un bruit de feuilles et de branches craquant sous des pieds légers,... rapides; sous le sombre berceau aux parfums balsamiques, une silhouette longue et fine se dessinait.

Alvère, c'était elle, vêtue d'une souple robe de soie blanche; un dernier rayon de lumière, filtrant à travers les arbres, mettait une lueur fugitive dans les admirables cheveux couleur de fougères brûlées; un instant il entrevit l'ovale pur du visage, le regard lumineux, reflet de cette âme de cristal, ce visage admirable tant de fois évoqué et dont la pâleur même était une ardeur.

Il courut au-devant d'elle, et quand il la prit dans ses bras, le crépuscule venait : c'était une ombre qu'il serrait sur son cœur, et il prit peur.

— Oh! parlez, ma bien-aimée, supplia-t-il, que j'entende encore votre voix si chère! Ne plus vous bien voir soudain me fait douter de votre présence.

— Je vous cherchais, Bernard, fit-elle, défaillante.

— Et moi, je vous attendais!

Et, la faisant asseoir près de lui :

— Alvère, n'est-ce pas un miracle que notre amour ait résisté à cette épreuve?

— Jamais vous ne m'avez été aussi cher, murmura-t-elle, la tête sur son épaule. J'ai tant prié le Ciel d'avoir pitié de nous!

— Ah! béni soit Celui qui vous a entendue!

— Nous avons tellement souffert!

— Ne parlons plus de ce passé affreux ni de ce temps perdu pour notre bonheur, mon pauvre amour!

— C'est vrai, Bernard, votre Alvère n'est plus la jeune fille que vous avez aimée, c'est maintenant une femme qui a pâti! Après tant d'années meurtrissantes, ma jeunesse était comme ensevelie sous une couche de cendres.

— Taisez-vous! Jamais vous ne m'êtes apparue si belle que tout à l'heure, éclairée par les derniers rayons du jour. La douleur a mis autour de votre visage une auréole sacrée qui vous rend encore plus chère à mon cœur. Moi, je ne parle pas de mes cheveux qui commencent à grisonner aux tempes... Qu'est-ce que cela peut faire, si nos cœurs sont restés les mêmes? Allez! allez! sur le bonheur saccagé, flétri, de belles fleurs renaîtront encore, semblables à ces roses d'arrière-saison dont le parfum discret et pénétrant embaume toujours notre vieux Najac!

— Najac! l'asile enchanté où ma pensée vous cherchait toujours!

— Alors, venez bien vite le revoir avec moi. Venez dès ce soir prendre possession de votre domaine; allons dire à la pauvre tante, si négligée ces jours-ci, que le bonheur a refleurì dans la vieille maison.

Ils se levèrent. Appuyés l'un à l'autre, marchant lentement et parlant à voix basse, ils atteignirent, après une demi-heure, l'esplanade du château qu'un doux rayon lunaire commençait à éclairer. Devant eux, leur tournant le dos, se dressaient les silhouettes d'Alain et de Françoise qu'un hasard certainement « imprévu » venait de réunir. Les deux jeunes gens, causant à demi-voix, ne les avaient pas vus venir.

— Vous savez, Alain, disait Françoise, il ne sau-

rait être question pour moi de bonheur que si je les sais heureux.

— Eh bien ! retournez-vous et regardez-les ! s'écria Bernard, la voix vibrante, tandis qu'Alvère s'exclamait :

— Vous avez entendu ce qu'elle disait, mon ami ? Cette petite est un amour !

— Je commençais à m'en douter, répondit Horrel en souriant.

Et Alain, s'avancant, faisant mine de mettre ses gants :

— Alors, s'il en est temps encore, Monsieur notre tuteur, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la main de votre pupille ?

— Ah ! le brigand ! il se doute bien qu'en ce moment je ne peux rien lui refuser ! proféra Bernard, radieux.

Et, attirant les deux jeunes gens vers lui, il les serra dans ses bras. Puis, les passant à Alvère :

— Chère amie, dit-il, ce seront nos enfants. Ils furent les artisans audacieux de notre bonheur ; pour les perdre le moins possible, puisque nous habiterons Najac, vous leur donnerez le Vieux-Logis, ainsi ils passeront leurs permissions près de nous. J'entends bien ne pas abandonner complètement mes droits sur ma pupille !

— Où donc est Anne ? demanda tout à coup Françoise. Savez-vous que je l'ai à peine entrevue !

Et Alvère, tristement :

— Je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'elle a voulu rester à Ladeuil pour aider la religieuse à veiller celui qui maintenant ne souffre plus. M. Boisseac a rendu doucement son dernier soupir quelques instants après notre départ.

— Paix à son âme ! prononça gravement Bernard. Il a beaucoup souffert.

Il y eut un instant de silence recueilli entre ces êtres d'élite dont pas un n'eut la pensée d'incriminer le malheureux qui leur avait causé tant de mal.

Un moment après, ils entraient ensemble dans le salon où M^{me} Bérengère de Lhoriac, un peu solitaire, sommeillait sur son fauteuil.

Au bruit que firent les quatre amoureux, elle ouvrit les yeux et comprit tout de suite de quoi il retournait.

Un sourire radieux illumina le charmant visage.

— Amours d'automne ! Amours de printemps ! murmura-t-elle, ravie en sa douce âme romanesque.

FIN

Les plus belles aventures...

Les plus amusantes histoires...

Dans ses **8** grandes pages
dont **4** en COULEURS

Bilboquet

raconte chaque semaine, le **JEUDI**,

les aventures et les facéties

de tous ses fameux personnages :

SCRAPPY, le malin.

Jean REID, l'audacieux.

POLO, le navigateur.

Les Mousquetaires du ciel.

Les Frères **LOUFOC**.

Le Cap'tain **BILBOQUET**.



Tous les enfants, filles et garçons, lisent

BILBOQUET

le plus passionnant des journaux illustrés.



En vente partout,
LE JEUDI :

 fr. **40** 

Envoi de 5 SPÉCIMENS
GRATUITS sur demande.

1, rue Gazan, Paris-14^e.

Compte Chèque postal Paris 28-07.

N° 446 ♦ Collection STELLA ♦ 10 Octobre 1938

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

La Collection STELLA

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous pour 35 francs par an** seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs).



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-**poste** ou mandat-**chèque**, à

M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14^e

(Compte chèque postal Paris 28-07).

Le gérant: J. LUGARO. -- Imp. Montsouris, Paris-14^e. A. C. -- R. C. Seine 53879